

Du bizarre au merveilleux, la transition est insensible et le lecteur se trouvera en plein fantastique avant qu'il se soit aperçu que le monde est loin derrière lui.
Prosper MÉRIMÉE. (*Essai sur Nicolas Gogol.*)

Publication mensuelle paraissant le 10 de chaque mois
ÉDITION FRANÇAISE DE « THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION »

Photo-montage de couverture de Philippe CURVAL illustrant la nouvelle « *L'araignée d'eau* ».

(La photo de Marina Vlady utilisée dans ce montage est extraite du film « *La sorcière* » et est reproduite grâce à l'obligeance des films Metzger et Woog.)

4e Année — N° 27. Février 1956

Editions OPTA, 96, *rue de la Victoire, Paris* (9e).
Tél. : TRI. 16-31 — C. C. P. Editions OPTA Paris 1848-38.
Directeur : Maurice RENAULT.
La publication des récits contenus dans ce numéro est faite avec l'accord de Fantasy House, Inc. New-York N. Y. (U. S. A.).

Le numéro : France 100 *frs; Belgique* 17 *fr.* 50; *Suisse* 1 *fr.* 50.
ABONNEMENTS (6 mois) : *France et Colonies* 550 *frs.* (*Recommandé* 700 *frs.*)
(1 an) : — — 1.080 *frs.* (*Recommandé* 1.380 *frs.*)

L'araignée d'eau

par MARCEL BÉALU

Depuis ses « Mémoires de l'ombre » (*Gallimard,* 1944), *recueil de courts récits à mi-chemin entre le merveilleux et la réalité, devenu introuvable, Marcel Béalu s'est classé parmi les maîtres du fantastique quotidien. « Lire un livre de Marcel Béalu, » écrivait alors Paul Guérin, dans « Comœdia », « c'est pénétrer dans un pays singulier, un pays qui pourtant doit bien exister quelque part, plus haut ou plus bas que la terre, le pays de derrière la glace, ou de derrière l'eau, ou de derrière le ciel — ou de derrière nous. Il n'est pas de pays plus simple ni plus logique, d'une logique si parfaite qu'elle rejoint la poésie. On y échange, lèvres closes, d'émouvants entretiens ; on y rencontre des monstres mélancoliques, des noyées, des reflets, des membres épars. On s'y sent immatériel ; pourtant il semble que le cœur y frôle toujours le fil de quelque lame. » Ses œuvres suivantes :* « L'expérience de la nuit » (*Gallimard*), *que l'étrangeté rattache au surréalisme,* « Journal d'un mort » (*Gallimard*), « La pérégrination fantasque » (*Vrille*) *et tout récemment* « L'aventure impersonnelle », *dont la critique a paru dans notre numéro, ont confirmé et consacré cette classification.*

Dire de Marcel Béalu qu'il écrit des rêves serait se débarrasser hâtivement de l'analyse que nécessite presque chaque page de cet auteur amoureux d'ambiguïté. Si les titres de ses ouvrages indiquent un refus de s'en tenir à la photographie des choses ou des sentiments, c'est pour nous inviter surtout à reconsidérer une réalité où les frontières du possible n'ont jamais été si peu nettement définies.

L'imagination fantastique et le sens du symbole s'épanouissent dans le baroque qui peut être, en littérature, une façon de brouiller le jeu, mais aussi le moyen d'approcher, de toucher et de faire toucher au lecteur le pressentiment de lois profondes. Il est certain que derrière cette ironie amère ou cette apparente légèreté se cache une vision lucide que ne hante pas seulement l'ange du bizarre.

Marcel Béalu est né en Sologne, le 30 *octobre* 1908. *Sorti de l'école primaire à douze ans, il a depuis exercé diverses professions jusqu'à celle de libraire qui est la sienne aujourd'hui. Après avoir publié en* 1952, *aux éditions de Beaune, une* « Anthologie de la poésie française depuis le surréalisme », *qui lui permit de faire le point sur la poésie d'aujourd'hui, il vient de fonder un cahier de littérature que*

publieront tous les six mois les éditions Rougerie : « Réalités secrètes « (*voir notre* « Critique des Revues » *ce mois-ci*) *où se rencontrent les plus grands noms contemporains : Jean Paulhan, Julien Gracq, A. Pieyre, de Mandiargues, etc.*

Nous sommes heureux de publier ici « L'araignée d'eau », *un récit des plus significatifs de Marcel Béalu.*



Je me promenais innocemment — disons sans but — près de la rivière, quand une voix lointaine et comme venant du fond de l'eau m'arrêta. Le chant grêle et un peu aigu qu'elle modulait se détachait nettement sur le bourdonnement indéfini de la nature. Surpris, j'écartai les roseaux, me penchai. Il n'y avait, au-dessus de la nappe mouvante traversée d'un miroitement doré, qu'une de ces araignées aquatiques attirées par l'été hors de leur mystérieux habitacle. Elle allait et venait parmi la verte transparence. Et soudain, tandis que reprenait tout près, fragile et sonore à la fois, l'étrange suite de sons, je compris que cette araignée exprimait, par son chant presque humain, sa joie d'insecte.

Alors, dans la solitude nous entourant, il ne me parut pas ridicule de lui adresser la parole.

— « Sais-tu qu'il manque peu de chose à ton chant pour que je m'en éprenne tout à fait? lui dis-je mi-sérieux mi-badin. « Avec une telle voix, ta place est dans le monde. »

— « Tire-moi d'abord d'ici, » me répondit-elle, « et tu verras comme je saurai te plaire. »

Au risque d'un plongeon, j'attrapai la petite bête dont le contact humide et griffu me fit légèrement frémir. Mais, à peine posée sur ma paume, il me sembla voir un minuscule visage poindre entre ses mandibules. Profondément touché par cet effort pour se rapprocher de mon espèce, pour, en quelque sorte, me ressembler, je lui promis de ne jamais la rejeter au vil milieu où le hasard l'avait fait naître.

Montrer tant de dispositions à s'évader de sa misérable condition méritait certes récompense !

— Oh ! oui, garde-moi, garde-moi !... » dit-elle.

Et je n'éprouvais plus aucune répulsion à l'entendre parler ainsi. Prenant garde de ne pas l'écraser, je l'emportai. De temps à autre, elle reprenait sa chanson et de plus en plus j'en goûtais le charme.

En vue des maisons, elle se tut. Je renouai ma cravate, époussetai mon veston. Le chemin longeait un taillis et j'eus bonne envie d'y jeter l'insecte qui commençait à me chatouiller le creux de la main. Mais un attendrissement secret (ainsi qu'il m'arrive d'en avoir devant un caillou, un tronc d'arbre, une feuille, sentiment inavouable que je prends soin d'enfermer au plus caché de moi-même) me fit glisser dans ma poche l'araignée redevenue muette.

Un peu plus loin, je rencontrai l'un des rares habitants du village qui consentent encore à m'adresser la parole.

— « Beau temps... » dit-il avec l'air de vouloir développer cet intéressant préambule.

J'allais répondre évasivement, lorsque mon interlocuteur se mit à baragouiner : « Vous avez une araignée sur l'épaule ! »

Rougissant, je chassai d'une chiquenaude la bestiole. Mais, quand l'importun se fut éloigné, je la recherchai longuement, courbé jusqu'à terre et le désespoir au cœur. Enfin, je parvins à la retrouver. Quel bonheur ! elle ne paraïssait nullement avoir souffert de mon geste brutal.

*
* *

Je cachai ma fragile amie dans un tiroir, avec trois brins d'herbe. Chaque fois que je me trouverais seul, il me serait loisible de la contempler.

De jour en jour, la petite bête tirée des eaux augmentait de volume. D'un noir rougeâtre en son décor aquatique, elle se couvrait à présent d'un fin duvet argenté nuancé de rose. Les yeux de sa tête minuscule s'étaient agrandis. Plus rien de repoussant dans son aspect. N'eussent été sa mobilité et la surprenante chanson gonflant son abdomen, on pouvait la prendre, campée sur ses huit pattes, pour un curieux bijou ciselé posé sur ma table.

Un matin que j'étais comme envoûté par ce miracle, la porte s'ouvrit. Je ne peux rester un quart d'heure dans mon bureau sans que Catherine entre, sous le prétexte de ranger chose ou autre, de chercher un crayon, de me poser la question la plus absconse du mot croisé. Aussitôt l'araignée traversa la table, et ma femme, poussant un cri, courut s'emparer d'un balai. Lorsqu'elle revint, l'insecte avait déjà atteint les rideaux pour s'enfoncer dans les plis épais.

— « Tu aurais dû l'écraser, » me dit Catherine sur un ton de reproche.

— « Oh ! tu sais combien ces sortes de choses me répugnent ! »

Et Catherine ne manqua pas de conclure avec une larme aux yeux :

— « Araignée du matin, chagrin... »

Quelques instants plus tard, lorque je vis ressurgir ma protégée grimpée le long de mon pantalon, l'ayant prise dans ma main, je fus un peu stupéfait de l'entendre dire :

— « C'est une méchante femme ! »

— « Mais non, mais non..., » eus-je envie de répondre.

Je me contentai de murmurer : « Chut ! » et, afin de prévenir tout nouvel incident, j'allai la déposer dans un coin du grenier.

J'étais un peu agacé sans savoir pourquoi et je comptais bien qu'elle découvrirait un moyen de reprendre la clé des champs. Cependant, les jours suivants, je ne cessai de penser à elle, au point que le regard attentif de ma femme, chaque soir, me devint une véritable contrainte. Il y avait, maintenant, ce secret entre nous.

Comment raconter les faits dans leur simplicité? La plupart des gens croient que le fin mot, le mot de la fin du mystère, c'est qu'il n'y a pas de mystère. Pourtant, à chacun de nous, un jour ou l'autre, le surnaturel se manifeste. Les uns n'y prennent garde, s'imaginant que l'évenement n'est pas pour eux, parce qu'il ne correspond pas exactement à celui qu'ils attendaient. Pour beaucoup la mort arrive ainsi. Comment dire à Catherine que j'ai vécu trente-huit ans sans qu'il m'arrive rien et que, certain jour de ma trente-neuvième année, quelque chose est arrivé. Quelque chose que, sans doute, j'attendais.

*
* *

Un soir qu'elle était allée voir une des pauvres femmes du village à qui elle prodigue ses soins, toujours vaguement obsédé par mon araignée, je rêvassais à la porte du jardin. Tout à coup, au-dessus de moi, comme venant de l'angle obscur de l'auvent, un chant s'éleva. Ce chant, je le reconnus immédiatement, presque effrayé par son ampleur, la profondeur et la sincérité de ses accents. Cette fois, à n'en pas douter, il sortait d'un organe humain.

— « Est-ce toi, » demandai-je, « es-tu toujours là?... »

Un seul *oui* fut la réponse, mais prononcé avec une si ardente conviction que je regardai plusieurs fois autour de moi, étonné de n'y trouver personne. Heureusement, Catherine, quand elle revint, ne remarqua pas mon trouble.

Assailli par mille pensées, je m'endormis difficilement. Le lendemain matin, dès que ma femme serait sortie, je monterais au grenier.

A peine dans la pénombre, sous les charpentes, je vis une chose de teinte claire glisser à cinquante centimètres du sol, vers un amas de vieux chiffons. L'idée ne me vint pas qu'il pût s'agir d'un des chats que Catherine et moi collectionnions. Sans doute parce qu'il y avait eu un mouvement de fuite à mon approche, alors que ces bêtes familières accouraient toujours, au contraire.

— « Ne crains rien, c'est moi, » murmurai-je. Où es-tu?... »

Et j'entendis la même voix que la veille me répondre :

— « Bernard ! je t'en prie, ne viens pas, ne viens pas encore... »

Bien que bouleversé par l'angoisse de cette voix sourdant de l'ombre, j'approchai, poussé par la curiosité. Un mouvement de panique se produisit sous le tas informe et je devinai qu'un être s'y dissimulait. Soulevant en partie les loques, il me sembla voir se recroqueviller deux membres gros comme des bras d'enfant et terminés de pieds minuscules. Puis je remarquai qu'ils étaient faits, en réalité, de quatre membres mal soudés encore deux par deux l'un à l'autre. Cet assemblage agité de tremblements était comme enveloppé, par places, d'une sorte de peau duveteuse. Je le recouvris hâtivement et m'enfuis.

Plus tard, essayant d'analyser la crainte qui m'avait retenu de soulever entièrement le voile, je compris qu'elle venait des sources profondes de la pitié. A l'instant où m'était apparue dans sa nudité cette chair en

gestation, j'avais été frappé de honte, comme si m'était révélé, contre mon gré, quelque repoussant secret interdit aux humains. A ce sentiment se mêlait non pas la peur d'un spectacle dépassant les degrés connus de l'horrible, mais plutôt l'appréhension du châtiment que devait impliquer le geste m'en rendant spectateur. C'était donc bien tout de même une sorte de lâcheté qui m'avait fait obéir à la supplication venue du corps informe. Je résolus d'attendre plusieurs jours avant de remettre les pieds au grenier.

Maintenant, ces deux êtres m'épiaient : Catherine et... l'autre. Quelle différence entre leurs présences ! Celle-là vidée de mystère, hérissée de défenses, de méfiance, m'excédant par son attention de toutes minutes, celle-ci m'emplissant par la nouveauté, l'ubiquité, de son guet invisible, d'un trouble que je n'osais définir.

Je ne pouvais rester silencieux sans que ma femme m'interrogeât aussitôt, et comment, sans gêne, lui répondre? Dieu sait que jamais, malgré mes tumultueux désirs d'homme dans la force de l'âge, l'idée ne me serait venue de lui faire de la peine. Son affectueuse sollicitude suffisait à mes transports, et s'il m'avait fallu renouveler le bail qui nous unissait, sans hésitation j'en aurais signé pour une durée illimitée toutes les clauses.

La seule étrangeté des événements m'interdisait de les lui confier. Sa tendance à se méfier des divagations de mon esprit eût qualifié d'absurdes ces faits singuliers. Peut-être pas entièrement à tort. D'assimiler aux choses concrètes les phénomènes engendrés par mon imagination, je finissais par perdre l'exacte notion du réel.

Cette idée, du moins, m'assaillit lorsque l'un des soirs suivants, tandis que la nuit venait et que j'étais seul au jardin, le chant se fit de nouveau entendre dans le pommier près duquel je réfléchissais. Encore une fois je fus si surpris que l'envie me vint de courir rejoindre Catherine, comme l'enfant en faute se jette dans les bras qu'il redoute.

Certainement je devenais fou. Mais, pudiquement, « on » dut deviner ma pensée. Le chant se tut et peu après j'entendis dans un souffle :

— « C'est moi, Bernard, ne bouge pas... »

Et bientôt il me sembla qu'un visage, un vrai visage malgré sa fluidité et sa minceur, se coulait sur mon épaule comme s'il avait été suspendu aux branches basses. Alors, immobile par crainte qu'un rayon lunaire ne me révélât quelque hideur cachée de ce visage protégé par l'ombre, durant quelques secondes je distinguai, en tournant légèrement les yeux, au milieu de traits aussi imprécis qu'un halo, l'éclat d'un pâle regard noyé de ferveur.

* * *

A partir de ce soir-là, je ne pus faire un pas seul, hors de la maison, sans qu'un bruit insolite, un chant proche ou lointain, un mot, le toucher hésitant et brusque d'une main, me rappelle l'invisible présence. Non, ce mystérieux espionnage de mes réactions, de mes désirs, du

son de ma voix, n'était pas divagations d'un cerveau malade. Cependant, plusieurs fois, vainement, je retournai en tremblant sous le pommier, au crépuscule.

Quand l'idée d'une seconde visite au grenier m'effleurait, je la chassais ainsi que quelque répugnante évocation. Au moindre bruit au-dessus de ma tête, sifflotant pour ne pas entendre, je feignais de me plonger dans mon travail.

— « Ecoute?... » disait Catherine avec sa hantise des rats.

Chère Catherine! j'eusse aimé briser l'insupportable contrainte de ses éternels soupçons. Mais un seul mot d'elle, sur un certain ton, suffisait pour que je me crusse en faute! Tout lui était prétexte, et particulièrement ce qu'elle ne comprenait pas, à forger des armes qui la blessaient avant de m'atteindre. Plutôt que d'éveiller son tourment, valait-il pas mieux continuer à me taire, comme si j'avais été coupable?

D'ailleurs, comment parler maintenant sans risquer d'anéantir ce que j'espérais et redoutais avec la même ardeur?

Un jour, perdu dans les recherches qui sont depuis de longues années le lot de mon existence, je m'entendis appeler faiblement et levai les yeux de ma table de travail. Appuyée contre le battant de la porte qui venait de silencieusement s'entrouvrir, une espèce de grande jeune fille souple, avec une toute petite tête aux traits attentifs, était penchée vers moi. Aussitôt je remarquai que ses pieds ne touchaient pas terre, qu'ils étaient comme agrippés au chambranle, à plus de cinquante centimètres du sol.

La curieuse créature, au même moment, parut se plier en deux, et je constatai que sa taille réelle ne dépassait pas celle d'un enfant de dix ans. Elle était maladroitement enveloppée de lambeaux au travers desquels des cheveux ou de la chair apparaissaient par endroits. De cet accoutrement sortaient le visage et deux bras grêles qui pendaient comme incapables de mouvement. La figure, d'une étonnante régularité, semblait peinte.

Je dus balbutier, au comble de la stupéfaction, et le son de ma voix fit s'animer ce masque qui s'empourpra en se balançant drôlement d'une épaule à l'autre. Les lèvres remuèrent pour énoncer des paroles que la gorge se refusait sans doute à émettre, ainsi qu'il arrive dans le plus grand émoi. Puis, brusquement, l'apparition disparut, aspirée vers le plafond de la chambre contiguë. Quand je me précipitai, je pus seulement voir, par l'entrée de cette seconde pièce donnant sur le verger, les branches basses de l'arbre le plus proche encore agitées d'un tremblement.

En face d'une réalité que si souvent je m'étais plu à imaginer, et bien qu'elle se fût évanouie déjà, un indescriptible égarement fait d'enthousiasme et d'effroi s'empara de moi. Atterré, et à la fois délirant d'un bonheur inconnu, je sentais m'envahir la conscience de ma responsabilité. Catherine présente, je lui aurais crié l'événement, l'avènement, m'imaginant qu'elle n'eût point résisté à la pureté de ma joie, à son évidence. Heureusement, j'étais seul!

Les grandes passions commencent par un simulacre, danse avant le sacrifice. De l'instant où fut accomplie la métamorphose de ma fragile amie, je compris, non sans appréhension, qu'il m'allait falloir l'aimer véritablement. Devant cette très acceptable enfant des hommes qu'était devenue l'araignée d'eau, des sentiments, jusqu'alors feints, par pitié ou par jeu, s'emparèrent de moi d'autant plus fortement que, les ayant si longtemps simulés, je n'avais pas à les dissimuler.

*
* *

La situation particulière des lieux favorisait notre complicité. Dans cette bâtisse en partie délabrée où nous habitions, Catherine et moi, sorte de camp retranché à quelques centaines de mètres du village, nous n'avions aménagé que deux pièces. Il eût été difficile de meubler les quatre étages, les communs, l'immense grenier, sans de coûteux travaux. Lorsque le temps m'interdisait de courir les taillis, je pouvais me dégourdir les jambes à travers les nombreuses chambres et corridors vides, du rez-de-chaussée au grenier. Cette zone pleine de recoins mystérieux, de placards jamais ouverts, de soubassements obscurs, rendrait sinon facile, du moins possible, la double vie que sournoisement j'envisageais déjà.

Combien de fois prendrais-je désormais, en secret, le chemin du grenier, bondissant d'escalier en escalier, parcourant avec une joie sans cesse accrue couloirs et pièces désertes, pour arriver sous les combles où m'attendait, cachée à tous regards, ma petite bête faite fille.

Qu'importait qu'elle fût belle ou laide, qu'importait à quelle catégorie ambiguë de l'échelle des êtres elle appartenait ! L'impression presque pénible de sa première apparition s'effaça rapidement. Une telle volonté, je veux dire une telle *innocence,* animait sa forme à peu près humaine que ses imperfections seraient passées inaperçues à des yeux plus clairvoyants. Bientôt je ne vis plus que la flamme de son regard, je n'entendis plus que le son de sa voix, je n'aspirai plus qu'à son bouleversant frôlement. Certes, il lui restait de ses origines une étrangeté, une sorte d'agilité surprenante, vingt réflexes inattendus, qui m'empêchaient d'oublier qu'elle n'appartenait pas à l'humaine descendance. Mais ces anomalies étaient peut-être le ferment le plus puissant d'un amour qui n'avait rien de commun avec la falote agitation habituellement cachée sous ce mot.

Chaque jour je la portais dans mes bras, amusé qu'elle fût si légère. Nous regardions la cime des arbres par les ouvertures béantes du toit. Dans cet espace empoussiéré qui laissait entrer le vent, elle disait :

— « Le soleil, les feuilles... »

Et chaque mot était l'écho d'une découverte si profonde qu'en l'entendant il me semblait redécouvrir le monde.

Elle disait encore, quand je la quittais : « Bernard ! tu vas t'en aller... » sur un tel ton que cette simple phrase m'attendrissait.

Dès le début, pour la baptiser, je lui fis choisir un nom, à l'aveu-

glette, sur le calendrier. Ce fut *Narcisse*. Recommençant l'expérience, son petit doigt désigna *Lydie*. Afin de ne pas trahir le hasard, des deux vocables j'en fabriquai un troisième : *Nadie*. Nadie !... Déjà ce nom me possédait comme l'incompréhensible chanson qui m'avait, un jour, penché sur la rivière.

*
* *

Trop rapidement, je me persuadais de cette fantastique existence, comme si elle eût été sœur ou fille de la mienne. Ne tirait-elle pas sa vitalité de ma foi en elle? Peut-être qu'un simple doute eût suffi à l'anéantir. Mais comment douter d'une *réalité* dont je disposais, dès que j'étais seul?

Plusieurs semaines s'écoulèrent et, grâce à cent prodiges, Catherine ne s'aperçut pas du changement survenu sous notre toit. La maison cachait Nadie comme un secret, mais il élevait entre ma femme et moi d'invisibles barrières. Ce cloisonnement de ma vie en compartiments où elle n'avait point accès augmentait un désarroi devant lequel je ne ressentais qu'impatience, la même impatience que m'inspiraient les pièces sombres où nous vivions, ces meubles, ces objets aux charmes taris, tandis que l'élément nouveau de mes jours se parait d'une sorte de délivrance, de tendresse légère et trouble, de mystérieuse excitation. Une simple séparation dont seul je connaissais la fragilité isolait ces domaines étrangers l'un à l'autre.

Pour gagner les combles, je n'attendais même plus que Catherine s'absentât. A pas de loup, m'évadant du bureau où elle me croyait enfermé, je montais près de Nadie.

Rien que de pur m'attirait. Mais, à travers l'adoration sans bornes de ce regard neuf, je protégeais l'éclosion d'une monstrueuse image de moi-même. La tension contagieuse de sa présence me rendait d'une extraordinaire loquacité. Je divaguais parfois en oubliant qu'elle m'écoutait. Centre où convergeaient ses aspirations, n'étais-je pas son dieu vivant, le créateur de cette fantasmagorie de formes, de sons et de couleurs s'animant autour d'elle. Elle ne se lassait pas de m'interroger, et je ne me lassais pas de lui répondre. Au-delà des limites de mon être, son seul pays au monde, commençait une autre planète qui ne l'intéressait pas. Ainsi chacune des minutes volées à la confiance de Catherine parachevait mon premier geste et ses conséquences.

L'étrange fille, ayant continué à se développer, montrait déjà tous les signes de l'adolescence, ce qui mêlait de l'inquiétude à mes souhaits d'un dénouement auquel j'aspirais sans vouloir l'envisager.

D'eux-mêmes, les faits allaient se précipiter. Un jour, je trouvai Catherine en grande discussion avec l'un des habitants du village. Il se plaignait des agissements de la « fille de la maison »... Ma femme protestait, sans comprendre, affirmant que nous n'avions personne à notre service. Mais le paysan s'entêtait dans ses affirmations.

Malgré l'embrouillamini de leurs propos, je compris rapidement que

Nadie, probablement en sautant de branche en branche, se rendait chaque nuit au village, pour y commettre les larcins nécessaires à sa subsistance. Comment cette importante question n'avait-elle pas effleuré mon esprit plus tôt?

Je ne laissai rien paraître de mon inquiétude, mais les yeux inquisiteurs du rustre auraient passé au travers des murs s'ils l'avaient pu! Sans aucun doute, il se croyait dans la maison du diable. Après un débat de plus en plus confus, je parvins à le calmer. Quant à le décider à partir! Je dus sortir mon portefeuille et, finalement, moi aussi élever la voix.

***

Aussitôt, Catherine, interloquée, me demandait des comptes :

— « M'expliqueras-tu?... »

Je m'apprêtais à tout lui dire, lorsque, pour la première fois, m'apparut ce qu'avait d'inadmissible cette histoire d'araignée métamorphosée en créature humaine. Jamais Catherine n'y ajouterait foi! Mon impuissance à la convaincre devenait une torture intérieure sans recours. Quand on découvre une vérité qui dépasse trop celle admise, il faut continuer à mentir pour ne pas avoir l'air d'un menteur.

Un court silence me permit de retrouver l'apparence du calme et j'inventai tout bonnement une fable, ou, plus justement, j'affublai de vraisemblance mes souvenirs : me promenant dans la forêt, quelques jours auparavant, j'avais rencontré et amené à la maison cette enfant vêtue de lambeaux et qui paraissait sans mémoire.

— « Tu étais absente à ce moment... Je ne sais quelle crainte me retint de te présenter l'invitée à ton retour... Je la cachai dans le grenier, pour qu'elle y reposât quelques heures avant de repartir. Mais le soir vint sans que cette possibilité se présente, et le lendemain, quand je remontai chercher Nadie — c'est son nom — elle ne voulut pas s'en aller. J'étais très inquiet, car je n'osais plus maintenant t'avouer cette petite cachotterie... »

Ici, malgré ces circonstances logiques, Catherine discerna l'embarras de mon récit, soupçonna le mensonge. Son visage était devenu pourpre. Il me sembla que l'indignation ou je ne sais quel autre sentiment d'amour-propre l'empêchait de parler. Sa mâchoire remuait bizarrement. Enfin, elle énonça quelques sons incompréhensibles, avant de s'effondrer sur le plancher. Je la traînai jusqu'au divan. Le mouvement ininterrompu de ses lèvres m'effrayait. Ses yeux grands ouverts ne me voyaient plus. Heureusement, j'eus l'idée de poser sur son front une serviette humide, et elle sombra dans une épaisse immobilité.

Longuement, j'écoutai son cœur, touchai son pouls. Elle dormait, comme assommée par une fatigue énorme. J'en profitai pour envisager avec plus de clarté la situation. Il me fallait maintenant m'en tenir à mon récit, d'ailleurs cohérent et, somme toute, simple transposition de la réalité. Que ma femme n'en ignorât plus le fait essentiel — la présence

de Nadie dans la maison — me procurait un grand soulagement. Mais sa souffrance, dont je ne voulais admettre la cause, m'était intolérable.

Tout à coup sa voix resurgit du fond du sommeil. De longs silences hachaient ses phrases, bien qu'elle parlât sans effort, poursuivant lentement la même idée, ainsi qu'en un rêve obsédant :

— « Les chats... c'était près de cette fille qu'ils voulaient me conduire... »

Divagations? Nullement. Nous avons toujours aimé les chats, Catherine et moi. Il y en avait au moins quatre dans la maison. Elle murmurait, à présent, d'une manière un peu théâtrale :

— « Chut... Chuuuuut !... »

Des larmes affluaient à ses yeux, tachaient son visage. J'appelai :

— « Catherine ! Catherine !... »

Avec la crainte qu'elle ne perdît la raison, je secouai sa tête, ses épaules, comme pour la soutenir au bord d'un abîme. Son égarement me gagnait quand, toute sa lucidité revenue, d'une voix très calme, de sa voix normale, elle dit :

— « Ainsi, tu as fait ça, Bernard, tu as osé amener une fille sous mon toit !... »

Cette scène se renouvela plusieurs fois, les jours suivants, comme si le surnaturel introduit au fond d'un tiroir eût explosé, envahissant la maison d'une fumée opaque où nous nous débattions aveuglés.

Jaillirait-il hors des murs pour atteindre le village? Voici qu'un cercle d'inimitié nous entourait, nous déjà depuis longtemps hors du monde, l'un en face de l'autre, dans la grande salle silencieuse où nous mangions, dormions, nous aimant, nous haïssant — l'un en face de l'autre, mais non pas seuls, non plus seuls.

Etait-ce encore vraiment moi, cet homme à la mâchoire serrée, parfois regardant furtivement sa femme comme, tout à l'heure, il épierait dans le sentier les maisons du hameau, avec la même crainte lâche au fond du regard?

Etait-ce encore toujours Catherine, cette femme aux yeux fixes, au visage las, portant une bouchée à sa bouche — mais la fourchette refuse même cet effort ; cette femme tout à coup dressée, traits changés, si brusquement dressée que la table se renverse ; cette femme qui crie à présent, qui hurle : « Non, je ne veux pas !... non ! je ne veux pas.... » puis s'affaisse avant que j'aie le temps d'intervenir?

Je me penchais, la tête dans les épaules, redressais la table, ramassais les couverts, puis le corps inerte et lourd que je tirais péniblement jusqu'au lit bas, à l'autre bout de la pièce. A demi stupide, n'arrivant pas à me persuader de mon ignominie, je ne savais plus que me demander ce que tout cela voulait dire, et à quoi servent cris et larmes, puisque nous ne sommes pas libres d'aimer ou de ne plus aimer.

*
* *

Nadie et sa vaste demeure ouvrant sur le ciel, ses dépendances de feuillage et d'oiseaux, m'étaient maintenant interdites. Mais je savais présent cet univers sauveur, caché comme un indestructible trésor dans une maison en flammes. Les après-midi, pour ne pas céder à l'envie de m'élancer vers lui, je fuyais, traversant à grandes enjambées le village, parcourant là forêt, toujours ramené comme instinctivement vers la rivière.

Catherine n'en tenant aucun compte, bientôt m'apparut l'inutilité d'un tel sacrifice. Elle se nourrissait désormais de son angoisse, la ravivant au gré du caprice comme une voluptueuse blessure. Chacun de mes pas au-dehors me rapprochait de *l'autre,* croyait-elle, l'imaginant partout hors de sa présence. Quand je rentrais harassé, aigri de ma privation, elle m'assaillait du lourd silence de ses rancœurs, silence vite rompu par des propos dont aucune retenue ne dissimulait plus la violence ni la haine.

Je soupçonnai bientôt ma femme d'avoir, surmontant sa répugnance, profité d'une de mes absences pour fureter partout et s'être enquis au grenier. Mais les sens subtils de celle qu'elle croyait sa rivale déjouèrent sans doute cette approche hostile. La disposition particulière de notre habitation favorisait fuites et détours. L'orée de la forêt enserrait de toutes parts le mur en ruine qui protégeait maigrement, d'un côté le verger en friches, de l'autre une étroite bande d'herbe et de mousse. Nous vivions presque de plain-pied avec les grands fûts couverts de lierre composant à notre asile une multiple enceinte. Quelques pas suffisaient pour être sous bois, protégé par les soupirs, les cris, les milliers d'appels sylvestres, obscurément complices de ma mystérieuse amie, que bien souvent moi-même j'avais dû confondre avec le sien.

Chacun des reproches de Catherine, chacune de ses injures me rejetaient dans les bras de Nadie au lieu de m'en éloigner. Elle versait de ses mains le poison qui transformait en passion violente ma tendresse.

Pourquoi aurais-je continué à me contraindre, puisque celle pour laquelle je m'imposais cette contrainte ne reconnaissait pas mes efforts? J'en venais à me persuader, dans l'inconscient cabotinage d'une pensée avide de justification, que ma femme la première avait trahi notre confiance en me croyant capable de si basse tromperie.

Nadie n'avait éprouvé aucune inquiétude, comme si elle eût été certaine de mon retour. Je constatai aussi que je la regardais, après cette séparation, avec d'autres yeux. Son silence n'était-il qu'habileté? Pressentait-elle le danger la menaçant? Toujours est-il qu'elle se jeta dans ce combat inégal avec une hâte qui aurait pu gâcher sa victoire.

Jusqu'ici, quand mes mains touchaient les siennes et que la fièvre colorait ses joues, quand, au simple énoncé de mon nom, je voyais sa poitrine se décharger d'un soupir, j'avais cru aux manifestations d'un attachement purement animal.

— « Que vais-je faire de toi? » lui répétais-je souvent, désireux d'apaiser sa ferveur naïve et comme inconsciente

Mais aujourd'hui m'apparaissait, sans que je pusse en rejeter le

signe, l'intensité d'aspirations précises et fraîchement écloses en elle. Sans doute est-ce pour cela qu'une sorte de pudeur nouvelle, ou d'effroi devant ce que trop aisément je pressentais, m'incitait à abréger ce tête-à-tête pourtant si longtemps attendu. Nous venions de prononcer quelques phrases n'ayant d'autre but que d'aider à nous *retrouver*, et je m'apprêtais à redescendre, après avoir posé sur son front l'affectueux baiser qui scellait chaque fois le secret de notre alliance. Mais quelque chose d'infiniment plus impérieux qu'à l'accoutumée me retint.

Pour la première fois, un trouble sensuel m'envahissait, à regarder ses yeux verts, sa figure tachetée de son, ses lèvres gonflées et curieusement mobiles. Elle était drôlement accroupie, de ses bras délicats enserrant mes jambes dans une pose qu'elle affectionnait, de sa tête en broussaille couvrant mes genoux. Tout à coup rougissante, elle se redressa à demi, puis, écartant l'étoffe que ses seules épaules retenaient, me montra ses seins à peine enflés, tremblant de leur fragilité vivante.

— « Les femmes sont-elles aussi belles que moi?... » dit-elle avec une effronterie forcée.

Et sans attendre ma réponse, dans une sorte de confusion soudaine, elle s'effondrait, m'enveloppait, se coulait entre mes bras en murmurant d'une voix que je ne lui avais jamais entendue :

« Aime-moi... »

*
* *

Corps d'enfant animé des fureurs de la femme ! Comment résister à tant de moyens pour m'anéantir? — car c'était de mon anéantissement qu'il s'agissait, malgré la trompeuse plénitude des premières étreintes. Je ne cherchais plus à donner un nom à cette chaleur, à cette fougue, à l'emportement de ce sang, qui n'avaient emprunté la forme de mon rêve que pour mieux répondre à son appel.

De joie, empruntant la rampe pour glisser d'étage en étage, je me faufilai au-dehors, rentrai par la porte du jardin. Catherine était sortie et j'en éprouvai un vif contentement. Mon visage éclatant du bonheur de mon crime n'aurait pu s'accommoder d'une confrontation immédiate avec son juge.

Peu après, je découvris quelques mots que ma femme avait griffonnés et laissés à ma vue : *Bernard, je sais où tu es en ce moment. Je ne peux plus supporter que cette fille détruise tout ce qu'il y a de noble en toi... Adieu!*

Ce billet parcouru hâtivement, comme on écoute une voix indifférente au milieu de pressantes préoccupations, je ne ressentis aucune inquiétude, mais — l'avouerai-je? — un profond soulagement.

Je mangeai, me couchai, sans chercher à apaiser le tumulte délicieux que déchaînait en moi le seul fait d'être désormais seul avec Nadie. Et, dès le milieu de la nuit, ne pouvant davantage contenir mon désir, j'allai la rejoindre, somnambule que guidaient jusqu'au grenier les rais de la lune.

Le matin nous trouvait l'un à l'autre enlacés. Des oiseaux voletaient

autour de notre réveil, hypocrites émissaires d'une tourmente apprêtant au loin ses traits de feu. Par dizaines, en mon absence, ils tenaient compagnie à la chère créature dont la présence les charmait. Ils pénétraient par les ouvertures du toit et c'était la palpitation de leurs ailes s'abattant sur les tuiles qui faisait se dresser l'oreille des chats, dans les pièces sonores et vides.

Le jour où je déverrouillai les portes et que Nadie, sa main tremblante dans la mienne, consentit à m'accompagner dans les profondeurs du rez-de-chaussée, cette meute ailée la suivit. La maison aurait ressemblé à une immense volière, si, vers les hauteurs du premier étage, ne s'était dressé le barrage imprévu des félins domestiques. Dans un seul claquement d'ailes, applaudissements d'invisibles démons, tous les oiseaux s'enfuirent.

J'ai dit que ma femme et moi avions pour les chats une tendresse particulière. Ceux que je trouvais abandonnés, même les plus sauvages, nous les adoptions. En les revoyant, à l'affût dans chaque encoignure ou venant se frôler en ronronnant à Nadie craintive, mes pensées se reportèrent vers Catherine.

Son absence allait peser bientôt sur chacun de mes gestes. Au sein des nuits, car des nuits et des jours passèrent après son départ, alors que Nadie dormait contre mon flanc, des larmes roulaient de mes joues sur les joues de ma fiancée-enfant, larmes dont elle resterait à jamais ignorante, comme si j'eusse voulu lui apprendre qu'il n'est bon de pleurer qu'en rêve. Et, cependant, c'était en même temps une douceur jamais connue que de toucher dans son sommeil ce corps tel un objet durci à quelque infernal brasier, bien que frais et vivant.

Il est des âmes qui dévorent ce qui les entoure, rien ne saurait empêcher, quand elles se rencontrent, qu'un incessant incendie ne crépite et rugisse. Peut-être la métamorphose de l'araignée d'eau n'avait-elle eu lieu que pour nous faire prendre conscience, à Catherine et à moi, de ce feu terrestre?

Lorsque je m'efforçais de ramener au raisonnement le sombre lyrisme de mes pensées, elles inclinaient à l'avantage de l'absente, mais quand je m'abandonnais, désordre de délices, à ma solitude avec Nadie, le souvenir de ma femme s'éloignait, s'amenuisait comme le relief du sol au regard de l'aéronaute.

Quel qu'il fût, le choix me paraissait pareillement sacrilège. Écartelé entre ce poids, me tirant vers la terre, que représentait Catherine, l'amour de Catherine, la souffrance de Catherine, et cet autre poids, me tirant vers le ciel, qu'étaient Nadie et son mystère, je n'arrivais cependant pas à concevoir comme une contradiction ces deux tendances.

Dans mon désir de les concilier, je me surprenais parfois à caresser Nadie endormie en balbutiant, au lieu du nom inventé pour elle, celui, plus profondément gravé en moi, de *Katie,* doux vocable émergeant de mon passé, lourd de tout un arriéré de tendresse pour l'épouse enfuie.

*
* *

Quelle interdiction osions-nous braver pour que déjà nous enveloppât le treillis de la malédiction? Chaque soir, les habitants du village rôdaient autour de la maison. Une vitre volait-elle en éclats que je croyais entendre, avec le crépitement des cailloux lancés avec force, des ricanements hargneux se répercuter contre les murs. Certainement, tout cela se passait en songe, hors de moi. Mes faits et gestes se déroulaient comme au fond d'un abîme dont j'aurais renoncé à atteindre les bords.

Mon exaspération grandissante ne venait pas principalement de l'extérieur. Ces rappels d'un monde oublié, je les eusse méprisés avec orgueil, si l'anathème n'avait pris une force plus convaincante en m'interdisant la totalité de ma joie. N'aurais-je pas accepté, pour y parvenir, de vivre au sein des pires débordements, bravé le courroux de la terre et des cieux?

Mais c'était en elle que Nadie portait cette interdiction, et je dus, à ma grande surprise, après quelques jours seulement d'essais infructueux, me résoudre à le constater. Pendant que la vindicte du village environnait notre ivresse glacée, nous nous acharnions l'un contre l'autre à une possession qui s'avérait impossible.

Les ressacs de la volupté me soulevaient à chaque étreinte vers des sommets que j'étais seul à entrevoir. Sa sensualité, son ardeur à se rendre complice de mon émoi, n'empêchaient point que le sien n'eût lieu qu'en surface, n'atteignît pas les centres de son être. Le profond accord charnel dont l'épanouissement transfigure l'abjecte mêlée de l'homme et de la femme ne s'accomplissait pas entre Nadie et moi, à jamais lui serait inconnu. Sa nature lui en interdisait l'accès. Mais qu'elle en restât ignorante rendait atroce mon impuissance. Qu'elle fût condamnée à languir sur ce seuil, dont je m'exténuais à lui faire franchir les degrés, rendait insupportable mon propre plaisir.

Elle gardait sa pureté native, celle des bêtes. Puisqu'il existait en moi, lointain, enseveli, quelque chose pouvant s'accorder à cette faculté d'émotion, à cette candeur, j'aurais dû m'appliquer à le faire resurgir, au lieu de plier cette créature merveilleuse au moule étroit des passions humaines et de mes vices. Je l'aimais comme une simple femme, alors qu'il m'eût fallu inventer un univers nouveau pour elle, créer un objet devant chacun de ses désirs. Par paresse d'imagination, je la traînais dans ma boue, au lieu qu'elle m'entraînât dans son azur.

Parfois, cependant, nous pénétrions ensemble dans ce patrimoine où rien n'est dû à l'automatisme de l'habitude. Merveilleux héritage abandonné ! Toutes choses, dépouillées du revêtement plâtreux et lézardé de leurs appellations, m'apparaissaient dans leur nudité. Il n'y avait plus les arbres, la lumière, la table, les mains de Nadie, sa nuque, ses cheveux... mais des accords de formes et de couleurs, une immanence abstraite et cependant tangible que nulle expression ne peut décrire, que trahit toute élocution. Il n'y avait plus que la réalité proprement inexprimable que les mots cachent. Non pas Nadie, moi, les choses, mais une seule et même inexplicable existence. Le langage alors devenait chant sans autre signification que l'harmonie propre des sons.

J'accédais à cette innocence comme à une danse, mais avec tant de lourdeur qu'au moindre faux pas notre chute rendait chaque fois plus impossible toute tentative d'élan nouveau. Les paroles alors se confondaient, sur nos lèvres rapprochées, en un chuintement dérisoire.

*
* *

Ces lieux et ce décor, où j'avais vécu avec Catherine, n'étaient pas à la mesure de Nadie, comme jamais les milliers de siècles écoulés ne seront à la mesure d'une seule seconde à venir. Elle m'en démontrait par sa seule présence l'inanité. Mais toute tentative de fuite nous était défendue. Le monde visible solidement d'aplomb sur ses bases millénaires, ce monde qui n'accepte à aucun prix de perdre l'illusion flagrante de sa permanence, opposerait partout à ma nouvelle épouse son refus absolu.

Un jour qu'au mépris de toute prudence je m'aventurais à traverser le village, main crispée sur le bras de Nadie, je compris aux visages hilares, au rouge même de la honte couvrant mon propre front, qu'elle n'appartenait qu'à moi seul, qu'elle n'avait de charmes, de raison d'être que pour moi. Quelle imprévoyance que de permettre à ces porcs de comparer ma frêle, ma douce, mon irréelle amie, à leurs pesantes compagnes !...

Me semblait-il, au retour des saisons, l'air s'emplissant de l'approche d'une grande fête, que les éléments s'apprêtaient, eux, à célébrer nos noces, bientôt haletant, désarmé, ce n'était plus la chanson imprévue du bonheur que j'écoutais, comme jadis penché sur l'eau dorée, mais le terrible cri des solstices. Etrange et rare plénitude, celle qui accorde le tumulte des éléments aux tempêtes intérieures, les gémissements des hautes branches et la chute des troncs fracassés au vent qui souffle entre les côtes, étreint le cœur, soulève le sang !

Clameur des morts entonnant le cantique des délivrés, palmes jetées sous le pas des nuages, plumes noires arrachées aux ailes des messagers célestes, un univers en révolte faisait retentir ses gonds, univers tout proche et infiniment lointain. Ne se préparait-il pas à me reprendre la proie que j'avais volée à la tendresse des eaux, ravie à l'affection du ciel, dérobée aux mille caprices du soleil et des feuilles?

J'avais beau la presser contre moi comme la nuit porte l'oiseau endormi, petit peu de chaleur douce tapi au creux dont il épouse la forme, déjà, à l'appel des puissances inconnues, elle s'évadait de cette prison tiède. Dans le silence et le désarroi me cernant de toutes parts, la voûte nocturne parcourue de fanfares, tressaillant sous un galop furieux, m'annonçait le retour de la triomphante solitude.

Vers cette époque, il semble que mes songes s'exercèrent à calquer mon agitation diurne, au point que j'en vins à perdre, peu à peu, le pouvoir de séparer nettement deux zones hantées par les images d'une même obsession.

Au lieu de voir le symbole de ma faiblesse dans l'incompréhension

des autres, leur mépris m'apparaissait comme une cruelle iniquité. L'ignorance où j'étais du sort de Catherine ne devait pas être étrangère, non plus, à mes transports de fureur. Je méditai longuement une vengeance qui, je le croyais alors dans le paroxysme de ma colère, me rendrait justice.

Le jour de mon choix, les gens du pays me verraient arriver portant sur le dos un grand sac. D'en dessous j'épie leurs regards, j'écoute leurs murmures :

— « Tiens ! il n'a pas amené sa bossue aujourd'hui... Qu'a-t-il fait de son laideron ?... »

Mais l'on m'observe avec inquiétude. (A force d'imaginer vivement la scène, je finis par la vivre, une fois j'y assistai, dans le brumeux *no man's land* séparant les frontières du désir de celles de la réalisation, rêveur éveillé, spectateur halluciné que rien ne peut enlever à la vision parce qu'elle n'est plus *vision* mais indubitable *réalité*.)

Dans le sac j'avais entassé pêle-mêle les matous, les minous chéris. Parvenu au centre de la place, de toute ma force, j'en frappais le sol, de toute ma force, faisant tournoyer en l'air cette arme à surprises, je frappais et je frappais encore. Quand il n'y eut plus dans mon sac qu'une masse de poils et de griffes bien hurlante, bien remuante, quand ils furent tous enragés là-dedans, ayant retrouvé leur vraie nature, mes jolis félins doucereux, je leur rendais la liberté, là, en plein sur la place.

A ce moment se produisait la chose la plus imprévue, la chose regrettable, la chose dont, vraisemblablement, il me faudra rendre compte. Parmi les gens affolés courant en tous sens, s'avançait soudain le seul être que j'eusse jamais aimé — ô certitude de cet instant ! — la seule femme au monde...

Elle approchait avec ses regards de pardon. Et vers elle se précipitait ma meute, à son visage se jetaient les museaux pleins de bave, c'était la tendre chair de son visage que déchiraient les griffes dont je n'étais plus maître, tandis que de ma gorge contractée ne jaillissait qu'un seul cri :

— « Katie !... »

*
* *

Quand je me retrouvai devant le visage de ma femme, meurtri, labouré, visage brusquement recouvert de siècles de mon amour terrestre, mais encore vivant, encore vivant, je ressentis un grand calme en même temps que m'envahissait l'étonnement d'un sentiment sans nom. Tout ce qui avait agité jusqu'ici mon âme se trouvait balayé par lui. Un courant d'air faisait battre les portes de la vaste bâtisse abandonnée où nous étions de retour.

Lorsque Catherine eut consenti au repos, j'allai retrouver Nadie qui jouait au jardin, cheveux épandus dans l'herbe. Ses traits avaient la transparence du souvenir. Masque fluide pareil à celui qui s'était glissé autrefois sur mon épaule, sous le pommier, mais qu'à présent je regardais sans honte et sans crainte.

Effondré l'échafaudage de ma révolte, le motif même de mon comportement je ne le comprenais plus. Le sens de cette agitation passée m'échappait comme d'une acte étranger. Katie était de retour ! N'était-ce pas un miracle? Plus rien ne m'empêchait de considérer comme une victoire ce prodige : Catherine et Nadie, ombres sœurs, allant et venant autour de moi sans haine, seulement séparées par l'irrémédiable silence.

Cependant, le drame d'hier pouvait renaître, allait renaître. Mais il n'était plus qu'un combat de fantômes acharnés à se dépouiller de leurs oripeaux authentiques, survivance caricaturale, grimaces dernières d'un moribond.

Il ne s'agissait plus pour moi de choisir. Katie, Nadie, faces différentes d'un seul être. Je ne pouvais qu'appartenir, déchiré, à l'une ou à l'autre, puisque ni l'une ni l'autre ne pouvaient ne plus exister.

Quand le visage de ma femme retrouvait sa dureté, ses yeux leur froideur, ses lèvres leur reproche muet, je pensais : « Que m'importe son amour, s'il ressemble à de la haine ! » Mais peut-être justement était-ce parce que je le savais, ce masque haineux, le véritable visage de l'amour, que je faiblissais devant lui.

Il advenait pourtant que, du tréfonds des nuits, me reprît le désir d'échapper à cet enlisement. Me dégageant de Catherine endormie, je montais les étages et le souffle froid des ténèbres achevait de raffermir ma volonté.

Nadie reposait sur une couche basse avec, pour seul compagnon, un rayon de lune. Je regardais longuement ses épaules, œufs luisants dans la pénombre. Paix soudaine, fondante comme un fruit, dont la dure émotion, sous mes entrailles, était le noyau ! Puis l'araignée devenue fille ouvrait les yeux, me regardait, et rapidement son corps, comme désarticulé par l'amour, enchevêtré au mien, nous nous éreintions à cette ancienne et épuisante galopade du plaisir qui n'avait toujours pour terme que le désenchantement.

Quand revenait l'aube, je me retrouvais seul, étendu au milieu d'incroyables débris poussiéreux, loques suspendues aux charpentes, écuelles renversées, meubles innommables. Les oiseaux pépiant sur le bord du toit, si je les eusse regardés avec plus d'attention, me seraient apparus non pas de plumes vivantes mais d'ouate peinte. D'un geste je faisais choir dans la cour ces jouets mécaniques. Pareillement des chats qui, hier encore, emplissaient de leurs miaulements tous les recoins : je les repoussais du pied, empaillés, en redescendant vers ma femme.

*
* *

Un de ces matins à goût de feuilles sèches, je retrouvai le lit désert. Mais la voix de Katie me parvenait de loin comme dans une hallucination. Vite, je courais vers son appel, explorais les alentours, m'élançais vers cette voix enveloppée d'un infini de désolation.

Je ne la rejoignais qu'aux bords du canal où elle avançait d'un pas somnambulique, appelant :

— « Bernard ! Bernard !... »

— « Je suis là !... » criais-je.

Mais elle ne me reconnaissait pas. Je tournais autour d'elle, essayais d'entraver la force irrésistible qui la poussait. De temps en temps elle se penchait au-dessus des herbes où étincelaient de menues fleurs. Elle les interrogeait :

— « Avez-vous vu Bernard? »

La même question, elle la jetait au ciel, épiant vers les branches une réponse. Puis à la surface de l'eau qu'elle contemplait longuement avant de reprendre sa marche.

Les rayons coupants du matin transperçaient le brouillard, recommençant à vêtir les choses de cet éclat extraordinaire qui ne dure que l'instant de leur réveil. Tout était immobile, sauf ces deux êtres voués jusqu'en ce lieu désert à la répétition d'un sempiternel mélodrame.

L'angoisse de voir surgir un promeneur me lancinait. Soudain, Catherine descendait l'un des étroits escaliers de pierre plongeant dans le canal. L'eau était d'une transparence inusitée. Catherine s'enfonçait lentement dans cette prison liquide. Bientôt sa voix qui continuait à m'appeler ne me parvenait plus que de très loin, comme si un couvercle de verre se fût refermé sur sa tête. Parvenue au fond, dont je distinguais nettement les dalles rongées de mousse, elle s'y allongeait, sans se préoccuper de ma présence. Et je la voyais maintenant étendue comme dans un grand cercueil de cristal.

Aucun moyen pour la tirer de là ! Ma crainte que quelque passant matinal ne survînt devenait insupportable. A mon tour, je criais, appelant de toutes mes forces :

— « Katie ! Katie !... »

Des arguments naïfs ou bizarres me venaient pour la convaincre : « Il faisait froid sous cette eau, remonte vite, viens, Katie !... »

Elle finissait par m'entendre, ses yeux s'ouvraient (je les voyais aussi distinctement que sous une loupe) et elle me reconnaissait enfin. Mais aussitôt l'effroi recouvrait ses traits. Pauvre Catherine ! Comment la rejoindre? Je voyais ses regards affolés. Et l'un et l'autre nous savions à présent qu'il y aurait toujours entre nous ce mur transparent, ce mur infranchissable.

***

Dès le réveil, la signification de certains rêves m'apparaissait avec une évidence telle, pour s'évanouir le jour venu, que je me demandais si elle n'était pas plutôt une prolongation des images du sommeil.

Autre caractéristique de l'étrangeté qui, insidieusement, s'emparait de ma vie : au milieu de situations sans recours (ma solitude avec Catherine, autrefois, puis celle avec Nadie, enfin ma tentative de les conserver l'une et l'autre... mais toute ma vie n'était-elle pas faite de ces situations?) j'en venais à me dire : « Ne redoute pas d'aller plus loin encore, que risques-tu, que crains-tu? *Tout à l'heure, ce sera le réveil.* »

Est-ce en rêve que vint le dernier jour? Tandis qu'elle dormait, je

me chargeai de Nadie. A peine soulevée, elle ouvrit les yeux — douce enfant ! — pour me sourire. Nous sortîmes, moi la portant, suivis très haut dans le ciel par un nuage d'oiseaux. J'essayai, pour ne pas être vu avec mon fardeau, de contourner le village. Mais aux abords de la première maison, sa tête, qui pendait hors de mes bras, reçut une pierre au-dessus de la nuque. Accélérant le pas, je me promis de régler définitivement, le lendemain, ma situation avec ces butors. Par chance aucun ne nous poursuivit et bientôt j'atteignis la rivière.

A voir inanimé cet être pour lequel j'avais tremblé de désir, tous mes sentiments resurgissaient, luttant contre la volonté farouche qui me poussait. Et je m'appliquai à la tirer de son évanouissement afin de contempler une dernière fois les rayons de la vie sur son visage.

Reposés à terre ses menus pieds, leur pas devint si léger qu'en fermant un peu les paupières j'eusse pu m'imaginer déjà être seul : ce bruit infime, n'est-ce pas une feuille qu'un souffle chasse? Pourtant la décision était en moi, inexorable. L'instant de trancher ce nœud de chair et de sang approchait à chaque seconde nous éloignant du village.

Quelle lâcheté m'allait-il falloir inventer pour que Nadie ne soupçonnât ma félonie? Elle marchait si confiante, longeant le talus comme un chien fidèle. « A présent, » me répétais-je à chaque pas, « à présent, j'en ai le courage... »

Nous arrivions à proximité de l'endroit où je m'étais penché, jadis, pour tirer la petite fée aquatique du royaume qu'elle n'aurait jamais dû quitter. Ses yeux étaient pareils aux ronds de cuivre dansant entre les joncs. Jamais elle n'avait cru aussi vaste le monde, borné jusqu'ici pour elle à mon image. Un émerveillement sans limites les agrandissait. « Pardonne-moi... » murmurai-je pour moi seul, et ces mots me tordaient le cœur. Il me suffisait d'une toute petite poussée. Peut-être croirait-elle avoir glissé?

— « Adieu, Nadie ! »

Je ne sais si je criai ces mots. Mais ils retentissaient proférés par la terre entière et tout le ciel en répétait l'écho :

— « Bernard ! »

L'une des mains frêles à la volée saisissait mes cheveux, l'une des jambes grêles s'accrochait aux miennes. Je tombais avec elle, je tombais. Devant mes yeux une gerbe de soleils tournoyaient avant de s'immobiliser brusquement, cloués sur un mur noir. Un bourdonnement de cloches, d'abord lointaines et qui se rapprochaient avec la rapidité que met la perception des choses à renaître au bout de l'évanouissement, devenait bientôt le carillon d'un infernal hymen. Puis le silence — un silence d'au-delà du monde — recouvrait le bruit de notre chute, tandis que je sentais le corps qui m'étreignait se transformer, m'étouffer entre huit pattes griffues.

Alors s'ouvraient autour de nous des cercles de ténèbres traversés de lueurs et j'entendais une face hideuse, collée à mes lèvres, claironner pour l'éternité le temps de l'épouvante.

Croissez et multipliez

(*Created He them*)

par ALICE ELEANOR JONES

Aux détracteurs de la S. F. « intimiste », nous proposons ce tableau subtilement atroce d'une tragédie domestique comme on souhaite que nous n'en réservent jamais les temps futurs. Ne seront-ils pas d'accord pour admettre qu'il y a là autant de pouvoir de choc (et plus de résonances) que dans un récit du style « conquête de l'espace », si réussi soit-il?



Ann Crothers consulta la pendule, fronça les sourcils et baissa la flamme sous le bacon. Elle lui avait déjà versé son café ; il l'aimait un peu refroidi ; mais s'il tardait encore à se lever, le café serait froid, le bacon desséché, et lui serait en colère et passerait la journée à bouder. Elle ferait bien de l'appeler.

Elle s'avança vers le bas de l'escalier ; elle approchait de la trentaine, elle était blonde, forte mais pas grosse, et assez laide avec un visage triste et fatigué. Elle appela : « Henry ! Tu es levé? » Elle avait calculé au décibel près le volume à donner à sa voix. Si elle parlait trop doucement, il ne l'entendait pas et prétendait qu'elle ne l'avait pas appelé ; trop fort, il se mettait immédiatement en colère et restait plus longtemps au lit, pour la punir, puis il s'irritait encore davantage en trouvant son petit déjeuner mal en point.

— « C'est bon ! Tu ne peux pas la boucler, non? »

Elle écouta un instant. Elle pensait que c'était une réponse normale, mais n'avait-elle pas appelé un soupçon trop fort? Non, il se levait. Elle entendit ses pas sur le plancher. Elle retourna dans la cuisine et tira du réfrigérateur, à son intention, le jus d'orange et les pruneaux ; elle prépara le pain mais ne le grilla pas immédiatement. Elle ouvrit un bocal de confitures.

Elle fronça les sourcils. C'était du raisin. Il n'aimait pas le raisin, mais il n'y avait plus de pommes à la coopé, et elle avait encore eu de la chance de trouver n'importe quoi. Il ne serait pas satisfait.

Elle s'assit un bref instant à la table pour l'attendre et regarda la pendule. Dix heures cinq. Fatiguée, elle s'accouda et appuya son front sur le dos de sa main. Elle ne se sentait pas très bien, ce matin, et n'avait pas déjeuné. Elle était presque sûre d'être de nouveau enceinte.

Elle pensa aux enfants. Il n'y en avait que deux à la maison ; il y

avait longtemps qu'elle leur avait donné leur bain et leur déjeuner et qu'elle les avait enfermés dans le parc à jeux du sous-sol pour que le bruit de leurs amusements ne dérangeât pas leur père. Elle aurait le temps d'aller leur jeter un coup d'œil avant qu'Henry descende. Et, la maison était froide, il faudrait qu'elle regarde la chaudière.

Ils jouaient tranquillement avec la poupée de chiffons qu'elle leur avait confectionnée et avec la vieille balle de caoutchouc. Lennie, qui avait deux ans et demi, était bien trop grand pour le parc, mais c'était un bon gosse, prévenant, qui s'y laissait enfermer pour quelques instants, sans essayer d'en sortir. Il avait l'air de se sentir responsable de son frère. Robbie n'avait que quatorze mois, et c'était une petite terreur, mais il adorait Lennie et même, songea Ann, il s'efforçait de lui obéir.

Quand Ann passa la tête au-dessus de la rampe, les deux enfants lui adressèrent des sourires radieux. Lennie lui dit : « 'jour, M'man, » et Robbie fit : « Man? »

Elle descendit vivement et les prit dans ses bras.

— « Vous êtes de bons garçons, » leur dit-elle. « Bientôt vous allez remonter pour jouer. »

Elle leur prit les mains. Le sous-sol était humide, mais leurs petits tricots ravaudés étaient assez chauds.

Elle regarda le foyer faiblissant, agita la grille avec un vague espoir et remit du charbon. Il y en avait assez dans le bac, mais de mauvaise qualité, plein d'ardoise, qui brûlait mal. Et la chaudière n'était pas très efficace non plus. Elle était vieille, achetée d'occasion, mais ils avaient encore eu de la chance de pouvoir se la procurer. Le brûleur à mazout, devenu inutile, se dressait dans un coin.

Les enfants gloussèrent en regardant le feu et Robbie tendit les mains. Lennie lui dit gravement :

— « Non, non, méchant ! »

Ann entendit Henry descendre ; elle remonta quatre à quatre et arriva dans la cuisine deux secondes avant lui. Quand il entra, elle était en train d'égoutter le bacon. Elle piqua une tranche de pain au bout d'une longue fourchette et la mit à griller au-dessus de la flamme du gaz. Au moins, on pouvait se fier au gaz, de même qu'à l'eau. L'électricité n'était toujours pas rétablie. Il semblait s'être écoulé tant de temps depuis le jour où elle avait cessé de fonctionner sans défaillance. D'ailleurs, cela remontait effectivement très loin. Dix ans.

Henry s'assit à table et regarda d'un air coléreux son jus d'orange. Il n'était pas tout à fait aussi grand que sa femme, aussi se redressait-il en marchant, et même quand il était assis, sans perdre un centimètre de taille. Il avait tendance à l'embonpoint, un bourrelet de graisse sous le menton, un autre sur la nuque, et une petite brioche sur le ventre. Son visage n'aurait pas été déplaisant sans son expression aigrie, méchante. Il dit :

— « Tu n'as pas passé le jus d'orange? »

— « Si, je l'ai passé. »

Elle s'occupait de son pain grillé.

Il avala le jus d'orange sans plaisir et reprit :

— « Mon foie me travaille aujourd'hui. Je me demande ce que cela peut être. » Son visage s'illumina. « Je te l'avais bien dit que cette sauce était trop grasse. C'est ça ! »

Elle ne répondit pas. Elle lui apporta son assiette avec le bacon et le toast bien doré, qu'elle enduisit de margarine.

Il mangeait ses pruneaux. Il s'interrompit pour regarder le bacon.

— « Pas d'œufs? »

— « Il n'y en avait plus du tout. »

Son visage se colora légèrement : « Alors pourquoi as-tu cuit du bacon? Tu sais bien que je ne peux pas manger de bacon sans œufs. » Il était en train de faire monter sa colère. « Si je n'étais pas si facile à vivre !... Et les pruneaux qui sont durs — tu ne les as pas fait cuire assez longtemps — et le café est froid, le toast est brûlé — et où est la compote de pommes? »

— « Il n'y en avait plus. »

Il eut un rire méprisant.

— « Evidemment ! Je parie que tu as traîné à la maison et que tu n'es arrivée là-bas que lorsqu'il n'y avait plus rien. » Il jeta sa fourchette sur la table. « Ces ordures !... Mais qu'est-ce que cela te fait, à toi ! Ce n'est pas toi qui les manges ! »

Elle le regarda.

— « Je te fais autre chose? »

Il rit de plus belle.

— « Tu gâcherais tout. Pas la peine. »

Il sortit de la cuisine en claquant la porte et remonta bouder dans la salle de bains pour une heure.

Ann s'assit à la table. Tout ce bacon — et il était si difficile d'en obtenir. Bon, les enfants s'en régaleraient. Elle aurait dû desservir et faire la vaisselle, mais elle resta assise et prit une cigarette. Elle aurait dû la réserver pour plus tard — elle était rationnée à trois seulement par jour — mais elle l'alluma quand même.

Les enfants faisaient un peu plus de bruit. Peut-être pourrait-elle aller les promener pendant un moment, en attendant qu'Henry aille au travail. Il faisait froid, mais sec, elle n'aurait qu'à les emmitoufler.

La cigarette lui faisait tourner la tête ; elle l'éteignit et mit son mégot dans la boîte qu'elle gardait au-dessus de l'évier. Elle murmura :

— « Je le déteste. Je souhaite qu'il crève. »

Elle habilla les enfants — leurs vêtements d'hiver étaient passés, cousus de pièces, mais propres et chauds — et les installa dans la voiture abîmée, accrochant son vieux cabas de ficelle à la poignée. Elle sortit. Ils étaient tout heureux d'eux-mêmes et d'elle. Ils adoraient le grand air. Robbie s'agitait, bavait et faisait du bruit, mais Lennie se tenait tranquille, le visage souriant et satisfait.

Ann poussa lentement la voiture sur le trottoir, en contournant les endroits défoncés. C'était une belle journée, bien sèche, beaucoup trop

froide pour septembre, mais on ne pouvait plus se fier entièrement aux saisons. La rue était très calme ; il n'y avait pas d'autres voitures d'enfants à l'entour et pas du tout d'enfants. Quant aux automobiles, seuls les plus hauts fonctionnaires en possédaient et aucun d'entre eux n'habitait le quartier.

La rue enchantait les enfants. D'aussi piètre apparence qu'elle fût, avec ses maisons démantelées et réparées au mieux, et la chaussée défoncée qu'on ne remettait jamais en état assez vite, elle leur paraissait belle.

— « Hello, M'man, » fit Lennie, et Robbie bondit de plus belle.

Les femmes commençaient à sortir, timidement, comme toujours, des sinistres maisons, pour regarder les enfants ; Ann se redressa et s'efforça de ne pas sourire. Ce n'était pas charitable de sourire mais, parfois, elle ne pouvait s'en empêcher. Soudain, elle ne sentait plus sa fatigue, ses vêtements n'étaient plus en mauvais état, son visage n'était plus laid.

La première femme lui dit : « Arrêtez-vous une minute, je vous en prie. » Ann s'arrêta ; les femmes formèrent un cercle silencieux autour de la voiture et regardèrent. Leurs visages étaient avides, tendus ; quelques-unes avaient les larmes aux yeux.

La première femme demanda :

— « Restent-ils en bonne santé? »

— « Assez bonne, » répondit Ann. « La semaine dernière, ils ont eu un rhume tous les deux. »

Des murmures apitoyés se firent entendre dans le cercle.

— « J'ai remarqué que vous n'étiez pas sortie, » dit une autre femme, « et je me suis demandé ce qu'il y avait. J'ai failli frapper à votre porte pour prendre des nouvelles, mais... »

Elle s'interrompit et rougit violemment ; les autres détournèrent charitablement les yeux, affectant de ne pas avoir remarqué sa bévue. On ne visite pas ses voisins ; on vit chez soi.

La première femme reprit tristement :

— « Si je pouvais seulement les tenir — l'un des deux — j'ai des dattes ; c'est mon cousin qui me les a envoyées de Californie. »

Ann rougit à son tour. C'était le moment qu'elle n'aimait guère, mais il était si difficile de se procurer les marchandises, à présent, et Henry était très difficile à nourrir, bien qu'il le niât. Il disait : « Je mangerais n'importe quoi, si seulement tu apprenais à cuisiner convenablement, mais tu en es incapable. »

Henry aimait les dattes. Ann dit : « Eh bien... »

Une autre femme déclara vivement :

— « Moi, j'ai des œufs. Je pourrais vous en céder trois. »

Un pour chacun des enfants, et un pour Henry.

— « Des oranges... pour les enfants. »

— « Et j'ai du beurre... pensez ! Du beurre ! »

— « Du sucre... tous les enfants aiment le sucre. De la meilleure qualité, pas un grain de sable dedans ! »

— « Et j'ai du thé, moi ! »

Henry n'aime pas le thé. Mais vous aurez droit à tenir les enfants quand même.

— « J'ai des cigarettes, » murmura quelqu'un, et une autre personne souffla : « J'ai même des *somnifères !* »

On se passa les enfants à la ronde, on les embrassa, on les caressa.

Robbie en était enchanté et coquetait avec chacune, sous ses longs cils, mais Lennie assistait à tout cela d'un air dégoûté.

Quand les enfants manifestèrent de l'énervement, Ann les remit dans la voiture et poursuivit son chemin. Son cabas était maintenant plein.

Les femmes rentrèrent lentement dans leurs maisons, à l'exception d'une seule, une étrangère. Elle devait être arrivée récemment dans le voisinage, peut-être d'une des zones ravagées, qui s'étendaient de plus en plus. Les gens venaient, comme si on les avait appelés, se repliant un peu plus chaque année.

Cette femme était grande, plus âgée qu'Ann. Elle avait un visage laid et usé. Elle se tint à la hauteur de la voiture et regarda les enfants.

— « Excusez-moi, » dit-elle, « je sais que ce n'est pas poli, mais sont-ils... en avez-vous d'autres? »

— « J'en ai eu sept, » dit fièrement Ann.

La femme la fixa et répéta dans un murmure :

— « Sept ! Et étaient-ils tous...? Sûrement, ils ne pouvaient pas *tous* être... »

— « Tous. Chacun d'eux, » dit Ann, encore plus fièrement.

La femme sembla sur le point de pleurer et reprit :

— « Mais sept ! Et les autres, sont-ils... ? »

Le visage d'Ann se rembrunit.

— « Oui, au Centre. Un de mes garçons et toutes mes filles. Quand Lennie partira, il manquera à Robbie. Kate a manqué aussi à Lennie, jusqu'à ce qu'il ait oublié. »

La femme reprit d'une voix cassée :

— « J'en ai eu trois, et aucun d'eux n'était... *Aucun !* »

Elle enfonça quelque chose dans le sac d'Ann et ajouta : « Pour les enfants, » puis elle s'éloigna rapidement.

Ann regarda : c'était une barre de chocolat. Il n'y en avait pas eu à la Coopé depuis plus de deux ans. Aucun des deux garçons n'en connaissait encore le goût.

Elle ramena les enfants à la maison au bout d'un moment et leur servit leur déjeuner — le bacon d'Henry émietté dans des œufs brouillés, du pain, du beurre et du lait. Elle avait eu de la chance à la Coopé, la veille. Ils avaient dû lait. Elle se fit une tasse de café, avec le sentiment de se montrer prodigue, mangea un morceau de toast et fuma son mégot du matin.

Comme dessert, elle leur donna une orange à chacun ; elle garda le reste pour Henry. Elle prit la barre de chocolat et la leur donna tout entière ; il ne fallait pas qu'Henry ait leur chocolat ! Le chocolat était dur et blanchi, comme quand il a vieilli, et elle dut se servir du couteau

comme d'une scie, pour faire des parts équitables. Les gamins étaient ravis. Robbie mâchonna sa moitié et l'avala rapidement, mais Lennie suça la sienne d'un air béat, pour la faire durer. Puis il eut pitié de son frère et lui permit de la sucer, lui aussi. Ann n'intervint pas. *Les microbes, mes petits, c'est encore ce que je crains le moins pour vous.*

Pendant la sieste des enfants, elle rangea un peu la maison, s'occupa de la chaudière et nettoya toutes les lampes à pétrole. Elle eut le temps de prendre un bain et de s'y complaire, bien que le savon de ménage dont elle devait se servir fût dur à sa peau. Elle se lava même les cheveux, qu'elle avait beaux, longs et fins. Elle enfila une de ses rares robes non rapiécées.

Les enfants dormirent plus longtemps qu'à l'ordinaire. Le grand air leur avait fait du bien. A la tombée de la nuit, l'électricité revint pour la première fois depuis trois jours et elle les éveilla pour jouir de leur joie, car ils adoraient la lumière électrique. Elle leur donna à chacun une tartine de beurre et les emmena au sous-sol, où elle les déposa dans le parc. Elle eut le temps de passer tout un chargement de linge dans la vieille machine à laver avant que le courant soit de nouveau coupé. Les enfants aimaient bien la machine à laver et l'observaient, fascinés par les linges qui tournoyaient derrière la petite fenêtre.

Ensuite, elle les ramena au rez-de-chaussée et tenta de se servir de l'aspirateur, mais il était vieux et capricieux, et quand elle eut fini de faire des ajustements à la machine, il n'y avait plus de courant.

Elle servit le souper des enfants, joua avec eux un moment, puis les mit au lit. Henry était encore au laboratoire. Il partait tard le matin, mais il lui arrivait de devoir rester tard le soir. Les enfants dormaient déjà bien avant qu'il rentre, et Ann en était heureuse. Parfois, ils lui portaient sur les nerfs et il leur adressait des imprécations.

Elle diminua la chaleur du four pour maintenir au chaud le dîner et passa dans le living-room. Elle s'assit près de la lampe pour raccommoder la chemise de Robbie et la salopette de Lennie. Elle brancha le récepteur à accus sur l'unique station qui continuait à émettre, celle du Centre. Les nouvelles étaient comme d'habitude. Le Directeur était en bonne santé et supportait avec courage le fardeau de ses responsabilités. Les conditions dans l'ensemble du pays étaient normales. Les récoltes avaient été un peu décevantes, mais il n'y avait pas de raison de s'inquiéter. Les quotas de l'industrie légère et de l'industrie lourde étaient satisfaisants — Ann eut un amer sourire — mais pourraient s'améliorer si chacun faisait son devoir. Les travaux de réfection des routes étaient en bonne voie — Ann se demanda quand ils s'occuperaient de nouveau de leur rue — et le service de l'électricité était normal, sauf pour quelques zones où il y aurait peut-être des interruptions momentanées. La lampe s'était mise à fumer, Ann baissa la mèche. En clôture, la Bourse était irrégulière, avec une baisse de deux points sur les chemins de fer et de trois sur les obligations.

Et maintenant — la voix de l'annonceur se fit solennelle — il y avait des nouvelles de grande importance. Le Directeur lui avait demandé de

parler sérieusement à tous les citoyens des dangers de rumeurs. Ne se rendaient-ils pas compte du mal qu'elles pouvaient causer? Par exemple, la rumeur selon laquelle le Réservoir Occidental aurait été contaminé. C'était absolument faux, bien entendu, et les personnes malveillantes et irresponsables qui avaient lancé cette fausse nouvelle seraient sévèrement punies.

Les zones stériles ne s'étendaient pas non plus. D'autres malveillants et irresponsables avaient lancé cette rumeur et on s'occuperait d'eux. Les zones stériles étaient totalement endiguées. Elle ne s'étendaient pas. Nous répétons, *elles ne s'étendent pas*. Il était exact qu'on faisait évacuer certaines régions, mais c'était une mesure de nature purement provisoire.

Vous les déplacez simplement, n'est-ce pas, vous les déplacez!

Le temps était normal. Les saisons ne changeaient pas, c'était certain. Et voici des statistiques pour le prouver. En 1961... et en 1962... et cela se passait *avant,* alors vous voyez bien...

La voix de l'annonceur perdit de sa gravité. Et maintenant, les nouvelles des enfants. Ann posa son ouvrage et écouta, se retenant de respirer. Ils terminaient toujours par les nouvelles des enfants, qui étaient toujours rassurantes. Si jamais un enfant était malheureux, ou malade, ou s'il mourait, personne ne le savait. On ne disait jamais rien à personne et, naturellement, personne ne revoyait jamais les enfants une fois qu'ils étaient au Centre. Cela les aurait bouleversés, tout le monde devait le comprendre.

Les enfants, déclara l'annonceur, étaient tous heureux et en bonne santé. Ils avaient de bons lits, des vêtements et une nourriture excellente en abondance. Ils recevaient même de l'huile de foie de morue deux fois par semaine, même s'ils n'en avaient pas besoin. Ils avaient des jouets et des jeux, soigneusement organisés par rapport à leurs âges, et les meilleurs professeurs étaient chargés de leur instruction. Les enfants étaient tous heureux et en bonne santé, nous répétons, *heuerux et en bonne santé.*

Ann espéra que c'était vrai.

Ils jouèrent l'hymne national et l'émission s'arrêta juste au moment où Henry rentrait. Il avait l'air pâle et fatigué — il travaillait vraiment beaucoup — et il lui dit pour tout salut :

— « J'imagine que le dîner est encore gâché. »

— « Non, je ne crois pas, » répondit-elle.

Elle servit et ils mangèrent en silence, à part les récriminations d'Henry sur la nourriture et son foie. Il regarda les dattes et dit :

— « Elles sont bien petites. Tu te laisses coller n'importe quoi. »

Toutefois, elle eut l'impression qu'il les appréciait, car il les mangea toutes.

Après cela, il devint presque tendre. Il alluma une cigarette et lui raconta sa journée, pendant qu'elle lavait la vaisselle. Le travail d'Henry au laboratoire comportait des responsabilités et Ann était sûre qu'il s'en acquittait bien. Henry n'était pas idiot. Mais Henry ne pouvait s'en-

tendre avec personne. Il prétendait lui-même qu'il était très facile à vivre, mais tout le monde était contre lui. Ce jour même, il avait eu une discussion avec un de ses supérieurs, et il avait envoyé ce vieux ... où il devait aller !

Il déclara avec un plaisir malsain :

— « Ils vont probablement me balancer, et nous allons tous nous trouver à la rue. C'est alors que tu te rendras compte ce que signifie vivre d'Assistance. Tu ne pourras plus gaspiller mon fric comme tu le fais en ce moment. »

Ann rinça le torchon et l'accrocha au séchoir. Elle lui dit :

— « Ils ne te renverront pas. Ils ne le font jamais. »

— « Je connais mon boulot et ils le savent, » dit-il en riant. « J'en abats deux fois autant que n'importe quel autre. »

Ann se dit que c'était sans doute exact. Elle se tourna vers lui :

— « Henry, je crois que je suis enceinte. »

Il la regarda, le sourcil froncé.

— « Tu en est sûre? »

— « Je t'ai dit que je le *crois*. Mais j'en suis à peu près sûre. »

— « Bon Dieu, maintenant, tu vas être tout le temps malade, et tu es insupportable quand tu es malade. »

Ann s'assit à table et alluma une cigarette.

— « Peut-être que je ne serai pas malade. »

— « Tu l'es toujours. Belle perspective ! » dit-il sombrement.

— « Nous aurons de nouveau une bonification, Henry. »

Il se rasséréna un peu.

— « Dis donc, c'est vrai, au fait. J'achèterai d'autres actions. »

— « Mais, Henry, nous avons besoin de tant de choses... »

Il se mit aussitôt en colère.

— J'ai dit que j'achèterai des actions ! Il faut bien que quelqu'un se préoccupe de l'avenir dans cette maison ! Nous ne pouvons pas tous nous cacher la tête dans le sable et espérer que ça arrangera tout ! »

Elle se leva, tremblante. La discussion n'était pas neuve.

— « Quel avenir? Nos enfants... les enfants comme les nôtres nous sont enlevés à l'âge de trois ans et remis à l'Etat qui les élève. Quand nous serons vieux, l'Etat prendra soin de nous. Il n'y a plus personne qui vive bien, sauf... mais personne ne meurt de faim. Et toutes ces actions... elles baissent. Ne me parle pas d'avenir, Henry Crothers ! C'est maintenant que je le veux, mon avenir ! »

Il eut un rire déplaisant.

— « Et qu'est-ce qu'il te faut? Une bagnole? »

— « Il me faut une nouvelle machine à laver, et un aspirateur, quand les quotas seront normaux — l'électricité ne marche pas tellement mal. Je veux un fauteuil neuf pour le living-room. Je veux refaire la chambres des enfants, peinture et... »

— « Ils sont trop petits pour y faire attention, » coupa-t-il brutalement. « Et quand ils seront assez grands... »

Elle se rassit, en sanglotant. Sa cigarette brûlait toute seule dans le cendrier. Henry, économe l'éteignit. Elle reprit :

— « Je sais, le Centre nous les prend. Le Centre prend les enfants comme les nôtres. »

— « Et le Centre est bon pour eux. Il leur donne ce que nous ne pourions pas leur donner. Ne dis rien contre le Centre. »

Bien que perpétuel mécontent dans la vie privée, Henry n'en était pas moins tout dévoué au Gouvernement.

— « Je ne parle pas contre le Centre, Henry, je... »

— « Voilà encore que tu raisonnes comme une femme, » fit-il, dégoûté. « Avec tes larmes ! Oh ! Bon Dieu, pourquoi faut-il toujours que les femmes se mettent à chialer ! »

Elle s'efforça de ne plus pleurer. Elle sentait sa colère qui commençait à monter, et ce lui était d'un grand secours.

— « Je n'avais pas l'intention de déclencher une querelle. Je te disais seulement ce dont nous avons besoin. Nous avons besoin de beaucoup de choses, Henry. Des vêtements... »

Il la regarda.

— « Pour toi, tu veux dire? Ça te ferait une belle jambe, des vêtements, hein? »

Elle en fut blessée.

— « Je ne parle pas de robes de maternité. Je n'en aurai pas besoin avant... »

— « Je ne parle pas de robes de maternité non plus, » fit-il en riant. « Non, mais t'es-tu regardée dans une glace récemment? Bon Dieu, quelle grande jument tu fais ! Moi qui ai toujours aimé les femmes petites ! »

Les lèvres serrées, elle lui dit :

— « Et moi qui ai toujours aimé les hommes grands. »

Il se leva à demi et elle crut qu'il allait la frapper. Elle resta immobile, tremblante d'une joie farouche, les yeux étincelants, les joues enflammées, une ébauche de sourire aux lèvres. Elle dit doucement :

— « Je te rendrai coup pour coup. Je suis plus grande que toi. Je te tuerai ! »

Tout à coup, Henry se rassit et éclata de rire. Il était beau quand il riait. Il lui dit d'une voix profonde et rieuse :

— « Tu deviens presque jolie quand tu es en rogne. Tu as de beaux cheveux ce soir. Tu as dû te faire un shampooing. »

Il avait les yeux brillants, il tendit la main par-dessus la table et lui prit le bras.

— « Ann... ma vieille amie... »

Elle retira sa main.

— « Je suis fatiguée. Je vais me coucher. »

— « D'accord, » fit-il, d'un ton jovial. « Je monte tout de suite. »

Elle le regarda. « Je te dis que je suis fatiguée. »

— « Et je te dis que j'arrive tout de suite. »

Si j'avais quelque chose sous la main, je te tuerais, Henry!

— « Je n'en ai pas envie. »

Il plissa le front et sa bouche redevint mauvaise. Il n'était plus beau du tout.

— « Mais, *moi*, j'en ai envie. »

Elle se leva. D'un seul coup, elle se sentait vraiment aussi fatiguée qu'elle l'avait affirmé à Henry, elle sentait toute la fatigue de dix années.

Je ne peux pas te tuer, Henry, ni me détruire. Je ne peux même pas nous souhaiter la mort à tous. En ce monde désolé, agonisant, criblé de bombes, avec ses zones stériles proliférantes et ses saisons fantaisistes, avec son économie boiteuse et ce Centre arrogant de notre pays qui nous prend nos enfants — les enfants comme les nôtres : les autres, il les détruit — il nous faut vivre, et il nous faut vivre ensemble.

Parce que, par un hasard de la Providence, ou les radiations, ou les gènes, nous comptons parmi l'infime pourcentage de gens au monde qui puissent encore *avoir des enfants normaux. Nous nous haïssons, mais nous sommes de bons procréateurs.*

— « Viens, Henry, » dit-elle.

J'aurai toujours la ressource d'avaler un somnifère, après.

Viens là-haut, Henry, il faut vivre. Jusqu'à ce qu'on nous évacue tous, ou nos enfants, ou les enfants de nos enfants. Jusqu'à ce qu'il n'y ait plus nulle part où aller.

(*Traduit par Paul Hébert.*)



Funérailles

(*The funeral*)

par RICHARD MATHESON

Notre premier Matheson (« Journal d'un monstre ») *est paru dans le n° 25, et vous avez trouvé le même mois la critique de son admirable* « Je suis une légende ». *C'est à dessein que nous avons choisi aujourd'hui cette nouvelle humoristique, dont la caractéristique mémorable est justement de prendre le contre-pied burlesque du thème et illustré inoubliablement par* « Je suis une légende » : *à savoir, celui du vampirisme! Un auteur tel que Matheson reste morbide jusque dans l'humour. C'est pourquoi la seule chose à dire au sujet de cette histoire sinistre et hilarante, c'est qu'elle n'aurait pu être illustrée que par Chas Addams* (1).



MORTON SILKLINE était dans son bureau, en train de rêver à des décorations florales pour les obsèques Beaumont, lorsque les accents carillonnants du cantique « *Je vais rejoindre l'invisible chœur* » lui annoncèrent l'entrée d'une personne au magasin du « Catafalque à Prix Réduit ».

En clignant des paupières pour chasser toute trace de méditation de ses yeux d'hépatique, Silkline joignit les mains en une attitude placide, puis s'adossa au cuir noir de son fauteuil, un sourire de bienvenue funèbre aux lèvres. Dans le calme du couloir, des pas résonnaient malgré l'épais tapis, des pas tranquilles. Juste avant que l'homme de haute taille entrât, la pendulette de bureau vibra discrètement pour annoncer 7 heures 30.

Se levant comme s'il eût été surpris en plein tête-à-tête avec l'ange étincelant de la mort, Morton Silkline se leva et contourna son bureau poli à pas feutrés, puis il tendit une main aux doigts flasques.

— « Bonsoir, Monsieur, » susurra-t-il, son sourire mêlant avec précision la sympathie et la bienvenue, sa voix mesurant la déférence à un fil.

La poignée de main de l'homme fut sèche à faire craquer les os, mais Silkline parvint néanmoins à réprimer sa réaction qui ne se trahit que par un court cillement de douleur en ses yeux jaunes.

— « Asseyez-vous, je vous prie, » murmura-t-il en agitant sa main meurtrie dans la direction du fauteuil réservé à l' « endeuillé ».

(1) Voir « *Fiction* » n° 20 : « *Ici on désintègre* » (critique de « *Homebodies* ») et « *Cellules Grises* » n° 6 : « *Charles Addams le terroriste* », par Jacques Sternberg.

— « Merci, » dit l'homme d'une voix polie et caverneuse, en s'asseyant.

Il déboutonna son manteau à col de velours et posa son chapeau foncé, à bords roulés, sur la plaque de verre du bureau.

— « Je m'appelle Morton Silkline, » déclara Silkline en contournant de nouveau la table pour regagner son fauteuil. Il se posa sur son coussin comme un papillon méfiant.

— « Asper, » se présenta l'homme.

— « Permettez-moi de vous dire que c'est pour moi un honneur de faire votre connaissance, Mr. Asper, » ronronna Silkline.

— « Je vous remercie, » dit l'homme.

— « Voyons donc, » reprit Silkline, se plongeant dans le bain de l'affliction « que peut faire la Maison Clooney pour alléger votre peine? »

L'homme croisa les jambes ; il portait un pantalon foncé.

— « J'aimerais faire organiser un service funèbre. »

Silkline inclina brièvement la tête, arborant le sourire qui disait : « Je-suis-ici-pour-vous-assister. »

— « Evidemment, Monsieur, vous êtes venu au bon endroit. » Son regard s'éleva de quelques centimètres vers l'au-delà. « *Quand les bien-aimés gisent sur la couche solitaire du sommeil éternel,* » récita-t-il « *c'est à Clooney de les border.* »

Son regard revint sur terre et son sourire traduisit la modestie et l'obéissance.

— « C'est Mr. Clooney qui a trouvé cela, » dit-il. « Nous aimons le répéter à ceux qui viennent chercher consolation chez nous. »

— « Très joli, très poétique, » fit l'homme. « Mais venons-en aux détails : je voudrais louer votre plus grande chapelle. »

— « Je vois. » Silkline ne se retint qu'à grand-peine de se frotter les mains. « Ce serait donc notre Chapelle de l'Eternel Repos. »

L'homme acquiesça aimablement. « Très bien. Et je désirerais également acheter votre cercueil le plus coûteux. »

Silkline eut toutes les peines du mondre à réprimer un sourire jovial. Ses muscles cardiaques se contractèrent vigoureusement pour expulser des flots de sollicitude émue à la surface de son visage.

— « Je suis certain que cela peut s'arranger, » dit-il.

— « Avec des ornements en or? » s'enquit l'homme.

— « Mais... *bien sûr,* » affirma le Directeur Silkline, en claquant de la langue tout en avalant sa salive. « Je suis certain que la Maison Clooney est en mesure de vous donner toute satisfaction en ce moment de deuil douloureux. Naturellement... (sa voix se modifia d'un ton pour s'adapter des condoléances à la finance) « cela entraînera quelques frais de plus qu'il y en aurait eu, autrement... »

— « Peu importent les frais, » fit l'homme en balayant la question d'un geste. « Je désire seulement tout ce qu'il y a de mieux dans tous les domaines. »

— « Il en sera ainsi, Monsieur, je vous le garantis, » affirma Morton Silkline avec ferveur.

— « Excellent. »

— « Voyons, » reprit vivement Silkline, « désirez-vous que notre collaborateur, Mr. Mossnound, prononce son fameux sermon : *En passant la grande frontière* », ou envisagez-vous une cérémonie selon un rite spécial? »

— « Inutile, » dit l'homme en hochant pensivement la tête. « Un de mes amis prendra la parole lors du service. »

— « Ah... je vois. » Silkline hocha la tête.

Il se pencha et prit la plume d'or sur son support d'onyx, puis de deux doigts de la main gauche, il tira une formule de demande de la boîte d'ivoire posée sur son bureau. Il releva la tête, avec l'expression accréditée pour en venir aux « questions douloureuses ».

— « Puis-je vous demander le nom de la personne défunte? »

— « Asper, » dit l'homme:

Silkline le regarda en souriant poliment.

— « Un parent? »

— « Moi-même, » dit l'homme.

Le rire de Silkline fut une toux étouffée.

— « Je vous demande pardon? » dit-il. « J'ai cru vous entendre dire... »

— « *Moi-même,* » répéta l'homme.

— « Mais, je ne... »

— « Ecoutez, » expliqua l'homme. « Je n'ai encore jamais eu un enterrement convenable. Cela s'est toujours passé au petit bonheur, pourrait-on dire ; toujours de l'improvisation. Rien de — comment dirai-je? — de *bon goût*. » L'homme remonta ses vastes épaules. « Je l'ai toujours regretté et je me suis toujours promis d'y remédier. »

Morton Silkline avait reposé d'un geste décidé la plume sur son support, et il s'était dressé, animé d'une colère violente.

— « Vraiment, Monsieur, » observa-t-il. « *Vraiment!* »

L'homme parut surpris de l'indignation de Morton Silkline.

— « Je... » commença-t-il.

— « Je suis aussi prêt que quiconque de plaisanter à l'occasion, » coupa Silkline, « mais *jamais* pendant les heures de travail. Je crois que vous ne vous rendez pas compte de l'endroit où vous vous trouvez, Monsieur. Vous êtes dans la Maison Clooney, une entreprise de pompes funèbres fort respectée, et non dans un lieu où l'on se livre à d'aussi grossières farces ou... »

Il se tassa et, bouche bée, regarda fixement l'homme vêtu de noir, qui s'était levé soudain, les yeux brillants d'un éclat tout à fait déplacé.

— « Ceci n'est nullement une plaisanterie, » dit l'homme d'une voix venimeuse.

— « Ce n'est pas... ! » Silkline ne put en dire davantage.

— « Je suis venu ici avec le propos le plus sérieux en l'esprit. »

Ses yeux brillaient à présent comme des charbons ardents. « Et je compte voir se réaliser mes projets, c'est compris? »

— « Je... »

— « Mardi prochain, » poursuivit l'homme, « à 8 heures 30 du soir, mes amis et moi arriverons ici pour le service. Vous aurez tout préparé d'ici là. Vous serez payé en totalité immédiatement après les obsèques. Avez-vous des questions à poser? »

— « Je... »

— « Inutile de vous rappeler, » coupa l'homme en prenant son chapeau, « que cette affaire est pour moi de la plus haute importance. » Il fit une pause impressionnante avant de laisser sombrer sa voix à un registre menaçant de basse profonde. « Je compte que tout se passera bien. »

Avec un soupçon d'inclinaison du buste, l'homme fit demi-tour et franchit en deux pas majestueux le bureau, pour s'arrêter un instant à la porte.

— « Euh... encore un détail. Ce miroir, dans l'entrée... *enlevez-le*. Ainsi que, si vous permettez, tous autres miroirs que mes amis et moi pourrions trouver par hasard pendant notre séjour dans vos chapelles. »

L'homme leva une main gantée de gris.

— « A présent, bonsoir. »

Morton Silkline parvint dans l'entrée au moment où son client s'envolait par une petite fenêtre. Subitement, Morton Silkline s'abattit sur le plancher.

*
* *

Ils arrivèrent à 8 heures 30 ; ils bavardaient en entrant chez Clooney où les accueillit un Morton Silkline aux jambes flageolantes, dont les yeux étaient largement cernés par une succession de nuits blanches.

— « Bonsoir, » lui dit l'homme de haute taille, remarquant avec une aimable inclinaison de tête l'absence du miroir mural.

— « Bon... » fut le maximum que Silkline put émettre.

Ses cordes vocales se détendirent et ses yeux, brouillés d'étonnement, se portèrent de silhouette en silhouette parmi l'entourage de l'homme de haute taille : un bossu au visage rabougri qu'il entendit appeler Ygor ; une vieille femme au chapeau pointu qui portait, sur ses épaules enveloppées d'un linceul, un chat noir ; un homme corpulent aux mains poilues qui faisait entrechoquer ses dents jaunes et observait Silkline d'un œil évaluateur et intéressé ; un petit homme aux traits cireux qui se passait la langue sur les lèvres et souriait à Silkline comme s'il eût joui d'une satisfaction intime ; enfin, une demi-douzaine d'hommes et de femmes en tenue de soirée, avec des yeux et des lèvres rouge cerise et — Silkline en frémit — des dents superbes.

Silkline s'appuya au mur, la bouche béante, les mains tremblant faiblement à ses côtés, tandis que la bavarde compagnie passait devant lui pour se rendre dans la Chapelle de l'Eternel Repos.

— « Venez avec nous, » lui dit l'homme.

Silkline s'arracha du mur par saccades et les suivit, trébuchant et titubant dans le foyer, les yeux comme des soucoupes sous l'effet de la stupeur.

— « Je compte que tout est dûment préparé, » dit l'homme d'un ton plaisant.

— « Oh... » gargouilla Silkline, « oh... oh ! oui. »

— « Parfait, » dit l'homme.

Quand ils entrèrent tous les deux dans la salle, les autres étaient groupés en un demi-cercle admiratif, autour du cercueil.

« Joli, » marmonnait à lui-même le bossu. « Jolie boîte. »

— « Hé... hé... hé, pour un cercueil, c'est un cercueil, hein, Delphinia? » caqueta la vieille femme, et Delphinia du haut de son épaule lui répondit : « Miiiaaaou ».

Pendant ce temps les autres hochaient la tête, arborant des sourires ravis et se murmurant des « Ah... ah... »

Puis l'une des femmes en robe du soir dit : « Laissez Ludwig le voir. »

Et le demi-cercle s'ouvrit pour livrer passage à l'homme de haute taille.

Il passa ses longs doigts sur les ornements d'or, le long des côtés et sur le couvercle du cercueil, avec des hochements de tête satisfaits.

— « Splendide, » murmura-t-il, la voix rauque d'émotion. « Tout à fait splendide. Exactement ce que j'ai toujours désiré. »

— « Vous avez choisi une merveille, mon garçon, » dit un homme grand, aux cheveux blancs, à l'accent d'Europe centrale.

— « Eh bien, si tu l'essayais, pour voir, » fit la vieille en gloussant.

Avec un sourire enfantin, Ludwig se hissa dans le cerceuil et se tortilla pour se mettre en place.

— « Parfaitement ajusté, » dit-il, satisfait.

— « Maître est beau, » marmotta Ygor en branlant du chef. « Beau dans jolie boîte. »

Ensuite, l'homme aux mains poilues leur demanda de commencer, car il avait un rendez-vous à 9 heures 15. Tous se précipitèrent vers leurs chaises.

— « Venez, mon amour, » dit la vieille en agitant une main décharnée dans la direction de Silkline pétrifié. « Asseyez-vous près de moi. J'aime bien les jolis garçons, pas vrai, Delphinia? »

Delphinia fit « Miiiaaaou ».

— « Je vous en prie, Jenny, » pria Ludwig Asper en ouvrant un instant les yeux, « soyez sérieuse. Vous savez ce que cela représente pour moi. »

La vieille haussa les épaules. « Ouais, ouais, » murmura-t-elle, puis elle ôta son chapeau pointu et fit bouffer ses boucles humides tandis que Silkline, raide comme un zombie, s'asseyait en tremblant auprès d'elle, guidé par la main secourable du petit homme aux traits de cire.

— « Salut, joli garçon, » murmura la vieille en se penchant et en plantant un coude aigu comme un javelot dans les côtes de Silkline.

Ensuite, l'homme aux cheveux blancs de la région des Carpathes se leva et le service commença.

— « Mes chers amis, » dit-il, « nous nous sommes réunis entre ces murs enguirlandés de fleurs pour rendre hommage à notre camarade, Ludwig Asper, que les sorts pieux et inflexibles ont décidé d'arracher à l'existence et de placer dans ce froid sarcophage pour toute l'éternité. »

— « *Ci-gît...* » murmura quelqu'un. « *Le chant du Cygne,* » dit un autre. Ygor pleurait et le petit homme au visage de cire, assis de l'autre côté de Morton Silkline, se pencha pour lui murmurer : « *Quel goût exquis!* » Mais Silkline n'était pas sûr qu'il s'agît de l'oraison funèbre.

— « Et c'est ainsi, » poursuivit le gentilhomme des Carpathes, « que nous assemblons nos amertumes autour de cette bière, celle de notre ami ; autour de ce lit de chagrin, de ce cairn, de ce cromlech, de ce tumulus déshérité... »

— « On ne comprend pas, on ne comprend pas, » protesta Jenny en tapant de son pied impatient à la chaussure pointue. « Miiiaaaou, » fit Delphinia, et la vieille adressa un clin de son œil injecté de sang à Silkline qui se contracta, avec le seul résultat de frôler le petit homme qui le fixa de ses yeux comme des grains de cassis en lui murmurant une fois de plus : « Mmm... quel goût *exquis!* »

Le gentilhomme aux cheveux blancs s'interrompit assez longuement pour braquer son nez royal et son regard sur la vieille. Puis il reprit :

— « ... cette mastaba, ce bosquet de larmes, ce ghât, ce terrible dokhma... »

— « Qu'y dit? » demanda Ygor, au milieu d'un sanglot. « Quoi, quoi? »

— « C'est pas un tournoi d'éloquence, mon ami, » déclara la vieille. « De la vitesse, voilà ce que je dis. »

Ludwig dans son cercueil leva de nouveau la tête, avec une expression chagrine et gênée.

— « Jenny, » dit-il, « je vous en *prie.* »

— « Aaah... *dents de crapaud!* » s'écria méchamment la vieille, et Delphinia se lamenta.

— « *Requiescas in pace,* mon cher frère, » poursuivit le comte avec humeur. « Ton souvenir ne périra pas en même temps que cette sépulture mal venue. Cher ami, ce n'est pas que tu sois hors du jeu... tu joues plutôt sur un autre terrain. »

Là-dessus, l'homme aux mains poilues se leva soudain et sortit lourdement de la pièce en criant d'un accent guttural : « *On y va!* » et Silkline se sentit devenir de glace en entendant décroître un piétinement des pieds griffus sur le tapis de l'entrée et des aboiements à la mort se répercuter au long des murs.

— « Ullgate dit qu'il a rendez-vous pour *dîner,* » fit à part le petit homme, souriant, les yeux brillants. La chaise de Silkline se mit à craquer, tant il tremblait.

Le gentilhomme aux cheveux blancs se tenait droit et silencieux ; il avait clos ses yeux rouges et serrait les lèvres avec un dédain aristocratique.

— « *Comte,* » plaida Ludwig, « je vous en prie. »

— « Dois-je supporter ces vulgaires calomnies? » demanda le Comte. « Ces... »

— « Hé-hé, *tra-la-la,* » chantonna Jenny à son chat.

— « La paix, femme ! » gronda le Comte, dont la tête disparut un instant dans un voile de vapeur blanche, pour reparaître quand il parvint à se dominer.

Ludwig se mit sur son séant dans le cercueil, le visage tordu de fureur.

— « Jenny, » dit-il, « je pense que vous feriez mieux de vous en aller. »

— « Tu voudrais ficher à la porte la vieille Jenny de Boston? » le défia la vieille. « Eh bien, dans ce cas, tu sais ce qui va arriver ! »

Et, sous les yeux de Silkline tout recroquevillé, la vieille se coiffa de son chapeau pointu tandis que de petits éclairs s'allumaient au bout de ses doigts. Delphinia fit le dos rond et hérissa son poil noir comme le Comte s'avançait, le bras tendu pour empoigner l'épaule de la vieille, avant de se raidir au milieu d'une enjambée tandis qu'un feu crépitant l'entourait.

— « Ha-ha ! » croassa Jenny, et Silkline, frappé d'horreur, s'étouffa : « Mon *tapis !* »

— « *Jenny!* » s'écria Ludwig en descendant de son cercueil. La vieille gesticula et toutes les fleurs de la pièce se mirent à éclater.

— « *N-non,* » geignit Silkline en voyant les rideaux s'enflammer et se déchirer. Les chaises se culbutèrent. Le Comte se carbonisa en une décharge blanche et sifflante qui se précipita sur Jenny — laquelle leva vivement les bras et disparut, chat et le reste, en une écume orangée, tandis que l'air s'emplissait de cris perçants et de battements d'ailes.

Juste avant que Morton Silkline, les yeux exorbités, s'écroule sur le sol, l'homme au visage de cire se pencha, souriant à pleines dents, lui serra le bras et murmura : « Goût exquis. »

Puis Silkline ne fit plus qu'un avec le tapis.

***

Morton Silkline était affalé dans son fauteuil de cuir noir ; il était encore agité de tremblements bien qu'une semaine se fût écoulée depuis ces événements à glacer la moelle. Sur son bureau gisait la note que Ludwig Asper lui avait épinglée sur la poitrine pendant qu'il était sans connaissance :

Monsieur,

Agréez, outre ce sac d'or (qui, je l'espère, couvrira tous les frais) mes regrets que mes invités n'aient pas observé tout le décorum voulu à mes funérailles. En effet, à part cet incident, tous les préparatifs m'ont paru des plus satisfaisants.

Silkline reposa la note et caressa amoureusement la petite colline de pièces étincelantes sur son bureau. Après de judicieuses recherches, il avait obtenu l'information qu'une relation d'affaires au Mexique (en fait, le neveu de l'embaumeur de la Maison Carillo, « La Catacombe à Prix Réduit ») pouvait écouler cet or en toute sécurité, pour leur profit mutuel. Tout bien considéré, ce n'avait pas été une si mauvaise affaire...

A ce moment, Morton Silkline leva les yeux, car quelque chose pénétrait dans son bureau...

Il aurait bien voulu faire un bond en arrière en hurlant et disparaître dans les fleurs du papier mural, mais il était trop pétrifié. Bouche bée, une fois de plus, il contempla la Chose informe, énorme, dégoulinante, tentaculaire, qui oscillait et se balançait devant lui.

— « C'est un ami qui vous a recommandé à moi, » dit avec civilité la Chose.

Silkline resta un long moment les yeux agrandis, mais sa main tremblante toucha par hasard le tas d'or. Il retrouva des forces.

— « Vous vous adressez au bon endroit, » dit-il en respirant par la bouche, « euh... *Monsieur. Pompes funèbres...* » (il avala vigoureusement sa salive et se raidit) « *pour toutes les occasions* ».

Il prit sa plume, en dissipant du souffle la fumée verdâtre qui commençait à assombrir la pièce.

« Le nom du défunt? » demanda-t-il de sa voix commerciale.

(Traduit par Paul Hébert.)

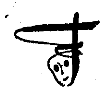


Les Myrmidons

(*The Short Ones*)

par RAYMOND E. BANKS

La poésie humaine et le réalisme simple de la première histoire ici de Raymond Banks (1) *ne nous laissaient pas prévoir qu'il nous donnerait la si curieuse chose que voici. S'il est un renouvellement rare d'un thème classique (en l'occurrence : celui de la race d'androïdes), c'est bien dans ce récit qu'on le trouve. Ces androïdes « télépathes », si bizarrement contrôlés par leurs dirigeants et conçus pour le plus inattendu des usages (l'expérimentation en matières de Sciences sociales!), ne réclament pas d'autre introduction. Explorez donc leur monde, en surmontant le péril d'avancer à l'aveuglette dans les premières pages... et en assimilant des notions aussi particulières — et néanmoins normales en physique — que cette par exemple de deux cycles temporels en non-concordance.*



VALSEK sortit de sa cabane et regarda en l'air. Le ciel était d'un blanc laiteux comme d'habitude, mais il commençait à prendre la teinte gris sale qui annonçait l'aube.

— « Telfus! »

Son domestique laissa apparaître un visage bouffi de sommeil au-dessus du rocher qui lui avait servi d'abri pour la nuit.

— « Il faut labourer aujourd'hui, » annonça Valsek. « Il ne pleuvra pas. »

— « Est-ce un dieu qui vous l'a dit? » demanda Telfus avec un grognement dans la voix.

Valsek trébucha sur un fil métallique avant d'avoir eu le temps de répondre. Encore un fil de dieu à nu dans le sol! Des événements importants se préparaient — et il fallait qu'il perde son temps à inciter au travail ce rustaud de valet!

— « Si tu veux dormir dans mon champ et manger à ma table, il faut travailler, » dit-il avec irritation. Il se pencha pour examiner le fil de dieu. La secousse qu'il ressentit dans les mains l'avertit de la présence d'un faible courant qui excitait son épine dorsale magnétique. Vexant, oh! combien vexant, de savoir que du courant parcourait ce fil et se

(1) Voir n° 14 : « *Cantiques de Noël.* »

communiquait à votre corps, mais d'ignorer si c'était le courant de l'ancien dieu, Melton, ou du nouveau dieu, Hillman!

« Enfouis immédiatement ce fil de dieu, » commanda-t-il à Telfus. « Ces fils ne doivent pas traîner à découvert. Comment puis-je entrer en contact avec Hillman s'il voit que mes champs ne sont pas labourés et que mes fils sont à l'air libre? Il ne me choisira jamais comme Apôtre. »

— « Est-ce que ce Hillman est venu à vous cette nuit? » demanda poliment Telfus.

— « Dans un sens, oui, » dit le prophète, bougon. Mais c'était difficile à savoir. L'ère d'un nouveau dieu était arrivée, mais on pouvait en manquer l'ouverture de plusieurs semaines.

La femme de Valsek apparut sur le chemin de la colline, un seau de lait de chèvre encore tout chaud à la main.

— « Y a-t-il eu un signe dans la nuit? » questionna-t-elle, s'arrêtant devant la cabane.

Valsek considéra sa femme d'un œil froid.

— « Bien sûr que oui, » dit-il. « Je ne dors pas sur le pavé glacé de la grange pour mon simple plaisir. J'ai eu plusieurs présages de Hillman. »

Sa femme prit un air résigné.

— « Comme par exemple? »

Myrmidons! Valsek se sentait plein de mépris. Tous les Myrmidons étaient des sots. Le temps d'un nouveau dieu était venu et ils passaient leur temps à traire des chèvres et à s'enquérir de signes. Myrmidons : les « petits »! (Et quel dieu avait été le premier à leur révéler leur nom? Et pourquoi, alors qu'ils étaient les êtres vivants les plus grands qui fussent au monde?)

— « Le vent a soufflé cette nuit, » dit-il.

— « Le vent souffle toutes les nuits, » répliqua-t-elle.

Il offrait sa conviction inébranlable au tranchant de ce dédain féminin.

— « Vers minuit il a plu, » dit-il avec force. « Je venais de réussir à faire parvenir une demande de pluie au nouveau dieu, Hillman. »

— « Et vous croyez que c'est charitable? » demanda Telfus, toujours appuyé à son rocher. « Votre seul domestique dort dehors dans les champs et vous demandez de la pluie. »

— « Hillman n'existe pas, » déclara la femme de Valsek, les lèvres serrées. « Il pleut tous les jours à minuit à cette époque de l'année. Et nous n'aurons pas de maïs si tu continues à dormir dans la grange, à fabriquer ces stupides statues de boue et à fuir le travail. »

— « Femme, » dit Valsek, « les affaires des dieux sont importantes. Si Hillman me choisit comme Apôtre pour prêcher les Myrmidons, nous serons riches. »

Mais sa femme était rompue de fatigue, probablement parce qu'elle avait dû, la veille, tirer la charrue pour Telfus.

— « Demande plutôt à Hillman de nous envoyer un boisseau de

maïs, » *dit-elle calmement.* « *Alors, j'irai dans la grange et je brûlerai un bâton de fiente en son honneur.* »

Elle entra dans la cabane et laissa claquer la porte derrière elle.

— « *S'il m'est permis de dormir dans la grange,* » *fit Telfus,* « *je vous aiderai à fabriquer vos idoles. Une fois, dans la cour du palais du roi Gerton, j'ai regardé un artiste faire avec de la terre une idole du dieu Melton et je crois que je saurais m'y prendre, s'il m'est permis de dormir dans la grange.* »

Blasphémateurs! Vils blasphémateurs!

— « *Il n'est pas permis de dormir dans la grange,* » *répondit Valsek.* « *Voilà des années que je me retire dans la grange, pour essayer d'atteindre chaque nouveau dieu ou nouvelle déesse quand ils se présentent, et bien que je n'aie pas encore établi le contact, c'est un endroit consacré. Tu n'as pas ce qu'il faut pour être prophète.* »

— « *J'ai vu des hommes devenir fous en essayant de se faire choisir par les dieux comme Apôtre auprès des Myrmidons,* » *dit Telfus.* « *Les chances sont trop faibles. Et réfléchissez au sort de l'Apôtre quand l'année de son dieu est écoulée.* »

Une flamme de colère s'alluma dans les yeux de Valsek.

— « *Réfléchis au sort de l'Apôtre dans sa période de gloire. La puissance, une immense puissance pendant le règne de ton dieu, imbécile. Et, par la suite, de nombreux Apôtres deviennent membres de l'Association des Prédicateurs... avec une retraite. La vie peut-elle offrir rien de mieux?* »

Telfus préféra ne pas rappeler à son maître que, habituellement, le nouvel Apôtre trouvait nécessaire d'exécuter son prédécesseur, Apôtre du dieu qui avait fait son temps.

— « *C'est peut-être que mes genoux sont trop sensibles pour que je serve les dieux,* » *lança-t-il en poussant un soupir, sans quitter son rocher.*

— « *Du calme maintenant,* » *reprit Valsek.* « *Voilà l'aube qui vient. J'ai demandé à Hillman qu'il m'envoie un présage pour montrer qu'il me choisissait comme Apôtre. Un présage matinal.* »

Ils se tournèrent pour contempler la venue de l'aube. La femme de Valsek elle-même sortit pour regarder, car Valsek demandait toujours un présage matinal. C'était la prière favorite qu'il adressait à chaque nouveau dieu.

L'aube vint. Il y eut un scintillement de lueurs éclatantes à l'aspect magique, un scintillement rapide, beaucoup plus rapide que le vacillement de la flamme des chandelles utilisées par les Myrmidons pour s'éclairer. Un-deux-trois-quatre-cinq, et une deuxième fois, un-deux-trois-quatre-cinq. En un instant le gris du ciel se changea en un blanc laiteux et la chaleur du jour les enveloppa.

— « *Ah!* » *s'écria Valsek.* « *La lueur de l'aube a brillé six fois. Hillman est le nouveau dieu. Je suis son Apôtre! Il faut que je me hâte d'aller en ville, sur la place du marché, avec ma nouvelle idole!* »

Telfus et la femme échangèrent un regard. Telfus était sur le point de faire remarquer qu'il n'y avait eu que les cinq éclats habituels de la lueur de l'aube, mais la femme secoua la tête. Elle pointa un doigt méprisant en direction de l'horizon où un voile de fumée noire s'attardait dans le ciel.

— « Hier il y a eu des émeutes, » dit-elle. « On s'est battu et on a mis le feu. Si tu emportes ta nouvelle idole sur la place du marché, tu offenseras les partisans du roi Gerton ou bien ceux de l'ancien dieu Melton. Les uns ou les autres, ils te mettront en pièces, mon pauvre ami. »

Mais elle parlait en vain. Valsek s'était précipité dans la grange pour y brûler un bâton de fiente en hommage à Hillman avant de partir pour son voyage, sur la foi des lueurs de l'aube.

La femme de Valsek regarda ses mains meurtries par le travail et soupira :

— « Maintenant je crois que je ferais bien de préparer un linceul pour l'ensevelir. »

— « Non, » dit Telfus, ramassant d'un air las le harnais posé sur le sol. « Ils vont simplement lui rire au nez et il vivra longtemps encore pendant que nous deux nous mourrons au travail. Allons, mettez-vous dans ce harnais et je vais marcher derrière vous pour lui tracer des sillons bien nets dans ses champs. »

*
* *

Moment : Un mois plus tôt... ou une demi-heure.

Lieu : Le Pentagone, à Washington.

Dans la Salle de Vie.

Au milieu du vaste et sombre auditorium, le grouillement précipité des Myrmidons, pareil à celui de fourmis, atteignait son comble sous le dôme de verre opalin qui couvrait leur colonie. Plusieurs spectateurs se levèrent de leur fauteuil. Au panneau de contrôle, Charles Melton se leva également.

— « Les commandes ! » cria son conseiller.

Mais Melton n'était plus en état de manœuvrer les commandes. Il arracha de sa tête le casque de contrôle une seconde trop tard. Une étincelle bleue jaillit du casque et illumina la salle plongée dans la pénombre. Court-circuit !

Melton se pencha au-dessus du dôme de verre, essayant de conserver l'équilibre, et un flot de sang s'échappa de sa bouche. Un médecin de service s'approcha et l'emmena tandis que son conseiller coiffait le casque et prenait sa place aux commandes.

Les spectateurs poussèrent un soupir. Ils se penchèrent en avant sur leurs sièges en gradins pour regarder attentivement Melton, en bas, comme des étudiants en médecine dans une salle d'opération en amphithéâtre. La carrière politique de Charles Melton était terminée ; il avait échoué dans le Test en Salle de Vie.

Un technicien pressa sur quelques boutons et l'avis lumineux, visible pour tous, changea :

TEST 39167674

HILLMAN, RALPH, SECRÉTAIRE-ADJOINT A LA DÉFENSE DES ETATS-UNIS.

DURÉE DU TEST : SIX HEURES

OBJET : CERTIFICAT BLEU D'APTITUDE A LA CONDUITE DES AFFAIRES DE L'ÉTAT.

CONSEILLER : DR. CYNTHIA WOOLRATH.

*
* *

Cynthia Woolrath !

Ralph Hillman entra dans la Salle de Préparation qu'il se mit à arpenter nerveusement. Quelle malchance il avait ! Pour commencer, son test avait lieu immédiatement après qu'un candidat tout à fait inapte, un juriste, eût essuyé un cuisant échec et mis les Myrmidons en état de révolution. Et, de plus, on lui avait affecté comme conseiller son ancienne femme. Jusqu'où peut-on pousser la malveillance?

Il avait maintenant la certitude que ses ennemis au gouvernement lui avaient donné le mauvais numéro pour passer le test et avaient choisi un conseiller partial pour le faire échouer à coup sûr... il reconnaissait là la façon d'agir d'Armstrong et de sa bande. Le feu de la colère lui brûlait le visage. Mais ils n'avaient pas encore gagné la partie !

Cynthia entra dans la Salle de Préparation, vêtue de l'uniforme blanc du personnel de la Salle de Vie. L'air calme et compétent, elle le salua d'un léger signe de tête.

— « Je suis assez surpris qu'on m'ait donné un conseiller dont la partialité ne fait pas de doute, » dit-il.

— « Je regrette, mais le Comité a estimé que j'avais la compétence requise pour diriger ce test. »

— « Leur avez-vous dit que nous avons été mariés? »

Elle soupira.

— « Non. Vous le leur avez dit dans au moins trois notes officielles, je crois bien. Et maintenant, si je vous communiquais les instructions? »

— « Les membres du Comité savent que vous me détestez, » dit-il. « Ils savent que je pourrais perdre la raison en passant le Test. Vous pourriez me jouer un sale tour et personne ne s'en apercevrait. Je refuse absolument dans ces conditions. »

Elle le regarda sans la moindre hostilité.

— « Je ne vous déteste pas. Et j'ai tendance à croire que le Comité m'a choisie parce qu'il a l'impression que cela vous permettra de vous en tirer. Ils se disent que je connais votre personnalité, et dans une épreuve aussi dangereuse qu'un Test en Salle de Vie ils s'efforcent de donner sa chance à chaque candidat. »

— « Mon père est mort dans ce fauteuil, » dit-il. « Mon oncle... »

— « Vous n'êtes pas votre père. Ni votre oncle. Est-ce que nous commençons? Nous sommes en retard. Tenez, voici un Myrmidon... »

Elle lui présentait une figurine de cinq centimètres de haut, petit homme parfaitement formé, réplique inanimée de ceux de la Salle de Vie. Dans son autre main, elle tenait un petit ruban métallique semblable à une aiguille de deux centimètres environ.

« Les Myrmidons sont des créatures synthétiques de protoplasme vivant, à l'exception de cette épine dorsale enrobée dans chacun. Elle est faite d'une matière magnétique... »

— « Je demande un ajournement. »

— « Bruce Gerard assure pour le « *Times* » le compte rendu de ce Test, » dit-elle patiemment. « Son journal n'est pas favorable au gouvernement. Rien ne saurait tant lui plaire que de pouvoir offrir à ses lecteurs la nouvelle d'un ajournement de Test en Salle de Vie, demandé par un personnage important du gouvernement, comme vous. Allons, Ralph, ne perdons pas de temps. Il y a beaucoup d'autres candidats à passer derrière vous. »

Il n'insista pas. Il faisait violence à son tempérament fougueux. Ce tempérament qui avait tué son père, presque détruit son oncle. Ce tempérament qui, pendant quelques heures, allait être mis à l'épreuve de la façon la plus terrible que l'on puisse concevoir. Il eut du mal à se concentrer sur ce qu'elle lui expliquait.

— « ...fils enterrés dans le sol de la Colonie, ce sont des condensateurs qui fournissent l'énergie vitale aux Myrmidons... deux cent cinquante mille Myrmidons sous ce dôme... temps accéléré par rapport au nôtre... une de nos minutes est un jour pour eux... vos six heures de Test représentent un an de leur vie... »

Il savait tout cela. Un Test en Salle de Vie pour l'obtention d'un certificat bleu était quelque chose comme une exécution et on en étudiait les détails longtemps à l'avance. On apprenait comment la science avait créé cette race minuscule. Comment des oppositions s'étaient manifestées jusqu'à l'institution de la Salle de Vie. Dans le monde d'aujourd'hui, les Myrmidons servaient à garantir le peuple contre les chefs incapables et faibles. Pour être définitivement admis à occuper un poste important au sein du Cabinet, il fallait posséder un Certificat de Salle de Vie. Avant de pouvoir diriger les humains, le candidat devait faire la preuve de sa sagesse dans l'exercice de l'autorité, en appliquant celle-ci aux générations grouillantes et bouillonnantes des Myrmidons. Les tests étaient dangereux à dessein : le peuple avait la garantie d'être gouverné par des chefs d'une compétence incontestable si ces tests avaient été subis avec succès, car les faux meneurs d'hommes et les faibles ne faisaient jamais acte de candidature ou étaient rapidement brisés par les Myrmidons.

— « Allons-y, » dit Cynthia.

*
* *

Il y eut un mouvement de curiosité dans l'assistance quand ils pénétrèrent dans l'auditorium. On l'avait reconnu. Certains, qui avaient enlevé leur casque de spectateur pour se reposer, le remirent sur leur tête. L'atmosphère était lourde d'une attente anxieuse. On connaissait l'échec de son père et celui de son oncle. Ce qui allait suivre apparaissait comme une épreuve du sang et il était fascinant d'être témoin d'une épreuve du sang.

***

Ralph prit place dans le fauteuil avec un soupir étouffé. Il était trop tard à présent pour changer quoi que ce fût. Il n'osait pas mettre le gouvernement en fâcheuse position devant un journaliste hostile. Il laissa Cynthia lui montrer l'intérieur du casque de direction avec son enchevêtrement de circuits et de bobinages.

— « Etant donné que leur temps s'écoule si vite, » dit-elle, « il n'est absolument pas question de lire dans la pensée de chacun des Myrmidons d'en bas. Vous pouvez peut-être en contrôler une demi-douzaine. Des transformateurs réducteurs vous permettront de suivre la vie de ceux-ci en la captant au ralenti. Ce seront vos chefs élus, vos représentants dans le monde des Myrmidons — vos « Apôtres ».

» Ces cadrans munis d'un bouton sont vos commandes mécaniques pour agir dans leur monde. Des liaisons hydrauliques vous donnent la possibilité de changer jusqu'aux mers et de faire apparaître des montagnes et se creuser des vallées. Leurs conditions atmosphériques dépendent de vous, car lorsque vous pensez au temps, par un signal électronique empruntant les circuits du casque, vous faites la pluie ou le soleil, le calme ou la tempête. La commande de gauche est destructive, celle de droite constructive. Tandis que le courant passe dans tout le réseau, vos pensées et vos désirs s'impriment dans le monde des Myrmidons par l'intermédiaire de vos chefs. Vous pouvez faire respecter vos décisions en allant jusqu'à anéantir le sol sous leurs pieds. Si vous désirez tuer, un coup de pouce au bouton provoque la saturation magnétique de l'épine dorsale de l'infortuné Myrmidon et, si vous poussez la magnétisation à fond, toute vie cesse pour eux. Vous êtes vis-à-vis d'eux dans la situation de Dieu le Père. Et ainsi la « mentalité » humaine primitive qui leur a été donnée les pousse à diviniser les manifestations de votre existence.

» Malheureusement, vous dirigez une quantité dangereuse d'énergie dans ce réseau qui serpente à un centimètre à peine de votre crâne, dans le casque de commande. Chaque fois que la mort frappe là en bas, il faut un tout petit peu moins de courant pour diriger les Myrmidons. Quand il y en a un assez grand nombre de morts, ce flux instable, n'étant plus débité dans les créatures qui ont péri, parcourt les circuits. S'il y en a trop qui meurent, vous recevrez dans le cerveau un dangereux courant de retour avant que je puisse... »

Ralph fit oui de la tête, coiffa le casque et laissa le fourmillement ultra-rapide des Myrmidons faire irruption dans son esprit.

Il se tenait assis avec raideur, légèrement surélevé par rapport à la plaque de verre laiteux de quinze mètres de diamètre qui recouvrait l'humanité en réduction. Sa pensée commençait à sonder leur monde. En même temps que lui, casqués, mais protégés contre tout accident, les spectateurs s'enfonçaient mentalement eux aussi dans la Colonie pour observer les événements qui allaient s'y dérouler au fur et à mesure qu'il les dirigeait.

L'étrange lumière reflétée par le verre luisait sur le visage du médecin, debout, prêt à intervenir.

Ralph étendit les mains pour commencer son test et s'exhorta une dernière fois au calme. Il lui fallait à tout prix dominer son caractère impulsif.

Il est des caractères destructeurs comme il en est qui exigent que d'autres hommes s'affairent sous leurs ordres. Ralph avait exercé sa dureté sur les autres pendant la plus grande partie de sa vie, mais il y avait eu des moments, de mauvais moments, où ce tempérament intraitable s'était retourné contre lui.

Témoin son mariage avec Cynthia, dix ans auparavant. Elle avait une manière de considérer la vie avec un détachement froid et scientifique qui l'avait attiré. Au collège, elle avait été une étudiante en psychologie des plus remarquables. Tout d'abord, son détachement et son calme avaient communiqué à Ralph un équilibre qui lui avait permis d'aborder avec succès la carrière politique. Mais ces traits de caractère n'avaient pas tardé à l'obséder ; la modération de sa femme était incompatible avec son irascibilité. L'envie l'avait pris, de plus en plus irrésistible, de détruire sa placidité et de la soumettre à sa volonté.

Il l'avait gravement blessée dans son amour-propre un jour.

Il éprouvait de la gêne à se rappeler l'expression peinte sur son visage quand elle était entrée dans la chambre et l'avait surpris en flagrant délit d'adultère, et le calme de ses propres nerfs devant cette irruption attendue parce que provoquée, et le reproche de stérilité qu'il lui avait adressé.

Désir stupide de jeune et incorrigible bravache. Son intention avait été d'exaspérer et de scandaliser une femme digne et irréprochable et il y avait réussi. Le gémissement de bête blessée qu'elle avait poussé avait fait de lui en cet instant de triomphe l'homme implacable qu'il n'allait plus cesser d'être.

Il n'avait pas compté sur un divorce, mais il lui était impossible cependant d'abandonner sa victoire. Il était Ralph Hillman, un homme qui ne demandait pas de faveurs...

Il y avait dix ans de cela ; il en avait alors à peine vingt-cinq. Plusieurs fois depuis son divorce il avait regretté son apaisante présence. Elle ne s'était pas remariée, préférant se consacrer tout entière à la science. Mais un tel acte pouvait laisser, malgré les ans, une blessure qui rongeait et brûlait comme un acide...

Les affaires des Myrmidons le pressaient de plus en plus vivement et il s'appliqua à sa tâche avec nervosité.

*
* *

Au moment où Valsek apparut, traînant sur une voiture à bras son idole de Hillman, faite d'argile, les soldats étaient trop ivres pour le traiter avec cruauté. Ils se contentèrent de lui piquer le derrière avec leur épée et de se moquer de lui. Et les prêtres de Melton, pareillement rassasiés de violence, lui jetèrent simplement des pierres et encouragèrent les passants à renverser sa voiture et à briser la dérisoire image au sourire grimaçant. Hillman, vraiment! Un nouveau dieu s'insinuerait ainsi dans leur vie, traîné dans une charrette par un vieux toqué? Va-t'en, vieillard, va-t'en!

En rentrant à la ferme, Valsek trouva Telfus en train d'achever une nouvelle idole.

— « Tu savais? » demanda-t-il tristement.

— « Il était pour ainsi dire écrit dans mon cerveau que vous auriez besoin d'une autre idole, » dit Telfus. « Ce nouveau dieu me remplit d'enthousiasme et si je peux être autorisé à dormir dans la grange, je suis sûr que je pourrais recevoir ses communications et vous aider à faire de bonnes choses en son nom. »

— « Il est défendu de dormir dans la grange, » grogna Valsek, posant avec précaution son derrière endolori sur un tas de foin. « Je remarque d'autre part que tu as cessé de labourer. »

— « Votre femme s'est évanouie dans les champs, » dit Telfus. « Je n'ai pas pu lui faire reprendre connaissance à coups de pied comme vous me l'aviez ordonné parce que la jambe me fait mal à force de dormir par terre. Il y a des années et des années que je dors par terre et ce n'est pas bon pour les jambes. »

Une ardeur fanatique brillait dans les yeux de Valsek.

— « Au diable ta jambe, » dit-il. « Mets cette nouvelle idole sur la charrette; il y a d'autres villes et d'autres oreilles pour écouter, et Hillman ne m'abandonnera pas. »

*
* *

En peu de temps, Valsek s'était fait détruire plusieurs idoles de Hillman dans diverses villes et se voyait contraint de prendre du repos pour se remettre des coups reçus des prêtres méprisants, du peuple et des soldats.

— « Quand je mendie, » dit Telfus, « je me place devant la porte d'un riche et non d'un pauvre. Ne serait-il pas sage de prêcher devant le roi Gerton lui-même, plutôt que devant des gens sans importance? Puisque Melton est son ennemi, le roi pourrait voir d'un bon œil un nouveau dieu. »

— « *Tu es fou,* » *dit Valsek.* « *Et d'ailleurs tes dernières idoles ne me plaisent pas. Tu économises sur la paille qui maintient la terre. Je te soupçonne de manger ma paille.* »

Telfus prit un air chagriné.

— « *L'idée ne me viendrait pas de manger la paille qui appartient à Hillman,* » *dit-il.* « *Pas plus que de dormir dans la grange sans autorisation. Cependant, il est vrai que votre femme et votre chèvre ont parfois faim.* »

Valsek fit un geste vague de la main.

— « *Prépare une besace,* » *dit-il.* « *Il m'est venu à l'idée que je devrais aller dans la cour du palais du roi pour lui parler de Hillman. Après tout, un mendiant demande-t-il l'aumône à la porte d'un pauvre ?* »

Telfus approuva de la tête.

— « *Excellente idée, et dont j'aurais dû m'aviser.* »

— « *Prépare la besace,* » *ordonna Valsek.* « *Nous irons tous les deux.* »

*
* *

Telfus s'arrêta à la grille du palais.

— « *Bien des Myrmidons sont morts,* » *dit-il à son maître,* « *pour n'avoir pas su, au milieu d'une entreprise hasardeuse, se garder une voie de retraite. C'est pourquoi je vais amuser les gardes à l'entrée avec des tours de passe-passe pendant que vous pénétrerez. Pour le cas où vous seriez obligé de vous enfuir, je veillerai à ce que la voie soit libre.* »

Valsek fronça les sourcils.

— « *J'avais prévu que tu tirerais la charrette pour entrer, Telfus, afin que je puisse faire meilleure impression.* »

— « *Excellente idée!* » *dit Telfus.* « *Mais, après tout, vous avez Hillman pour vous tenir compagnie, et cela vaut deux régiments. Et puis j'ai une mauvaise jambe et Hillman mérite de faire devant le roi une entrée plus solennelle que tiré par un mendiant boiteux. C'est pourquoi je resterai à la porte et vous tiendrai le chemin libre.* »

Valsek prit la corde de la charrette des mains de Telfus, lança à celui-ci un regard de dédain et entra d'un pas décidé dans la cour du palais du roi Gerton.

*
* *

Le roi Gerton, qui comptait maintenant plus d'un an de règne, regarda par la haute fenêtre de sa chambre et écouta les paroles de Valsek prêchant en bas dans la cour devant quelques flâneurs. Il pâlit ; c'était exactement ainsi qu'il avait lui-même prêché pour Melton l'année précédente, au temps où il avait été son Apôtre. Il était vrai qu'il ne croyait plus en Melton, mais, puisqu'il écrivait une nouvelle bible pour l'adoration de lui-même le roi Gerton, un nouveau dieu venait gravement contrarier ses plans. Il descendit et ordonna aux gardes d'amener cet homme devant lui.

— « *Montre-moi un signe, vieillard,* » *commanda-t-il.* « *Si tu représentes un nouveau dieu, fais-le se manifester par un signe, si, comme tu le prétends, Melton est mort et Hillman est le nouvau dieu.* »

Valsek se jeta sur le sol et implora Hillman de se faire connaître par un signe. Il psalmodia une prière devant la dernière création de Telfus, lui demandant l'envoi d'un signe. Ce fut en vain. Ralph ne voulait pas s'engager.)

— « *Mais Hillman vit!* » *cria Valsek tandis que les gardes le forçaient à se remettre debout et que le roi Gerton affichait un sourire cynique.* « *Melton est mort! Vous ne pouvez pas obtenir un signe de Melton non plus! Montrez-moi un signe de Melton!* »

Les deux hommes se regardèrent dans les yeux. Melton était mort, assurément. Le roi doutait même que Melton eût jamais existé, sauf dans l'imagination délirante de son propre cerveau qui, à l'époque, avait été assez fort pour convaincre les autres. Il allait pouvoir faire une expérience. S'il pouvait détruire le vieillard, cela prouverait que lui, Gerton, était dans le vrai, que les dieux n'étaient qu'une illusion et que les Myrmidons pouvaient diriger eux-mêmes leurs affaires.

Le roi fit, de sa main ouverte horizontalement à hauteur de sa gorge, le signe de trancher une tête. Les gardes firent agenouiller Valsek et l'un d'eux leva une lame acérée et luisante.

— « *Maintenant, coupez-lui le cou sur-le-champ,* » *ordonna le roi,* « *parce que j'estime que ce citoyen est indigne de vivre.* »

— « *Hillman,* » *gémit Valsek,* « *Hillman, j'ai cru et je crois encore en Toi. Maintenant il faut que Tu viennes à mon secours, car voici le dernier moment de ma misérable vie. Toi aussi, croie en moi, Hillman!* »

La sueur perlait sur le front de Ralph. Il s'était contenu quand le vieillard avait été répudié par les autres. Il avait espéré trouver un meilleur Apôtre que ce fanatique, mais les Myrmidons étaient troublés par l'hostilité que le roi Gerton témoignait à tous les dieux et Valsek était son seul disciple actif. Il n'avait pas d'autre choix tout compte fait et, en un sens, le fanatique vieillard ne manquait pas de courage.

... A ce moment un sourire amer découvrit ses dents. Etrange comme ces créatures s'infiltraient dans votre *moi*. Et de façon mortelle, assurément!

L'épée du garde allait descendre. Ralph, faisant tous ses efforts pour deviner les conséquences de chacun des actes qu'il accomplirait, contractait ses muscles pour se retenir d'agir. Il ne voulait pas opérer de miracles, parce que, une fois qu'on avait commencé, c'était une chaîne sans fin. Et là résidait de toute évidence le piège du test.

Le roi Gerton frappa joyeusement dans ses mains... Une parcelle de la colère de Ralph se propagea dans ses muscles tendus et sa main se crispa sur les commandes.

L'épée descendit à mi-distance et resta suspendue en l'air. Les gardes poussèrent un cri de surprise. Ralph fit de même au-dessus d'eux. *Le roi Gerton cessa de rire et devint très pâle.*

— « Jetez cet homme à la porte, » ordonna-t-il d'une voix rauque. « Faites le disparaître de ma vue. »

A la grille d'entrée, Telfus, qui avait observé le miracle bouche bée comme les soldats, se saisit avec empressement de la corde de la charrette et se mit en route.

— « Et ta jambe malade? » demanda Valsek, détendu après son triomphe.

— « Elle est bien reposée, » dit simplement Telfus.

— « Tu ne peux pas maintenir cette allure, » dit Valsek. « Comme tu l'as dit ce matin, le chemin est long et fatigant jusqu'à la maison. »

— « Il faut nous dépêcher, » dit Telfus. « Ne nous occupons pas du chemin. » Ses muscles se raidirent quand il poussa la charrette sur le champ à la surface bosselée. « Hillman voudra que nous nous dépêchions pour fabriquer davantage d'idoles. Et il faut que nous recrutions. Il faut que nous organisions des collectes, que nous inventions des insignes, des symboles. Nous avons beaucoup à faire, Valsek. Allons, vite! »

*
* *

Ralph se décontracta légèrement et regarda Cynthia, debout près de lui. La peau satinée de la jeune femme brillait dans la lumière tamisée de la Salle. Un pli minuscule lui barrait le front en permanence, mais sa bouche demeurait sans expression. Espérait-elle qu'il laisserait éclater sa rage au premier indice d'opposition à sa volonté? Qu'il voudrait leur montrer, à elle et à Gerard et à tous les autres...

*
* *

On appela Valsek « l'homme que le roi n'avait pas pu tuer ». On le suivit partout et on l'écouta prêcher. On lui apporta des vêtements et de la nourriture, Telfus déclarant que les offrandes ne déplairaient pas à un si grand homme, et sa femme et son valet n'eurent plus besoin de travailler aux champs. Valsek dicta à Telfus un livre intitulé « Ainsi a parlé Hillman *» et autour de ce livre se développa une organisation qui prit bientôt un caractère politique, puis commença à attirer les éléments militaires. On fit de sa grange un sanctuaire et on lui bâtit un palais en torchis à l'emplacement de sa vieille cabane. Telfus compta le nombre de ses fidèles au moyen de bâtons de fiente, mais bientôt il n'y eut plus assez de bâtons pour les dénombrer à raison d'un par millier.*

Dans tout le pays la scission s'accentua, le peuple se décidant pour un parti ou pour l'autre. Si on ne voulait pas du roi Gerton, on tombait sous l'influence de l'hillmanisme. Mais si on en avait assez des étranges façons des dieux, on se cramponnait au gertonisme sans aucune risque, car le nouveau dieu parlait rarement et ne punissait personne pour propos blasphématoires.

Le roi Gerton se contentait de mettre à mort quelques hillmanistes. Il avait la quasi-certitude que les dieux étaient une fiction. Y avait-il

quelque chose de plus merveilleux que les montagnes et que les arbres et l'herbe qui poussaient dans les plaines? Quant à ces fils métalliques, ils n'étaient ni plus ni moins que merveilleux, mais imaginer qu'ils avaient plus d'importance qu'un arbre, c'était faire preuve de superstition. Il avait cru naguère que Melton existait, mais les prétendus signes ne venaient plus, et par le fait de nier les dieux — c'était fort simple — les miracles semblaient avoir cessé.

Bien sûr, il y avait cet incident, le jour où le garde avait été incapable de trancher la gorge de Valsek, mais il était notoire que cet homme avait un père rhumatisant, et si son bras avait été frappé de paralysie au moment fatidique, il ne s'agissait de rien d'autre que d'une coïncidence résultant de sa faiblesse congénitale et d'une émotion passagère.

— « *Nous laisserons les hillmanistes devenir assez puissants,* » *déclara le roi Gerton à ses conseillers.* « *Alors nous les attaquerons et nous les exterminerons, et après cela le peuple comprendra qu'il n'y a pas d'autre dieu que le roi Gerton et nous serons à jamais débarrassés du déisme.* »

Pour sa part, Valsek ne pouvait oublier que son palais à lui était en torchis tandis que celui de Gerton était fait de vraies briques cuites.

— « *Gerton vous nargue!* » *cria-t-il au dieu Hillman, de sa grange transformée en temple.* « *Ses hommes ont les plus beaux temples de la ville, les meilleurs emplois, les plus précieux des biens terrestes. Pourquoi?* »

— « Gerton représente l'ordre, » répliqua Ralph par son circuit électronique. « Ce n'est pas le moment de bouleverser la calme ordonnance des choses. »

Valsek fit un geste impudent.

— « *Du moins donnez-nous des miracles,* » *cria-t-il.* « *J'ai attendu toute ma vie pour être Apôtre et je n'arrive pas à avoir des miracles! Les prêtres qui ont abandonné Melton pour vous sont découragés par le manque de miracles. Beaucoup se tournent vers la nouvelle religion, le gertonisme.* »

— « *Je ne crois pas aux miracles.* »

— « *Insensé!* » *cria Valsek.*

De colère, Ralph imprima un mouvement brusque au bouton de commande. *Valsek se sentit soulevé par un flux de courant et retomba violemment sur le sol.*

— « *Merci,* » *dit-il tristement.*

Ralph décocha un regard à Cynthia. Un sourire, presque rêveur, errait sur ses lèvres comme un rappel du passé. « Revoilà le Ralph d'autrefois, » pensait-elle. Ralph se crispait au point que les muscles de ses mollets lui causaient une douleur aiguë. « Plus d'accès de colère désormais, plus un seul, » se promit-il.

*
* *

Gerton découvrit que son Livre du Culte du Roi *commençait à lui coûter beaucoup. Il fallait un nombre sans cesse croissant de scribes pour diffuser le gertonisme et, pour les nourrir, le roi était obligé d'imposer plus lourdement le peuple. Celui-ci réagit en rejoignant en masse les rangs des hillmanistes, car même ceux qui partageaient l'opinion de Gerton sur l'inexistence des dieux préféraient les impositions moins lourdes de Hillman. Le roi entra dans une violente fureur. Une émeute éclata dans une petite ville et, attisée avec perfidie par Gerton, se développa en une révolte armée, semant des germes de guerre civile aux quatre coins du pays.*

Telfus, qui avait été occupé par des questions d'organisation, regagna en hâte le palais de torchis.

— « Je suppose que Hillman se moque de la guerre, » dit-il amèrement. « Gerton a les armes, les approvisionnements, les hommes. Nous n'avons rien. Alors est-ce qu'il ne vaudrait pas mieux faire davantage d'exercices militaires et passer moins de temps en prières... puisque Hillman compte que nous nous défendrons seuls ? »

Valsek marchait de long en large dans la grange.

— « Va te cacher derrière un rocher, mendiant ! Valsek ne craint ni hommes ni armes. »

— « Mais les troupes de Gerton s'organisent... »

— « Les enfants de Hillman n'ont pas besoin de troupes, » modula Valsek.

Telfus s'éloigna et se mit en devoir de dérober, de mendier ou d'emprunter toutes les armes blanches qu'il put trouver. Il commença à faire manœuvrer ses hommes dans les champs.

— « Quoi... des troupes ! » gronda Valsek. « J'ai interdit qu'on en lève ! »

— « Nous ne faisons que répéter un spectacle avec défilé, » maugréa Telfus. « C'est pour faire plaisir aux femmes et aux enfants. Nous voulons représenter votre vie comme le symbole d'hommes en marche. Est-ce permis ? »

— « Oui, je t'y autorise, » dit Valsek, apaisé.

Les troupes de Gerton arrivèrent avec la soudaineté de l'orage. Ralph soutint le spectacle des gertonistes détruisant les foyers des hillmanistes, violant leurs femmes, tuant leurs enfants. Et il attendait...

Pris de panique, les hillmanistes se replièrent sur le siège épiscopal, le palais de torchis, et entourèrent leur chef.

Valsek marchait nerveusement dans la grange.

— « Peut-être vaudrait-il mieux tuer quelques gertonistes, » suggéra-t-il à Ralph, « plutôt que d'attendre que nous soyons tous massacrés, car il n'y aura pas de batailles au paradis, j'imagine. »

D'en haut, nulle voix ne répondit.

Les troupes gertonistes se regroupèrent devant le palais, momentanément stoppées par les gardes de parade entraînés par Telfus. « Un dieu a besoin d'être incité à l'action, » pensa Valsek. Avec un soupir il sortit de sa forteresse assiégée et alla se présenter à l'ennemi. Il n'avait

rien à offrir que sa personne. Il avait apporté l'hillmanisme au pays et lui seul devait le défendre, puisque Hillman ne voulait pas s'en charger.

Le roi Gerton accueillit avec un sourire de satisfaction le stupide vieillard qui tenait à devenir un martyr. Aurait-on jamais pu trouver une meilleure preuve de l'inexistence des dieux ? Humblement, Valsek s'inclina devant les épées des gardes de Gerton.

— « Je reste fidèle à Hillman, » dit Valsek, « et si je ne peux vivre en défendant ma cause, alors je mourrai pour elle. »

— « Voilà une excellente façon de quitter ce monde, » dit le roi Gerton, « puisque, quoi qu'il en soit, tu serais tué. Gardes, laissez tomber vos épées ! »

*
* *

Ralph regardait le corps supplicié de Valsek. Il sentait les veines de ses tempes se gonfler et battre violemment sous l'effet de la haine. *Le vieillard gisait dans la poussière, lardé d'une douzaine de coups d'épée, et les soldats étaient en train de le mettre en lambeaux, éprouvant une joie féroce à détruire la source de l'hillmanisme. Puis les étendards se déployèrent, les épées et les lances se levèrent, le cri de guerre se propagea dans les rangs et la horde sauvage s'abattit sur la forteresse de l'infortuné Valsek. Un grondement d'effroi s'éleva des troupes de parade quand les hillmanistes virent la tête tranchée de Valsek portée sur une pique au premier rang des assaillants.*

Ralph avait peine à respirer. Il leva les yeux sur l'assistance qui s'agitait, consciente de la situation dramatique dans laquelle il se trouvait. Il interrogea Cynthia du regard. Elle humecta ses lèvres, regarda en bas, puis se pencha vers lui.

— « Surveillez la tension dans le réseau, » murmura-t-elle. « Le nombre de morts augmente vite. » Ses doigts pâles reposaient sur un des boutons de commande.

« Maintenant, » pensa-t-il farouchement, « je vais pulvériser les meurtriers de Valsek et affirmer mon *moi* là-bas en détruisant les gertonistes. Je vais libérer la charge énergétique tenue dans la main d'un dieu en fureur...

» ... Et je passerai le point critique et il se produira un courant inverse et le pauvre humain dont le *moi* aura été détruit ici même bondira de son poste de contrôle en hurlant, le cerveau foudroyé.

» Non, pas moi ! »

Les mains de Ralph se crispaient, moites, sur les commandes, tandis qu'à ses oreilles parvenaient les cris lointains qui accompagnaient les meurtres perpétrés dans les rangs des hillmanistes. Mais il garda le silence pendant tout le temps que ces événements se déroulèrent, abaissant la tension dans le réseau à mesure que les Myrmidons mouraient par centaines.

Les hillmanistes tombaient, massacrés sans pitié par le roi Gerton.

Puis les idoles de Hillman furent détruites. Seul un homme, grièvement blessé, survécut au carnage.

Telfus...

Cet homme de cœur se souvint du rocher sous lequel il dormait autrefois quand il labourait les champs de Valsek. Il se glissa sous le rocher, essayant d'oublier sa jambe presque sectionnée. Là, en sûreté, il réfléchit avec tristesse à l'étendue de la misère humaine.

« Un dieu d'une égalité d'humeur peu ordinaire, vraiment, » songea-t-il. Et il s'évanouit.

*
* *

Dans la Salle de Vie, sur les travées d'où elle dominait Ralph, l'assistance ne put étouffer un cri de déception. Il leva la tête et Cynthia l'imita. Evidemment, le sentiment humain exigeait qu'il exerçât sa vengeance sur les odieux meurtriers au service du roi Gerton. Que penserait-on d'un Secrétaire à la Défense qui aurait laissé détruire ainsi ceux qui avaient épousé sa cause?

Il remarqua que Bruce Gerard fronçait les sourcils en griffonnant des notes. L'envoyé spécial du Times à la Salle de Vie était le porte-parole des intellectuels. Ralph pouvait s'attendre à une exécution en règle dans le journal du lendemain, rédigée à peu près en ces termes :

« Ralph Hillman, Sous-Secrétaire d'Etat à la Défense, mâchoire de molosse, manières de matamore, nous a fait assister hier dans la Salle de Vie à une piteuse performance propre à édifier ceux qui prendront la peine de raisonner La façon incolore dont il a manié l'humanité synthétique du Pentagone conduira chacun à penser que son idée de la meilleure tactique défensive s'exprime par les mots non-intervention. *Nous avions déjà les partisans de l'endiguement, les voilà dépassés! Hillman a occupé le fauteuil assez longtemps pour y laisser son empreinte, seule impression notable qu'il ait réussi à faire. En s'abstenant de toute action et en laissant massacrer comme des fourmis impuissantes ses fidèles parmi les Myrmidons, il est parvenu à rester aux commandes le temps requis pour se faire délivrer le précieux certificat dont tous les hommes politiques doivent être nantis. Les conséquences que cela comporte pour la défense de l'Amérique, par exemple, on ne les devine que trop. On se représente notre pays en cendres, notre peuple à peu près exterminé et la mâchoire carrée de Mr. Hillman s'ouvrant pour nous dire, tandis qu'il resterait tranquillement assis les bras croisés : « Je suis au courant de tout. Vous êtes invités à respecter ma sagesse. »*

Ralph se tourna vers Cynthia :

— « Je n'ai pas exercé assez d'autorité, n'est-ce pas? »

Elle secoua la tête.

— « Je n'ai le droit de rien suggérer. Je suis ici pour essayer de vous préserver des Myrmidons et de préserver les Myrmidons de vous en cas de danger pressant. Ce que je puis vous dire, c'est que vous avez à peu près épuisé votre contingent de morts violentes et qu'une autre

hécatombe déterminera le Comité à vous éliminer pour mauvaise administration des affaires. »

Ralph soupira. Il avait eu peur d'intervenir trop brutalement et il était tombé dans l'erreur inverse. Dieu, que c'était décourageant !...

Une demi-heure fut accordée à Ralph pour déjeuner et Cynthia le remplaça au tableau de commandes. Il mit ce temps à profit pour essayer d'imaginer un moyen sûr de renverser le roi Gerton, mais aucun ne lui vint à l'esprit. La victoire était à Gerton. Si Gerton s'en tenait là, Ralph ne pouvait rien faire. Mais si Gerton déchaînait une nouvelle vague de terreur... A cette pensée, Ralph entendait le sang lui bourdonner aux oreilles. S'il était dit qu'il devait échouer, il allait s'arranger pour que ce fût en beauté !

Il rejoignit bientôt Cynthia et se retrouva, le casque sur la tête, plongé dans le monde des Myrmidons. Les scènes de massacre profondément gravées dans son esprit, il lança un coup de sonde à la recherche de Telfus, le seul survivant, qui n'avait plus maintenant qu'un œil et une seule jambe valide, mais qui n'en continuait pas moins de prêcher l'hillmanisme et d'exalter le dieu assez grand pour laisser les Myrmidons diriger *eux-mêmes* leurs affaires. Il était souvent un objet de risée, recevait des pierres plus souvent encore, mais toujours il faisait quelques nouveaux prosélytes.

Telfus parvint même à gagner l'amitié d'un capitaine de la garde de Gerton.

— « Pourquoi persistez-vous dans l'hillmanisme ? » demanda le capitaine. « Il est visible que Hillman ne s'intéresse pas assez à ses prêtres pour les protéger. »

— « Ne croyez pas cela, » répliqua Telfus. « Il s'intéresse si bien à eux qu'il leur laisse le choix de se prosterner devant lui ou non, alors que les anciens dieux avaient l'habitude de frapper de mort sur la place du marché les hommes qui les avaient prétendument offensés. Je ne peux pas résister à ce dieu qui ne fait pas de miracles. Notre pays est las des miracles. »

— « Et pourtant vous en aurez besoin d'un quand Gerton vous aura fait arrêter. »

— « Peut-être demain. Mais si vous me donnez une pièce d'argent pour le culte de Hillman, je dormirai dans une auberge cette nuit et je lui recommanderai votre nom dans un rêve. »

Ralph sonda en direction du roi Gerton.

Celui-ci était devenu gras comme un porc et faisait montre d'une assurance insolente.

— « Allez chercher toutes les statues de Hillman et de Melton et toutes celles d'autres dieux qui traînent encore et mettez-les en miettes, » ordonna-t-il. « Le temps des dieux est révolu. Je veux faire activer la production de statues à mon image, maintenant que je suis le maître du monde. »

Les idoles du roi se dressèrent bientôt sur les places publiques. Le peuple n'extériorisait pas ses doutes et lui adressait des prières parce

qu'il disposait de la force armée. Mais ce manque de sincérité tourmentait Gerton.

— « *Le peuple n'arrive pas à croire que je suis d'essence divine,* » *déclara-t-il.* « *Il faut organiser une cérémonie qui frappe les esprits. Célébrer un rite pour le prouver. Un capitaine de la garde m'a parlé de Telfus, ce mendiant borgne toujours attaché à Hillman. Je veux qu'on me l'amène au palais pour cette cérémonie. Je veux qu'on revête d'une robe noire ce dernier survivant du massacre des hillmanistes et qu'on le sacrifie en mon honneur. Alors, le peuple comprendra que le gertonisme défie tous les dieux et qu'il est éternel.* »

Ralph, la bouche privée de salive, vit les gardes rassembler les quelques fidèles de Hillman et les amener au palais. Il regarda les préparatifs de la cérémonie à la gloire du roi Gerton.

Il y avait de l'ironie dans cette situation, pensait-il. La non-violence, tout autant que la violence, engendrait la violence. Les mêmes atrocités allaient se répéter devant ses yeux, mais maintenant l'insolence des gertonistes pénétrait Ralph comme un scalpel appliqué sur un nerf à vif.

Soldats richement vêtus, marchands hautains, gertonistes au visage épanoui, étaient rassemblés en rangs serrés au centre de la cour du palais où le malheureux borgne et une douzaine de néophytes en haillons faisaient face à la mort.

— « *Maintenant, gardes,* » *dit le roi Gerton,* « *allez-y, tuez-les. Placez-leur votre épée sur la gorge et fendez-les en deux par le milieu. Comme cela nous aurons deux fois plus d'hillmanistes!* »

Et de s'esclaffer! Et d'applaudir! Oh! divin et spirituel roi Gerton!

Ralph sentait la réserve d'énergie affluer aux organes de commande sous sa main, prête à se manifester, mais non encore libérée. Il en sentait l'attraction et éprouvait une sorte de vertige en pensant qu'il pouvait d'un geste faire éclater la chair de milliers de gertonistes et les laisser sur le terrain, les os à nu ; qu'il avait le pouvoir formidable, absolu, de foudroyer l'orgueilleux souverain, d'anéantir les êtres vivants, les pierres, le sable, la végétation, tout... Oui, le pouvoir absolu, à sa disposition.

Et le roi Gerton éclata de rire quand le bourreau fendit le corps du premier des infortunés hillmanistes.

La rage bouillonnait en Ralph comme du métal dans une fournaise. « Vas-y ! Vas-y ! » commandait son cerveau à ses mains.

Mais à ce moment Cynthia fit une chose surprenante.

— « Lâchez les commandes, » dit-elle. « Je vous vois mal parti. Laissez-moi faire. »

Ses tempes battaient douloureusement, mais, avec un effort, il réussit à enlever ses mains de sur les commandes. Il ne savait si elle intervenait pour le secourir ou pour lui nuire mais, en tout cas, elle ne s'était pas trompée en estimant qu'il avait atteint sa limite.

L'un après l'autre, les adeptes de l'hillmanime succombaient. Ralph vit la veine jugulaire de la jeune femme battre à un rythme précipité et il observa le tremblement de ses doigts sur les commandes qu'elle

s'efforçait de maintenir fermement. Un flot de sang lui empourprait le cou. La participation intime à la vie factice du monde d'en bas l'affectait elle aussi. Elle ne voyait pas de solution et il n'en était pas surpris.

L'obèse et cruel dictateur et ses séides d'un côté, les humbles martyrs de l'autre... jusqu'au symbole que représentait Telfus, son dernier fidèle, maintenant estropié et impuissant. Un tel état de choses avait de quoi pousser un homme à libérer une énergie explosive qui surchargerait les circuits et ne satisferait sa soif de vengeance qu'au prix d'une congestion cérébrale. Dans la vie réelle, l'émotion publique portée à l'ébullition conduirait automatiquement l'homme d'état à recourir à ses bombes H avec une implacable furie et à déchaîner un feu qui ravagerait la surface du monde, fauchant les innocents comme les coupables, annihilant l'œuvre patiente de siècles de civilisation, inondant les continents d'une mortelle radio-activité et faisant des océans un éternel réservoir bouillonnant.

Et pourtant... *BON DIEU! IL FALLAIT ARRETER LES GERTONISTES!*

Cynthia était sur le point de s'effondrer. Elle était trop émue pour pouvoir se contenir. Elle se mordit les lèvres et lâcha les commandes avec un gémissement.

Mais ce bref répit n'avait pas été inutile et c'est avec un tout autre esprit que Ralph se pencha en avant pour reprendre son poste. Sa rage avait fait place à une détermination calculée.

Il émit une onde télépathique à l'adresse de Telfus.

— « *Il va te falloir mourir, je le crains bien,* » *dit-il.* « *Je te remercie d'avoir gardé la foi.* »

— « *Vous avez été un dieu bien singulier,* » *dit Telfus, regardant agoniser le dernier de ses amis. Son visage était blême ; il savait qu'on le gardait pour le tuer le dernier.*

— « *La violence ne résoud rien.* »

— « *Pourtant il serait bien agréable de flanquer quelques coups de pied dans les jambes de ces individus,* » *dit Telfus, le visage inondé de sueur.* « *Dans l'ordre naturel des choses, un miracle de temps en temps ne peut pas faire de mal.* »

— « *Que voudrais-tu me voir accomplir comme miracle?* »

Telfus passa la main sur son visage.

— « *Ce n'est guère le moment de discuter de spiritualité,* » *grogna-t-il. Il poussa un cri d'angoisse et de colère en voyant expirer son ami le plus cher. Ralph laissa les émotions intenses de Telfus pénétrer dans son esprit et, peu à peu, Telfus se domina.*

— « *Eh bien,* » *dit-il,* « *si je pouvais seulement voir mourir le roi Gerton...* »

— « *Le reste t'indiffère?* » *demanda Ralph.*

— « *Le reste m'indiffère,* » *dit Telfus.* « *Mais les hommes ne doivent pas jouer aux dieux.* »

— « *Comme tu as raison!* » *s'écria Ralph.*

— « Telfus! » cria le roi Gerton. « Tu vois maintenant quelle est ma puissance. Tu vois maintenant qu'il n'y a plus de dieux. »

— « Je vois un imbécile, » dit Telfus comme l'épée du garde tombait. Le garde avait frappé bas afin que, pour le plus grand plaisir du roi, la mort ne fût pas instantanée. Telfus roula sur le sol, essayant de retenir le sang qui s'échappait de son corps. Les nobles poussèrent des vivats et le roi se mit à rire en battant des mains avec une joie débordante. Les gardes s'étaient reculés pour observer l'agonie de Telfus.

Mais Telfus fit un effort, parvint à s'asseoir et s'écria, d'une voix dont la puissance était aussi étrange que si elle eût été doublée de la voix d'un dieu :

— « On m'a accordé un petit miracle. Sous Hillman, de telles faveurs sont difficiles à obtenir. »

Il y eut un silence étouffant. Telfus pointa sa main vide sur le roi Gerton, l'index tendu, comme un pistolet. Il abaissa le pouce.

— « Pan! » fit-il.

A ce moment, du levier de commande, Ralph, d'un simple mouvement vif comme l'éclair, donna libre cours aux émotions emmagasinées en lui en émettant un vœu. Un contact d'une microseconde. La terre trembla et un grondement se fit entendre comme les mers proches changeaient la ligne des côtes.

En même temps la tête du roi Gerton éclata ; une brèche s'ouvrit dans son corps et ses entrailles jaillirent en bloc, comme l'intérieur d'une nèfle bien mûre saisie et pressée par un pouce céleste. L'espace d'une seconde, sa peau vidée et son squelette restèrent debout, conservant l'apparence d'un corps humain, puis ils s'affaissèrent doucement sur le sol.

— « Pas mal réussi, » dit Telfus. « Merci. » Et il expira.

Il était intéressant d'observer les gertonistes à présent. La mort — la mort au cours d'une bataille ou la mort survenant naturellement — était une chose qui n'avait rien que d'ordinaire. La destruction dans les formes est du ressort de l'homme. Mais la mort surnaturelle du roi, causée par le geste nonchalant d'un mendiant... qui donc oublierait, de sa vie, les entrailles répandues et la peau vidée restant debout de l'homme qui avait dominé par la cruauté et qui, finalement, avait péri, écrasé comme un insecte?

En bas, dans la cour du palais, les gertonistes commencèrent à se défaire de leurs insignes. Un homme jeta le livre de Gerton dans le feu. Un autre tendit sans bruit un rideau sur la statue de Gerton. Des hommes s'éloignaient furtivement pour aller méditer sur le dieu qui n'employait pas la violence et qui se tiendrait toujours comme leur ombre à leur côté... le dieu qui parlait rarement, mais de qui la parole, lorsqu'elle parvenait, était enregistrée pour l'éternité. Le gertonisme était mort à jamais.

*
* *

En haut de la Salle de Vie une cloche retentit et Ralph fut tiré de sa contemplation pour entendre, à sa vive surprise, le bruit d'averse des applaudissements de l'assistance. Gerard lui-même se penchait par-dessus la barre d'appui de la tribune de la Presse et, tout souriant, balançait la tête comme un poisson, en signe d'assentiment.

Ralph avait encore quelques minutes à passer à son poste, mais il n'aurait plus d'ennuis avec les Myrmidons maintenant. Déjà, un secrétaire, quelque part, établissait le certificat.

Il s'adressa à Cynthia :

— « C'est votre intervention qui m'a sauvé. »

— « Non. Vous ne devez votre succès qu'à vous-même, » répondit-elle.

— « J'ai beaucoup appris, » dit-il. « Si un dieu demande aux hommes d'avoir la foi, il doit les payer de retour en leur faisant confiance, et c'est en Telfus et non en moi que j'ai placé ma confiance pour résoudre le problème. Après tout, c'était sa vie et sa mort à lui. »

— « Vous avez acquis de l'expérience, » dit-elle.

— « Nous avons acquis de l'expérience, » rectifia-t-il en lui prenant la main.

(*Traduit par Roger Durand.*)



QUESTIONNAIRE

Nous remercions vivement les lecteurs qui ont pris la peine de répondre nombreux à notre questionnaire-référendum du mois dernier.

Si vous ne l'avez pas encore fait, il n'est pas trop tard pour nous communiquer votre réponse. Votre avis à tous nous est précieux, puisqu'il nous aidera à déterminer l'orientation future de cette revue qui est la vôtre.

Les résultats détaillés de ce référendum seront publiés dans un numéro ultérieur.

La Kermesse

(*The Midway*)

par BRYCE WALTON

On sait les ravages, si l'on peut dire, que se met à exercer l'abus de la psychanalyse infantile aux U. S. A. Sous prétexte de libérer les jeunes de leurs complexes et d'empêcher en eux le développement d'inhibitions, des éducateurs en viennent à préconiser des méthodes qui sont l'excès contraire des bons vieux châtiments corporels! Dans la série fertile des histoires consacrées à l'aboutissement futur démesuré d'une forme aberrante de notre civilisation, voici, d'un jeune écrivain consacré par la télévision et de nombreux magazines, une extraordinaire peinture satirique inspirée par ce prétexte. L'ahurissante « Kermesse » qui permet aux adolescents en rut de se « défouler » n'est cependant, par certains détails, pas tellement éloignée de réalités d'aujourd'hui. L'attraction de la Chasse aux Filles n'est-elle pas déjà un peu contenue dans celle où l'on pouvait, naguère à Luna-Park, canarder des filles dévêtues avec la perspective de les éjecter de leur poste en faisant mouche, pour les envoyer choir dans une cuve d'eau?



QUAND Herm Lathrop vit le « *Frelon* » passer devant la fenêtre de sa chambre et amorcer son atterrissage, il courut au compartiment secret ménagé à l'arrière de sa table de travail et y prit le téléphone des Corsaires Noirs qu'il tenait caché là. Il écouta pour savoir si, par hasard, son vieux ne l'espionnait pas, branché clandestinement sur la ligne, puis attendit que Ringo fût entré en contact.

— « Tu es prêt, Herm? »

— « Prêt, Ringo. Je demande à mon vieux un peu de fric pour cette virée et je suis dehors tout de suite. »

— « Et alors à nous les plaisirs libérateurs ! » dit Ringo au micro du bolide. « Cette fois, je veux mettre une rousse à mon tableau de chasse ! »

Herm passa la main sur son front pour dissiper la tension nerveuse qui lui mettait un masque sur le visage et durcissait ses lèvres minces.

— « Pour moi, peu importe la couleur des cheveux. Il y a une semaine que je suis privé de femme. »

— « Une semaine, moi aussi. Une semaine de trop pour Ringo ! Alors, en route, Herm ! »

Herm fit le salut des Corsaires Noirs et lança du fond de sa gorge le farouche cri de ralliement : « Ho ! Hoooo ! Corsaire Noirrrrr ! »

— « Ho ! Hoooo ! Corsaire Noirrrr ! » répondit Ringo.

Herm descendit sans bruit l'escalier avec, sur la poitrine, l'oppression que lui causait le manque total de sensibilité, de sympathie ou de compréhension de son Vieux et, dans les replis gris de son cerveau, l'empreinte du visage fatigué, au teint couleur de guimauve, du même Vieux. Il jeta un regard prudent dans le living-room.

Le Vieux ronflait devant l'écran de télévision, affalé dans un fauteuil, intérieurement mort comme d'habitude, assommé par l'épuisante semaine de travail et à coup sûr parti pour passer le week-end tout entier à ronfler comme dans un rêve uniformément gris.

Herm prit quelques crédits en billets dans le portefeuille du Vieux, remit le portefeuille en place et enfouit les crédits dans une poche de ses blue jeans étriqués. Puis il se pencha tout près de la tête chauve et hurla d'une voix de stentor dans le tuyau de l'oreille du Vieux : « Ho ! Hoooo ! Corsaire Noirrrr ! »

Le Vieux Lathrop poussa un cri comme s'il avait reçu une décharge de chevrotines et s'écarta si brusquement de son unique rejeton qu'il faillit tomber de l'autre côté de sa chaise. Quand ces corniauds d'adultes n'étaient pas plongés dans un sommeil de brute, pensa Herm, ils vous regardaient avec de grands yeux morts, complètement anéantis qu'ils étaient par d'interminables heures d'un labeur insipide. L'ouvrier spécialisé Lathrop en était un exemple, lui qui trimait huit heures par jour dans une usine où l'on fabriquait des boîtes pour une marque de céréales destinées à donner aux gosses l'impression d'être des surhommes. On ne pouvait même pas éprouver de la pitié pour ce Vieux qui avait oublié ce que c'était que de cracher à la face du monde.

Herm riait à s'en tenir les côtes. Le visage las du Vieux semblait regarder dans un miroir qui lui renvoyait des reflets vacillants de doute et de catastrophe en suspens.

— « L'impudence de la jeunesse ! » cria-t-il presque. « Je te botterais les fesses à t'en mettre la colonne vertébrale en accordéon si je ne savais pas que je devrais te témoigner davantage de bonté et d'affection. Qu'est-ce qui te prend, Herm ? »

Herm ne pouvait s'arrêter de rire. Son Vieux était le plus beau lourdaud que la terre eût porté.

« Que veux-tu, Herm ? Dis-moi un peu ! Ta mère est au sous-sol et il faudrait aller l'aider. »

Sa mère était toujours en séance de nettoyage, accaparée par la nouvelle machine à laver thermodynamique, cherchant probablement à oublier qu'elle n'était plus réellement une personne vivante.

— « Il faut que j'aille encore m'amuser à la Kermesse, p'pa. »

— « Tu as déjà été à la Kermesse une fois cette semaine ! »

— « Je sens de « dangereuses impulsions réprimées » qui me tourmentent, là, à l'intérieur, » dit Herm, exécutant un pas de danse autour de son Vieux. « Il faut que je libère mes « passions frénétiques d'adolescent, » p'pa. Il faut que je me trouve une femme. »

— « Tu en as eu une la semaine dernière ! » éclata le Vieux. « De

quoi s'agit-il... de « libération du complexe de frustration propre à la jeunesse », ou bien d'obsession sexuelle? »

— « Donne-moi quelques crédits, p'pa. Tu crois donc qu'on vous offre des distraction libératrices pour rien en ce monde? »

— « Tu n'as plus droit à rien ! » Une ligne blanche se dessina autour des lèvres fatiguées du Vieux. « Ecoute : le seul endroit où tu vas aller, c'est dans le sous-sol pour aider ta mère. Tu n'auras pas un seul autre crédit de moi avant la semaine prochaine ! »

— « Tu veux que je devienne un jeune dévoyé parce que je manque d'amour? » cria Herm, encore plus fort que son Vieux.

Son Vieux se pencha en avant et mit sa main sur ses yeux. Il murmura :

— « Tu as droit à une femme une fois par semaine, mon fils. C'est ce qui est indiqué sur ta carte d'émancipation. C'est bien suffisant. Largement suffisant pour n'importe quel garçon, à plus forte raison pour un garçon qui n'étudie même pas ses leçons et ne veut pas aider sa mère. Tu n'auras jamais tes diplômes. Tu ne marcheras jamais sur mes traces. Tu ne fabriqueras jamais de boîtes pour contribuer à faire fonctionner normalement le système des échanges commerciaux... »

On ne peut pas faire confiance à un faible d'esprit, pensa Herm. Il faut toujours qu'il vous cherche des raisons. Le Vieux était convaincu de son importance dans la société ; il s'imaginait être un soldat de la grande armée de la production, digne de recevoir la Médaille d'Honneur, simplement parce qu'il assemblait des petites boîtes en carton toute la journée. Herm sentait une peur paralysante le gagner sournoisement comme d'habitude en voyant s'ouvrir devant lui un avenir monotone et bourbeux. Il fallait qu'il sorte, qu'il aille goûter la joie revigorante de la Kermesse.

— « Ho ! Hoooo ! Corsaire Noirrrrr ! » cria Herm, le visage rouge d'excitation. « Je vais à la Kermesse, p'pa ! Donne-moi de l'argent pour m'amuser. Sinon, tu peux t'attendre à avoir un mauvais point quand l'Inspecteur Social viendra à l'école pour s'assurer si j'ai bien toute l'affection paternelle qui m'est due ! »

La main du Vieux tremblait quand il tira les billets de son portefeuille et les jeta à la figure de Herm. Herm attrapa les crédits au vol comme dans un numéro de prestidigitation et gagna la porte en dansant à reculons.

Il sortit en riant dans la nuit étoilée et prit place dans le « *Frelon* » à côté du Corsaire Ringo Reese, dit « Gros Lard ». Le gros garçon se trémoussait de joie sur le siège à la pensée d'aller s'émanciper à la Kermesse.

— « Ho ! Hooo ! Corsaire Noir Gros Lard ! » dit Herm en allongeant à Ringo une vigoureuse tape sur l'épaule. « Il est grand temps d'aller nous libérer de nos complexes. Alors en route, le ciel est à nous ! »

— « Tu as beaucoup de crédits, Herm? »

— « J'en suis bourré, Gros Lard. Bourré de crédits pour le plaisir et l'amour ! »

La pensée de la Kermesse, la plongée dans le ciel nocturne et insondable, la promesse de bruit et les cris des femmes... tout cela semblait toujours chasser chez Herm ces craintes indéfinissables de l'avenir et de son insignifiance, ces craintes venues de nulle part pour faire éclater des espaces vides au plus profond de lui-même.

Le gros Ringo recommença à s'agiter follement par anticipation et le « *Frelon* » bondit d'un trait jusqu'à deux mille mètres d'altitude pour mettre le cap à deux mille cinq cents kilomètres à l'heure sur la Kermesse et l'amour de la vie, traçant d'un bout à l'autre du ciel une traînée ardente comme celle d'une fusée filant droit en direction des étoiles.

— « Ho ! Hoooo ! Corsaire Noirrrrr ! » crièrent ensemble Herm et Ringo à tue-tête. Et pour éviter le désastre que n'allait pas manquer de provoquer le « *Frelon* » dans sa trajectoire hurlante dirigée sur la Kermesse et ses plaisirs, une fusée chargée de passagers s'écarta désespérément de huit cents kilomètres de son propre itinéraire.



En dessous d'eux, la Kermesse grouillait et tourbillonnait, donnant l'impression d'une grosse toupie au néon tournant sur elle-même, illuminant la rive du lac de couleurs chatoyantes sur deux kilomètres.

— « On va secouer le joug, pas vrai ? » dit Herm.

— « Je te crois, » cria Ringo.

— « Pour que l'école ne nous abrutisse pas. »

— « Et la maison non plus. »

— « Et pour qu'on puisse faire face à un avenir chargé de responsabilités, comme ils disent dans les bouquins de psychologie de l'adolescence. »

— « Tout juste ! » hurla Ringo. « Il est urgent de nous délivrer des tensions dont nous souffrons, nous les jeunes. »

Plongeant ses regards entre les taches de néon égrenées comme les perles d'un collier, Herm goûtait la merveilleuse, l'éblouissante évasion.

— « Peut-être que ces lourdauds d'adultes ne sont pas tellement c..., » dit Ringo, fasant virer le « *Frelon* » pour piquer sur un rectangle d'atterrissage, tandis que les patinoires dont la glace miroitait en bas semblaient monter à leur rencontre pour les saluer dans un vrombissement infernal. « Ils ont construit ce parc de plaisirs ici pour notre seul usage, à nous les gosses sevrés d'amour et avides de sensations. »

— « Ils n'ont rien eu à y voir du commencement à la fin ! » dit Herm. « Pas les adultes, non. Pas les parents en tout cas. » Il se reprit à songer stupidement au moment de sa vie où il cesserait de siffloter avec insouciance pour commencer à prendre au sérieux les plus petites choses. L'adolescence était assurément une mauvaise période, comme disaient les livres, toute pleine de dangers. « Ce sont les experts en psychologie qui l'ont construit. Les éducateurs les plus autorisés ont

décidé que nous avions besoin de nous affranchir de la tyrannie de nos tendances refoulées. »

Ringo se mit à rire :

— « Si nous en avons besoin? Et comment, Herm ! »

Un jour ou l'autre, pensait Herm, le corps de Gros Lard éclatera comme un ballon d'enfant dans un de ces accès de rire.

— « Ils ont monté la Kermesse pour nous, Gros Lard. Maintenant nous ne traînerons plus notre carcasse dans les rues avec nos passions contenues. »

— « C'est pourquoi, Herm, nous devrions peut-être nous montrer reconnaissants. »

— « Pas envers nos corniauds de parents. Et puis peut-être envers personne. Il y a quelque chose qui ne va pas quelque part, Ringo. Les adultes ne récoltent rien d'autre que de la fatigue visuelle devant l'écran de télévision à la maison et de l'abrutissement à faire sans cesse le même travail au même endroit. Pourquoi nous procure-t-on de saines occasions de nous émanciper, Ringo — pour que nous puissions fabriquer des boîtes en carton toute la journée et prendre notre retraite le cerveau pompé au bout de vingt ans? »

— « Tu raisonnes trop sérieusement, » dit Ringo. Il ne riait plus.

— « Et après ça, tu claques. »

— « Ce qui est sûr en tout cas, c'est qu'il me faut une femme, » dit Ringo. « On a dû me donner par erreur la carte d'émancipation d'un autre, un gars souffrant d'anémie pernicieuse. »

— « Descendons là, Gros Lard. Je ne me sens pas capable de réprimer plus longtemps mes élans dangereux. »

Le « *Frelon* » vint s'encastrer comme une pièce d'engrenage dans son box et Herm et Ringo descendirent en courant l'escalier d'accès à la Kermesse dont chaque marche reflétait des couleurs éblouissantes comme du néon vivant. Ils passèrent rapidement devant les plaisirs moindres, qui ne pouvaient attirer que les impubères : les salles comiques, les salles à extériorsier la haine, où l'on pouvait démolir des effigies de son vieux et de sa vieille, les Tunnels des Supermen, le Royaume du Voyageur de l'Espace, le Musée des Horreurs, les Impasses du Crime, les Palais de la Chasse, les spectacles psychologiques et tout le reste. Ils dépassèrent les aboyeurs en blue jeans pour se diriger vers le Pays des Filles.

— « Entrez, entrez, les gosses survoltés ! » Les aboyeurs se frappaient sur les cuisses et hurlaient à pleins poumons avec la conviction de gens qui tenaient à conserver leur emploi tranquille bien rémunéré par l'Etat. « Venez vous distraire et vous relaxer. Faites-vous un lavage de cerveau avant les efforts scolaires et laissez vos malaises à la porte ! »

Herm ricana dédaigneusement en passant devant l'aboyeur.

— « Quelle foutue façon de gagner sa croûte, » dit-il, et, prenant Ringo par le bras, il l'entraîna irrésistiblement et d'un pas rapide vers la Chasse aux Filles.

— « C'est pour nous que ces bonimenteurs s'égosillent, » dit Ringo en riant. « Tout ça pour nous, pour l'adolescence pétulante, casse-tête des adultes. »

— « Ce sont des héros ! » s'écria Herm. Il y avait bien peu de voies d'évasion pour ceux que la société tenait prisonniers, pensa-t-il ; grimpez à une tour jusqu'à Mars ou noyez votre cerveau dans l'alcool, vous ne pouvez endurer longtemps la réalité. Oh ! Aller à la Kermesse et se payer de la distraction ! Lâcher la bride à ses passions. Bon Dieu ! Hou ! Hou ! Hou !

— « Des héros, poil au dos ! » cria Ringo. De nouveau, il éclata en longs rires gras qu'il allait chercher à hauteur de la ceinture. Autour d'eux, des garçons de tous âges couraient de côté et d'autre avec une balle, trouvant à leur impétuosité l'exutoire qui les empêcherait de traîner dans les rues, de passer sur le corps d'innocents corniauds d'adultes avec leurs Roadmasters conduits à tombeau ouvert, de flâner en groupes hargneux devant les brasseries et de lancer aux femmes des propos obscènes, de parcourir l'immense jungle de la cité en bandes secrètement organisées et de rosser d'honnêtes adultes abouliques, de voler de tout dans les magasins, de commettre des viols et toutes les déprédations et les agressions possibles.

Pendant un moment. Herm n'entendit pas le rire de Ringo tandis qu'ils s'enfonçaient dans le bain de néon de la Kermesse. Il n'entendit pas les troupes, les cloches, les tambours, les cris et l'explosion d'énergie libérée retentissant d'un bout à l'autre de la Kermesse.

Où irait-il, quand il n'y aurait plus de Kermesse? La Kermesse, simple oasis illuminée entre l'enfance et la condition d'adulte hébété attelé à une machine-outil dans une fabrique de boîtes ou quelque chose de ce genre, et incapable de faire quoi que ce soit d'autre, en dehors du travail, que de s'endormir devant un écran de télévision.

Soudain, Herm ne voulut plus penser qu'à la Kermesse. La Kermesse ne pouvait pas finir. La Kermesse était *elle-même* une fin. La Kermesse était partout; elle s'étendait dans toutes les directions et il était à l'intérieur et n'aurait jamais à en sortir. Il se sentit tout à coup submergé par un flot de gratitude ; il eût voulu tomber à genoux pour rendre grâce à la Kermesse et aux éducateurs, et à tous ceux qui avaient pris une part quelconque à la création des Kermesses disséminées dans toutes les parties du pays, afin que les adolescents dangereux y trouvent de quoi libérer leurs instincts funestes. Une sensation de terreur contenue, dont il ne discernait pas l'origine, le pénétra lentement et commença à s'infiltrer dans sa gorge, à tel point qu'il se demanda s'il pourrait jamais rire ou brailler de nouveau son enthousiasme.

Il ne voyait plus uniquement le côté superficiel de l'institution. Il avait peur — peur de ce qu'il serait capable de faire si la Kermesse n'existait pas ; s'échapper par exemple la nuit, plein d'une énergie dangereuse trop longtemps contrariée, pour commettre des actes vraiment terribles.

Oh ! merci pour la Kermesse ! Il fait froid dehors.

Les experts en psychologie avaient prévu la chose. Ils avaient créé la Kermesse. Là, on pouvait calmer ses nerfs ; tout y était arrangé et conçu pour qu'un garçon de n'importe quel âge pût se délivrer des impulsions bestiales les plus insensées, et cela sans jamais cesser de se divertir.

Oh ! remercions le Ciel pour les experts en psychologie. En voilà au moins qui connaissent leur affaire !

« S'il n'y avait pas la Kermesse, » pensait Herm, « je serais un jeune délinquant dix fois pour une maintenant, et j'aurais eu à rendre des comptes pour une liste de délits plus longue que les poils de barbe du père Freud mis bout à bout. Le sang des femmes innocentes tacherait mes mains de satyre et je passerais mes jours à les savonner comme Lady Macbeth. »

— « Venez vous dégoter une fille, les gosses ! Des rousses, des brunes et des châtain, et de succulentes enfants effarouchées qui se cachent des chasseurs ! Entrez et mettez-leur le feu à la peau ! »

L'aboyeur penchait le corps en avant de son petit autel, contorsionnait sa face de rat en une grimace de concupiscence et suggérait de gracieuses anatomies féminines en dessinant de ses mains habiles des courbes étudiées. « Qu'est-ce qu'on a à faire d'un vieux lèche-bottes comme ça ? » pensa Herm. Comme si les jeunes ne savaient pas ce qu'ils veulent !

— « Ho ! ho ! Corsaire Noir ! » cria Ringo tout en regardant avec Herm les adolescents qui se pressaient comme une foule affamée devant la baraque de la Chasse aux Filles. Sur les visages levés en l'air, une énergie dangereuse planait comme une vapeur dans une expérience de chimie de la classe de troisième dont personne ne se souvenait plus. Qui a besoin de connaissances en chimie pour fabriquer des boîtes en carton ? Au sein de cette foule, quelques Corsaires Noirs hurlaient à l'unisson : Ho ! Hoooo ! Corsaire Noirrrrr ! »

— « Ho ! Ho ! » cria plaisamment l'aboyeur. « On dirait qu'il y a pas mal de chasseurs qui attendent avec impatience de satisfaire leurs envies. Entrez et mettez-leur le feu à la peau. Prenez un fusil et tirez sur ces charmantes poupées toutes nues qui fuient le chasseur comme des biches. »

Herm essuya la salive qui s'accumulait au coin de sa bouche et, jouant des coudes, s'infiltra jusqu'au premier rang. Ringo le suivit et tous deux tirèrent leurs crédits de leurs poches et les poussèrent dans des mains avides pour recevoir en échange une poignée de tickets de chasse. Sur l'estrade, devant la Chasse aux Filles, passaient et repassaient, éclairées au néon, des silhouettes de femmes en trois dimensions, aux formes et aux couleurs magnifiques, avec des reflets de chair nue imitant à s'y méprendre la vie, mais causant une impression plus agréable à l'œil.

Herm fut le premier à franchir la porte et Ringo s'élança derrière lui, haletant. Herm sentait une transpiration, provoquée par un désir

animal, sortir par tous les pores de sa peau. Il n'avait plus envie de rire de rien maintenant et Ringo, de son côté, ne souriait même pas. La détermination de se donner du plaisir contractait son large visage lunaire qui prenait l'apparence d'un pamplemousse pressé et un désir ardent soulevait sa poitrine.

Ils tendirent leurs tickets au guichet et reçurent des carabines soniques à tir rapide, des étuis pleins de vibro-cartouches et des cartes pour marquer leurs points.

Herm ne ressentait plus le besoin d'analyser ou d'exprimer ses sentiments ; seules comptaient maintenant l'ivresse de la chasse et la joie de se trouver au milieu d'un Jungle grande comme celle d'Afrique, sans usine ni école l'attendant au dehors. Ringo fut le premier à passer la porte qui menait au Pays des Filles. Herm le suivit et se jeta sur les genoux quand Ringo lança un cri d'avertissement en disparaissant avec un grand bruit mou au milieu d'épais fourrés.

Tremblant, Herm demeura immobile, à plat ventre, et regarda à travers les feuilles. Les arbres, les plantes grimpantes et la végétation qui composaient la Jungle du Pays des Filles retombaient au-dessus de lui et murmuraient la promesse d'un danger omniprésent.

Un adolescent fougueux, qui ne resta pas assez longtemps visible pour que Herm pût distinguer s'il portait ou non l'insigne des Corsaires Noirs, se laissa tomber d'un arbre derrière une rousse ravissante et épaula son fusil. La fille poussa un cri et Herm, sursautant comme si on l'avait piqué avec une aiguille hypodermique, fut saisi d'un tremblement de désirs réprimés. L'adolescent visa et l'invisible, inaudible et brève charge d'énergie sonique dut frapper la rousse en plein centre de sa cervelle d'oiseau, car elle se mit à tourner presque sur place, tout en criant avant de s'abattre en se tortillant sur le sol moussu de la jungle.

Herm aperçut Ringo, soudain dressé sur ses pieds avec la légèreté de Tarzan, se glisser à travers les ombres de la jungle, sa carabine à la main, prêt à tirer sur le gibier féminin. Puis il vit une flèche, décochée par une femme, lacérer le feuillage non loin de sa tête et il s'efforça de repérer d'où le coup était parti. Ces flèches, telles des traits immatériels de Cupidon, ne faisaient pas mal à proprement parler, mais si un garçon jouait honnêtement le jeu, il devait l'inscrire sur sa carte de points. Un Corsaire Noir perdait une partie de son prestige chaque fois qu'il était touché par une flèche d'Amour tirée par une fille.

Herm se dirigea en rampant vers un bosquet d'arbres et entendit les cris stridents du gibier faisant écho à ceux des jeunes chasseurs à l'affût. Une autre flèche effleura sa tête, fendant presque son épaisse masse de cheveux coupés en brosse. Hé là ! Où sont donc cachées ces filles au rire provocant?

Herm commençait à ressentir au ventre une douleur paralysante. Il voulait se lever, se mettre à courir, s'agiter, tirer des coups de fusil, hurler et regarder les filles galoper toutes nues à travers la verdure en poussant de petits cris aigus. Il n'avait pas encore inscrit une seule

flèche d'Amour sur sa carte et Ringo non plus. Deux Corsaires Noirs dignes de leur réputation.

Herm se leva d'un bond et se mit à courir, droit devant lui, en direction d'un taillis en bordure du lac. Une fille brune, avec un corps long et frais et comme enduit d'une épaisse sauce épicée, se laissa glisser d'une branche près de la nappe d'eau et s'enfuit, telle une nymphe, le long de la rive. Avec un petit rire nerveux, elle se retourna pour bander son arc d'Amour.

Herm baissa la tête pour esquiver la flèche et grimpa à un arbre avec l'agilité d'un chimpanzé, conscient du dangereux désir contenu qui échauffait son sang et son haleine, et il longea une grosse branche horizontale dissimulée par les feuilles et de longues plantes grimpantes.

La fille s'était mise à courir au bord de l'eau, sans précipitation toutefois, et Herm lui tira sa vibro-charge. Au cri qu'elle poussa, il se sentit envahi par une émotion qui lui coupait les jambes, et quand elle tomba évanouie, il sauta à bas de l'arbre, inscrivit un point sur sa carte et reprit sa course, tirant avec une ardeur fébrile sur tout ce qui état nu, qui riait ou ajustait des flèches d'Amour.

Il marqua encore quatre points sur sa carte : deux rousses, une brune et une autre appétissante créature, bronzée comme une feuille d'automne. Il chercha Ringo des yeux, mais la jungle s'étendait, calme et fraîche, et peut-être continuerait-elle ainsi sans fin pour un garçon qui ne tenait nullement à en sortir.

Il fit quelques pas et tomba de nouveau sur la brune épicée, toujours étendue au bord de l'eau. Il s'élança pour poursuivre son chemin, voulant inscrire une autre rousse à son tableau, mais il s'arrêta et regarda sa première victime couchée là, avec une main étreignant l'eau comme si celle-ci eût été un corps solide et un visage aux yeux grands ouverts levés vers le dais qui simulait le ciel.

Soudain, ce fut comme s'il ne pouvait hausser son esprit au niveau de ses sentiments exacerbés. Il fit un effort pour penser, mais il n'y parvint pas, n'entretenant qu'une sensation confuse de quelque chose de distant et d'effrayant qui se condensait en une nausée.

Il ne voulait pas quitter la fille brune ni la jungle où était le plaisir. Il avait l'impression atroce que tout ce qui l'entourait, êtres et choses, était en train de mourir tandis que la splendeur de l'instant présent prenait la couleur de la cendre. La jungle lui apparaissait, frémissant encore un moment à travers l'étendue plate et bourbeuse de la vie, mais le temps passait, l'argent de poche s'épuisait, il allait falloir sortir dans l'avenir.

L'image grimaçante de son Vieux couvrit son cerveau comme un voile.

Il essaya de s'arracher à la contemplation de la fille et de s'éloigner rapidement pour reprendre la chasse, remplir sa carte de points, se détendre, avant de se retrouver devant les tâches rebutantes de l'école, les périodes d'études où il fallait penser à ce qu'on n'avait pas réelle-

ment besoin d'apprendre, au lieu de penser à des jungles, à des aventures et à des filles, avant de se préparer à avaler des statistiques, à subir les cours de balistique et les conférences idiotes, et à s'initier à des usages désuets. Bon Dieu ! Pourquoi toutes ces études quand il faut finir par aller prendre sa place dans la chaîne pour fabriquer les petites boîtes en carton ?

Les corniauds d'adultes et les éducateurs imbéciles s'imaginaient tous qu'un garçon devait faire un travail de manœuvre parce que même un faible d'esprit en était capable, parce qu'il n'y avait pas de risques et que cela rapportait plus que le reste. Parfois on avait envie de hurler, de se révolter et de tout laisser choir.

Il essaya de s'éloigner du corps de la brune, mais il ne pouvait faire un pas de plus, comme pris au filet dans le Pays des Filles. Il serrait sa carte de points si fort qu'elle se froissait avec bruit comme il aurait voulu entendre se froisser son carnet de notes scolaires, et il la déchira par le milieu tel un brouillon inutile.

A quoi bon tout cela ? Pour devenir, une fois sorti de l'école, un gâteux comme son Vieux, occupé à confectionner toute la journée des petites boîtes à céréales ? Rester toujours dans la Jungle des Filles ?... Mais ce n'était pas la réalité vraie. Ce n'était qu'un spectacle frelaté et accessoire, un paradis illusoire.

Il imagina la ville et sa débauche de néon éclatant et débordant dans toutes les directions, de sorte que dans un « *Frelon* » à quinze cents kilomètres à l'heure on n'en vît jamais la fin. Mais elle aurait pourtant une limite, et peut-être qu'au-delà ce serait comme ici, comme la Jungle aux Filles, et même si c'était une jungle sans filles, elle serait préférable à ce provisoire.

Herm recula de deux pas et se rendit compte à quel point il avait peur. Le visage fatigué et terreux de son Vieux s'imprima de nouveau dans les replis gris de son cerveau et la sueur lui coula dans le dos. Il regarda la brune. Oh ! la fille, quelle façon de travailler ainsi pour l'Etat, quelle lamentable façon de s'accrocher à une sinécure ! Fuir toute la journée en poussant de petits cris nerveux et factices comme dans la camelote qui passe à la télévision... S'endormir pour vingt minutes sous l'effet d'un choc subsonique dans les cellules cérébrales, puis se remettre debout et recommencer à courir en tirant ces petites flèches d'Amour.

Herm poussa un soupir et, s'agenouillant, palpa le visage de la fille qui lui fit sous les doigts d'effet de l'argile. Un cri vibra à travers le feuillage et il entendit quelque part le rire triomphant de Ringo percer l'écran de verdure comme l'appel amoureux d'un gorille mâle dans un documentaire sur la brousse.

Les experts en psychologie avaient tort, tous tort, tous des corniauds. Les jungles pour la frime et les filles employées de l'Etat tuées pour rire une centaine de fois par jour, ce n'était pas suffisant. Tout cela était faux.

— « Ce n'est pas suffisant, » murmura Herm. Il mit ses doigts sur la gorge de la jeune fille. « Quand on sait que ce n'est pas pour de bon, ce n'est pas suffisant, belle brune ! »

Ses mains semblaient lointaines mais bien réelles tandis qu'il les serrait plus fort sur le cou mince et que la main de la fille s'agitait dans l'eau comme un poisson cherchant le soleil. Mais ce n'est pas un vrai ciel, là-haut, ma fille, et ce n'est pas du vrai soleil qui y brille, et le trait de lumière dans les faux nuages n'est que la réflexion d'un projecteur miniature.

Herm sentit ses mains serrer de plus en plus fort et pour de bon tandis que son cerveau semblait crier pour briser une prison osseuse et, mis à nu, respirer profondément dans une jungle lointaine mais réelle, avant de s'élancer sur les voies de la liberté vers des espaces grands ouverts à des millions de kilomètres de la cité. Une chaleur intense lui monta aux tempes et le sentiment de sa propre solitude et de son inutilité lui étreignit le cœur. Et il se vit finissant où son Vieux avait fini, passant les heures de loisir de sa vie en grisaille à ronfler devant un poste de télévision, n'étant jamais allé nulle part et n'ayant plus d'endroit où aller.

Non, même les Chasses aux Filles n'étaient pas suffisantes. Il leur eût fallu quelque chose de réel et il eût fallu une raison à tout cela.

Herm se pencha et son corps se raidit comme une corde sur toute sa longueur quand, de son cerveau bourdonnant, la pression se communiqua par ses bras et ses mains à la gorge de la fille. Cela, au moins, ce serait pour de bon.

Etait-ce cela que les corniauds d'adultes voulaient dire? Etait-ce cela le danger mortel auquel conduisaient des états de douleur de plus en plus insupportables et qu'on avait cherché à écarter en construisant des Kermesses à coups de millions de crédits?

Du soulagement, il en éprouvait maintenant, pour de bon. Il avait l'impression que quelque chose en lui explosait, et il savait de quoi il s'agissait. Il avait entendu dire tant de fois à quel point il était un garçon dangereux ; maintenant Herm s'en rendait compte et vérifiait que rien n'était plus certain. C'était comme dans les récits de guerre en bandes dessinées, quand on tire le mortier et que des lames de métal aux arêtes vives déchirent la chair en lambeaux.

Plus Herm pressait, plus le cou de la fille cédait sous ses doigts et plus il avait l'impression que c'était pour de bon. Voilà ce dont ils avaient besoin en réalité, quelque chose comme une guerre, comme dans les bandes dessinées. Non pas cette fausse jungle avec ses décors à deux sous, ses projecteurs minuscules et ses flèche d'Amour vibrant comme des cordes de harpe dans un concert de musique de chambre à la flan.

Deux mains saisirent Herm par le cou pour le tirer en arrière. Il lutta pour garder les siennes autour du cou de la fille, autour de quelque chose à serrer pour de bon.

— « Herm ! Bon Dieu ! Herm, tu es complètement cinglé ! »

— « Lâche-moi ! »

— « Crénom ! Cette jungle est là uniquement pour qu'on se soulage, ne te monte pas le bourrichon ! »

— « Lâche-moi, lâche-moi ! »

— « Ne t'excite pas comme ça, Herm, mon vieux ! »

Herm se sentit tiré en arrière et Ringo le souleva à bras le corps. Ringo essaya de rire, mais son visage était pâle quand il se pencha sur la fille pour lui tâter le pouls, puis le cœur et la gorge. Quand il releva la tête, il fit à son camarade un sourire forcé.

— « Tu ne lui as pas réglé son compte, mon vieux Corsaire Noir. Son cœur bat encore pour jouer à l'Amour. » Il se remit debout et entraîna Herm vers la porte de sortie de la Jungle. « Dis donc, tu as vraiment la fièvre de la chasse ce soir. Tu ne te sens pas souffrant ? »

— Oh ! du calme !... Il me faut du calme, » murmura Herm. Et il suivit humblement Ringo hors du Pays des Filles. Il avait peur de lui-même, plus que jamais peur de lui-même et de ses dangereux élans réprimés.

***

Son Vieux au visage couleur de guimauve ronflait toujours devant le poste de télévision. En montant à sa chambre, Herm s'arrêta sur les marches de l'escalier, jeta un coup d'œil dans le living-room et frotta ses yeux brûlants. Il n'y avait pas beaucoup de voies d'évasion pour ceux que la société tenait prisonniers, mais son Vieux était trop mort intérieurement pour le savoir ou s'en soucier.

Le Vieux ne se souciait pas de la lueur qui brillait dans vos yeux quand ceux-ci cherchaient partout quelque chose de réel à quoi s'accrocher. Les statistiques ne montraient pas quand votre corps ressent impérieusement toutes sortes de besoins...

Il monta l'escalier en courant et, s'étant mis au lit dans l'obscurité, il resta longtemps à penser combien il était un garçon dangereux, si dangereux même que la Kermesse ne pouvait lui procurer l'affranchissement nécessaire, sans personne à qui confier combien il était réellement dangereux.

Mais son Vieux et sa Vieille, qui ne voyaient ou ne comprenaient jamais rien, peut-être avaient-ils de la chance. Ils ne pouvaient plus se sentir dangereux, si tant est qu'ils aient pu se sentir ainsi jadis. Ils ne sentaient plus grand-chose à présent. Ils étaient dans l'ornière, uniquement préoccupés de subsister, et après un moment de cette routine on ne sent plus rien.

Herm ferma les yeux. Il pensa aux rêves qu'il avait faits : quelle joie il avait éprouvée à se prendre pour un Corsaire Noir parcourant la nuit dans de grandes fusées, terrassant des ennemis, faisant quelque chose de grand, de puissant, de bon, et ne craignant jamais de frapper, et ayant conscience de sa force qui prouvait combien il était dangereux. *Allons, allons, du calme, mon vieux !*

Mais tout cela était trop dangereux. Dans deux ans il serait sorti de l'école et peu après il atteindrait l'âge où il cesserait de figurer sur la liste des adolescents pour glisser sur celle des adultes abrutis. *Oh! Grand Dieu, je ferais bien de me dépêcher de passer de l'une à l'autre avant que mes dangereuses impulsions réprimées se transforment pour de bon en délinquance juvénile.*

Alors je serai au calme, Comme le Vieux. Insensible à tout, j'assemblerai de petites boîtes de carton où on mettra des céréales qui donneront aux gosses l'impression d'être des surhommes le matin.

(Traduit par Roger Durand.)



Le gardien de la flamme

(A canticle for Leibowitz)

par WALTER M. MILLER

Cette nouvelle est une des plus originales de ton que nous ayons publiées sur un thème de « science-fiction ». Dans le contexte classique de la peinture d'un monde futur rétrograde, Walter Miller, nouveau et brillant jeune auteur américain, a paisiblement édifié cette évocation insolite du moyen âge d'après l'ère atomique — un âge où l'on vénère le souvenir de cette magie perdue qui s'appelait l'électronique... Ce qui donne une saveur si particulière à son récit, c'est qu'il a choisi de substituer, aux couleurs sombres que le sujet semblait réclamer, une lumière faite de tendresse, de piété et d'ironie — à mi-chemin de l'humour sarcastique et de la douceur franciscaine. On n'oubliera pas son tableau satirique (mais sans méchanceté) de la vie de couvent au XXVII[e] *siècle, ni son personnage de petit moine à la fois comique et touchant. Et sous ces enluminures, l'auteur a cependant su aborder avec conviction la profondeur inhérente au thème qu'il a choisi.*



N'EUT été ce pèlerin qui lui apparut tout à coup au beau milieu du désert où il poursuivait son jeûne rituel de Carême, Frère Francis Gérard de l'Utah n'aurait certainement jamais découvert le document sacré. C'était d'ailleurs la première fois qu'il avait l'occasion de voir un pèlerin ceint d'un pagne, suivant la meilleure tradition, mais un coup d'œil suffit néanmoins au jeune moine pour se convaincre que le personnage était authentique. Le pèlerin était un vieil homme dégingandé qui boitillait en s'étayant du bâton classique ; sa barbe en broussaille était tachée de jaune autour du menton et il transportait une petite outre sur l'épaule. Coiffé d'un vaste chapeau et chaussé de sandales, il avait les reins sanglés d'un lambeau de toile à sac, passablement sale et dépenaillé. C'était là tout son costume et il sifflotait (faux) tout en dévalant la piste rocailleuse du nord. Il paraissait se diriger vers l'abbaye des Frères de Leibowitz, sise à une dizaine de kilomètres vers le sud.

Dès qu'il aperçut le jeune moine dans son désert de pierrailles, le pèlerin cessa de siffler et se mit à l'examiner curieusement. Frère Francis, lui, se garda bien de contrevenir à la règle de silence établi par son Ordre pour les jours de jeûne ; détournant bien vite son regard, il continua donc son travail, qui consistait à élever un rempart de grosses pierres pour protéger des loups son habitation provisoire.

Quelque peu affaibli après dix jours d'un régime exclusivement composé de baies de cactus, le jeune religieux sentait la tête lui tourner tandis qu'il continuait son labeur. Depuis quelque temps déjà, le paysage semblait danser devant ses yeux et il voyait flotter autour de lui des taches noires ; aussi se demanda-t-il tout d'abord si cette apparition barbue n'était pas un simple mirage engendré par la faim... Mais le pèlerin lui-même ne tarda pas à dissiper ses doutes :

— « *Ola allay!* » fit-il en le hélant joyeusement, d'une voix agréable et mélodieuse.

Puisque la règle du silence l'empêchait de répondre, le jeune moine se contenta de dédier au sol un timide sourire.

— « Cette route mène bien à l'abbaye? » reprit alors l'errant.

Fixant toujours la terre, le novice hocha la tête affirmativement, puis il se baissa pour ramasser un petit morceau d'une pierre blanche, pareille à de la craie.

— « Et que faites-vous ici, avec tous ces rochers? » poursuivit le pèlerin en se rapprochant de lui.

En grande hâte, Frère Francis s'agenouilla pour tracer sur une large pierre plate les mots « *Solitude et Silence* ». S'il savait lire — ce qui était d'ailleurs improbable, à considérer les statistiques — le pèlerin pourrait ainsi comprendre que sa seule présence constituait pour le pénitent une occasion de péché, et il lui ferait sans doute la grâce de se retirer sans plus insister.

— « Ah, bon ! » fit le barbu.

Un instant, il demeura immobile, promenant ses regards autour de lui, puis il frappa une grosse roche de son bâton :

— « Tenez, » dit-il, « en voilà une qui ferait bien votre affaire... Allons, bonne chance, et puissiez-vous trouver la Voix que vous cherchez ! »

Sur le moment, Frère Francis ne comprit pas que l'étranger avait voulu dire « Voix » avec un V majuscule ; il imagina simplement que le vieil homme l'avait pris pour un sourd-muet. Après avoir jeté un rapide coup d'œil au pèlerin qui s'éloignait en sifflotant derechef, il s'empressa de lui dédier une bénédiction silencieuse pour lui assurer un bon voyage, puis il se remit à son travail de maçon, pressé de se construire un petit enclos en forme de cercueil dans lequel il pourrait s'étendre pour dormir sans que sa chair offrît un appât aux loups dévorants.

Un céleste troupeau de cumulus passa au-dessus de sa tête : après avoir cruellement induit le désert en tentation, ces nuages allaient maintenant dispenser aux montagnes leur humide bénédiction... Leur passage rafraîchit un instant le jeune moine en le protégeant des rayons brûlants du soleil et il en profita pour activer son travail, non sans ponctuer ses moindres gestes d'oraisons chuchotées pour s'assurer la véritable Vocation — car c'était là, aussi bien, le but même qu'il cherchait à atteindre pendant sa période de jeûne dans le désert.

Finalement, Frère Francis saisit la grosse pierre que le pèlerin lui avait indiquée... mais les bonnes couleurs que lui avaient données ses tra-

vaux de forces désertèrent soudain son visage et il laissa précipitamment retomber le quartier de roc, comme s'il eût tout à coup touché un serpent.

Une boîte de métal rouillé gisait là, à ses pieds, partiellement enfouie dans la pierraille...

Poussé par la curiosité, le jeune moine voulut aussitôt la saisir, mais il fit d'abord un pas en arrière et se signa bien vite, en marmottant du latin. Après quoi, rassuré, il ne craignit plus de s'adresser à la boîte elle-même.

— « *Vade retro, Satanas!* » lui enjoignit-il en la menaçant du pesant crucifix de son rosaire, « Disparais, Vil Séducteur ! »

Tirant subrepticement de sous sa robe un minuscule goupillon, il aspergea la boîte d'eau bénite, à toutes fins utiles. « Si tu es créature diabolique, va-t'en ! »

Mais la boîte n'eut pas l'air de vouloir disparaître, ni d'exploser, ni même de se racornir dans une odeur de soufre... Elle se contenta de rester tranquillement à sa place, laissant au vent du désert le soin de faire évaporer les gouttelettes sanctificatrices qui la recouvraient.

— « Ainsi soit-il ! » fit alors le religieux en s'agenouillant pour saisir l'objet.

Assis parmi les cailloux, il passa plus d'une heure à marteler la boîte avec une grosse pierre pour l'ouvrir. Tandis qu'il travaillait de la sorte, l'idée lui vint que cette relique archéologique — car c'était bien de cela, visiblement, qu'il s'agissait — était peut-être un signe envoyé par le Ciel pour lui marquer que la Vocation lui était accordée. Aussitôt, pourtant, il chassa de son esprit cette pensée, se souvenant à temps que le Père Abbé l'avait très sérieusement mis en garde contre toute révélation personnelle directe à caractère spectaculaire. S'il avait quitté l'abbaye pour accomplir dans le désert ce jeûne de quarante jours, réfléchit-il, c'était justement pour que sa pénitence lui valût une inspiration d'en-haut qui l'appellerait aux Saints Ordres. Il ne devait pas s'attendre à être le témoin de visions ou à s'entendre appeler par des voix célestes : de tels phéonmènes, chez lui, n'eussent trahi qu'une vaine et stérile présomption. Trop de novices avaient ramené de leur retraite dans le désert d'abondantes histoires de présages, de prémonitions et de visions célestes, aussi l'excellent Père Abbé avait-il adopté une politique énergique en face de ces prétendus miracles. « Le Vatican est seul qualifié pour se prononcer là-dessus, » avait-il grogné, « et il faut bien se garder de prendre pour révélation divine ce qui n'est autre chose que l'effet d'un coup de soleil. »

Malgré qu'il en eût, cependant, Frère Francis ne pouvait s'empêcher de manipuler la vieille boîte de métal avec un infini respect, tout en la martelant de son mieux pour l'ouvrir...

Elle céda soudain, répandant son contenu sur le sol, et le jeune religieux sentit un frisson glacé lui parcourir l'échine. L'Antiquité elle-même allait se révéler à lui ! Passionné d'archéologie, il avait peine à en croire le témoignage de ses yeux, et il songea tout à coup que Frère Jeris

allait en être malade de jalousie — mais il se reprocha vite cette pensée peu charitable et il se mit à remercier le Ciel qui le gratifiait d'un pareil trésor.

Tremblant d'émoi, il toucha d'une main précautionneuse les objets contenus dans la boîte en s'efforçant de les trier. Ses études antérieures lui permirent ainsi de reconnaître dans le lot un *tournevis* — sorte d'instrument utilisé autrefois pour introduire dans du bois des tiges de métal fileté — et une espèce de petite cisaille à lames coupantes. Il découvrit aussi un outil bizarre, composé d'un manche de bois pourri et d'une forte tige de cuivre à laquelle adhéraient encore quelques parcelles de plomb fondu, mais il ne parvint pas à l'identifier. La boîte contenait encore un petit rouleau d'une bande noire et collante, trop détériorée par les siècles pour qu'on pût savoir ce que c'était, et de nombreux fragments de verre et de métal, ainsi que plusieurs de ces petits objets tubulaires à moustaches de fil de fer que les païens des montagnes considéraient comme des amulettes, mais que certains archéologues croyaient être des restes de la légendaire *machina analytica,* antérieure au Déluge de Flammes.

Frère Francis examina soigneusement tous ces objets avant de les ranger à côté de lui sur la grande pierre plate ; quant aux documents, il se réserva de les examiner en dernier lieu. Comme toujours, d'ailleurs, c'étaient eux qui constituaient la plus importante découverte, étant donné le très petit nombre de papiers qui avaient échappé aux terribles autodafés allumés pendant l'Âge de la Simplification par une populace ignorante et vengeresse ne craignant pas de détruire ainsi jusqu'aux textes sacrés eux-mêmes.

La précieuse boîte contenait deux de ces inestimables papiers, ainsi que trois petites feuilles de notes manuscrites. Tous ces vénérables documents étaient très fragiles, la vétusté les ayant desséchés et rendus cassants ; aussi le jeune moine les mania-t-il avec les plus grandes précautions, en ayant bien soin de les protéger du vent avec un pan de sa robe. Ils étaient d'ailleurs à peine lisibles et rédigés en Anglais Antédiluvien, cette langue ancienne qui, comme le latin, n'était plus employée, à l'heure actuelle, que par les moines et le Rituel de la liturgie. Frère Francis se mit à les déchiffrer lentement, reconnaissant les mots au passage sans bien pénétrer leur signification exacte. On lisait sur l'une des petites feuilles : « *1 livre saucisse, 1 boîte choucroute pour Emma.* » La seconde feuille disait : « *Penser à prendre formule* 1040 *pour déclaration impôts.* » La troisième, enfin, ne comportait que des chiffres : une longue addition, puis un chiffre représentant manifestement un pourcentage soustrait du total précédent et suivi du mot « *Zut !* » Incapable de comprendre quoi que ce fût à ces documents, le moine se contenta de vérifier les calculs et les trouva justes.

Des deux autres papiers contenus dans la boîte, l'un, étroitement serré en un petit rouleau, menaçait de tomber en morceaux si l'on s'avisait de le dérouler. Frère Francis ne réussit à y déchiffrer que deux mots : « PARI MUTUEL », et il le remit dans la boîte pour l'examiner plus tard, une fois soumis à un traitement conservateur approprié.

Le second document se composait d'un grand papier plusieurs fois replié sur lui-même et si cassant à l'endroit des pliures que le religieux dut se contenter d'en écarter précautionneusement les feuillets pour y jeter un coup d'œil.

C'était un plan, un réseau compliqué de lignes blanches tracées sur fond bleu !

Un nouveau frisson parcourut l'échine de Frère Francis : c'était un *bleu* qu'il tenait là — un de ces documents anciens de toute rareté que les archéologues appréciaient tant et que les savants et interprètes spécialisés avaient généralement tant de mal à déchiffrer !

Mais l'incroyable bénédiction que constituait une pareille trouvaille ne se bornait pas là : parmi les mots tracés dans l'un des angles inférieurs du document, voilà, en effet, que Frère Francis découvrit tout à coup le nom même du fondateur de son ordre : le Bienheureux Leibowitz *en personne !*

Les mains du jeune moine se mirent à trembler si fort, dans son allégresse, qu'il faillit en déchirer l'inestimable papier. Les derniers mots que lui avait adressés le pèlerin lui revinrent alors en mémoire : « Puisses-tu trouver la Voix que tu cherches ! » Et c'était bien une Voix qu'il venait de découvrir, une Voix avec un grand V, pareil à celui que forment les deux ailes d'une colombe plongeant vers la terre du haut du firmament, un V majuscule, comme dans *Vere dignum*, ou *Vidi aquam*, un V majestueux et solennel, comme ceux qui décorent les grandes pages du Missel — un V, en bref, comme dans *Vocation !*

Après un dernier coup d'œil au *bleu* pour s'assurer qu'il ne rêvait point, le religieux entonna ses actions de grâces : « *Beate Leibowitz, ora pro me... Sancte Leibowitz, exaudi me..* » — et cette dernière formule ne manquait pas d'une certaine audace, puisque le fondateur de son Ordre attendait encore sa canonisation !

Oublieux des injonctions de l'Abbé, Frère Francis se dressa d'un bond et se mit à scruter l'horizon vers le sud, dans la direction qu'avait prise le vieil errant au pagne de jute. Mais le pèlerin avait depuis longtemps disparu... C'était sûrement un ange du Seigneur, se dit Frère Francis, et — qui sait? — peut-être même le Bienheureux Leibowitz en personne... Ne lui avait-il pas indiqué l'endroit même où découvrir ce miraculeux trésor, en lui conseillant de déplacer certain roc au moment où il lui adressait de prophétiques adieux?...

Le jeune religieux demeura plongé dans ses exaltantes réflexions jusqu'à l'heure où le soleil couchant vint ensanglanter les montagnes, tandis que les ombres crépusculaires s'amassaient autour de lui. A ce moment-là seulement, la nuit aprochante vint le tirer de sa méditation. Il se dit que l'inestimable don qu'il venait de recevoir ne le mettait probablement pas à l'abri des loups et il se hâta de terminer sa muraille protectrice. Puis, comme les étoiles se levaient, il ranima son feu et recueillit les petites baies violettes des cactus qui constituaient son repas. C'était là sa seule nourriture, à l'exception de la poignée de grains de blé desséchés qu'un prêtre lui apportait chaque dimanche. Aussi lui arrivait-il

de promener un regard avide sur les lézards qui traversaient les rocs d'alentour — et ses rêves étaient-ils fréquemment peuplés de cauchemars gourmands.

Cette nuit-là, pourtant, la faim était passée au second plan de ses préoccupations. Ce qu'il aurait voulu, avant tout, c'était courir en toute hâte vers l'abbaye pour faire part à ses frères de sa merveilleuse rencontre et de sa miraculeuse découverte. Mais la chose, bien entendu, était absolument hors de question. Vocation ou non, il lui faudrait rester là jusqu'à la fin du Carême et continuer à se comporter comme si rien d'extraordinaire ne lui fût arrivé.

« On bâtira une cathédrale sur cet emplacement, » songea-t-il tandis qu'il rêvassait auprès de son feu. Et déjà, son imagination lui montrait le majestueux édifice qui surgirait des ruines de l'ancien village avec ses clochers altiers qu'on pourrait découvrir de plusieurs kilomètres à la ronde.

Il finit par s'assoupir et, lorsqu'il se réveilla en sursaut, quelques vagues tisons rougeoyaient à peine dans son feu mourant. Il eut soudain l'impression qu'il n'était plus seul dans ce désert... Ecarquillant les yeux, il s'efforça de percer les ténèbres qui l'enveloppaient, et c'est alors qu'il aperçut, derrière les dernières braises de son maigre foyer, les prunelles d'un loup qui luisaient dans l'obscurité. Poussant un cri d'effroi, le jeune moine courut aussitôt se blottir dans son cercueil de pierres sèches.

Ce cri qu'il venait de pousser, se dit-il tandis qu'il se terrait, tout tremblant, dans son refuge, ce cri ne constituait pas, à proprement parler, une infraction à la règle du silence... Et il se mit à caresser la boîte de métal qu'il serrait sur son cœur, tout en priant pour que le Carême s'achevât promptement. Autour de lui, des pattes griffues égratignaient les pierres de son enclos...

***

Toutes les nuits, les loups rôdaient ainsi autour du misérable campement du religieux, emplissant les ténèbres de leurs hurlements de mort et, toute la journée, il se débattait, aux prises avec de véritables cauchemars provoqoués par la faim, la chaleur et les impitoyables morsures du soleil. Ses journées, Frère Francis les employait à ramasser du bois pour son feu et aussi à prier, s'évertuant à maîtriser son impatience de voir enfin arriver le Samedi Saint qui marquerait la fin du Carême et celle de son jeûne.

Pourtant, quand ce jour béni se leva enfin, le jeune moine était trop affaibli par les privations pour trouver la force de s'en réjouir. Accablé d'une immense lassitude, il fit sa besace, ramena son capuchon sur sa tête pour se garantir du soleil et mit sa précieuse boîte sous son bras. Puis, plus léger d'une quinzaine de kilos par rapport au mercredi des Cendres, il entreprit de couvrir d'une démarche chancelante les dix kilomètres qui le séparaient de l'abbaye... Epuisé, il s'écroula au moment où il en atteignait la porte ; les frères qui le recueillirent et prodiguèrent leurs

soins à sa pauvre carcasse déshydratée racontèrent qu'il n'avait cessé, pendant son délire, de parler d'un ange en pagne de jute et d'invoquer le nom du Bienheureux Leibowitz, le remerciant avec ferveur de lui avoir révélé de saintes reliques, ainsi que le Pari Mutuel.

Le bruit de ces vaticinations se répandit dans la communauté et parvint très rapidement aux oreilles du Père Abbé, responsable de toute discipline, qui serra aussitôt les mâchoires. « Qu'on aille me le chercher ! » ordonna-t-il d'un ton bien propre à donner des ailes aux plus nonchalants.

En attendant le jeune moine, l'Abbé se mit à faire les cent pas, tandis que la colère s'amassait en lui. Non pas, bien sûr, qu'il fût contre les miracles, loin de là. Encore qu'ils fussent difficilement compatibles avec les nécessités de l'administration intérieure, le bon Père croyait dur comme fer aux miracles, puisqu'ils constituaient la base même de sa foi. Mais il entendait au moins que ces miracles fussent dûment contrôlés, vérifiés et authentifiés dans les formes prescrites, selon les règles établies. Depuis la récente béatification du vénéré Leibowitz, en effet, ces jeunes fous de moines s'avisaient de dénicher des miracles partout.

Pour compréhensible que fût assurément cette propension au merveilleux, elle n'en était pas moins intolérable. Certes, tout ordre monastique digne de ce nom est vivement soucieux de contribuer à la canonisation de son fondateur, en réunissant avec le plus grand zèle tous les éléments susceptibles d'y contribuer, mais il y avait des limites ! Or, depuis quelque temps, l'Abbé avait pu constater que son troupeau de moinillons avait tendance à échapper à son autorité, et le zèle passionné que mettaient les jeunes frères à découvrir et à recenser les miracles avait si bien ridiculisé l'Ordre Albertien de Leibowitz qu'on en faisait des gorges chaudes jusqu'au Nouveau Vatican...

Aussi le Père Abbé était-il bien décidé à sévir : dorénavant, tout propagateur de nouvelles miraculeuses se verrait infliger une punition. Dans le cas d'un faux miracle, le responsable paierait ainsi le prix de son indiscipline et de sa crédulité ; dans le cas d'un miracle authentique, au contraire, révélé par des vérifications ultérieures, le châtiment subi constituerait la pénitence obligée que doivent accomplir tous ceux qui bénéficient du don de la grâce...

Au moment où le jeune novice frappa timidement à sa porte, le bon Père, parvenu au terme de ses réflexions, se trouvait ainsi dans l'humeur qui convenait à la circonstance : un état d'esprit proprement féroce, dissimulé sous la plus benoîte apparence.

— « Entrez, mon fils, » fit-il d'une voix suave.

— « Vous m'avez fait demander, mon Révérend Père ? » s'enquit le novice — et il eut un sourire ravi en apercevant sa boîte de métal sur la table de l'Abbé.

— « Oui, » répondit le Père, qui parut hésiter un instant.

« Mais sans doute aimeriez-vous mieux, » poursuivit-il, que ce soit

moi, dorénavant, qui vienne vous trouver, puisque vous voici maintenant devenu un si célèbre personnage? »

— « Oh! non, mon Père! » s'écria Frère Francis, cramoisi et s'étranglant à demi.

— « Vous avez dix-sept ans, et vous n'êtes visiblement qu'un imbécile. »

— « Sans aucun doute, mon Révérend. »

— « Voulez-vous me dire, dans ces conditions, quelle raison déraisonnable vous pouvez avoir de vous croire digne d'entrer dans les Ordres? »

— « Je n'en ai absolument aucune, ô mon vénérable maître. Je ne suis qu'un misérable pécheur dont l'orgueil est impardonnable.

— « Et tu ajoutes encore à tes fautes, » rugit l'Abbé, « en prétendant ton orgueil si grand qu'il est impardonnable! »

— « C'est vrai, mon Père. Je ne suis qu'un vermisseau. »

L'Abbé eut un sourire glacé et recouvra son calme vigilant.

— « Vous êtes donc prêt à vous rétracter, » reprit-il, « et à renier toutes les divagations que vous avez proférées sous l'influence de la fièvre, à propos d'un ange qui vous serait apparu et vous aurait remis ce... » (il désigna d'un geste méprisant la boîte de métal)... « cette méprisable pacotille? »

Frère Francis eut un sursaut et ferma peureusement les yeux.

— « Je... j'ai bien peur de ne le pouvoir, ô mon maître, » souffla-t-il.

— « Quoi? »

— « Je ne puis nier ce que mes yeux ont vu, mon Révérend Père. »

— « Savez-vous quel est le châtiment qui vous attend? »

— « Oui, mon Père. »

— « Très bien. Préparez-vous donc à le recevoir. »

Avec un soupir résigné, le novice releva sa longue robe jusqu'à la taille et s'inclina sur la table. Prenant alors dans son tiroir une solide verge de noyer, le bon Père lui en cingla dix fois de suite le postérieur. (Après chaque coup, le novice prononçait avec soumission le « *Deo gratias!* » que méritait la leçon d'humilité dont il profitait ainsi.)

— « *Et maintenant,* » interrogea l'Abbé en baissant ses manches, « êtes-vous disposé à vous rétracter? »

— « Mon Père, je ne le peux pas. »

Lui tournant le dos brusquement, le prêtre demeura un instant silencieux.

— « Très bien, » reprit-il enfin d'une voix mordante. « Vous pouvez disposer. Mais ne comptez surtout pas prononcer vos vœux solennels cette année, en même temps que les autres. »

Frère Francis, en larmes, regagna sa cellule. Les autres novices allaient recevoir l'habit monastique, et lui, au contraire, devrait attendre encore une année et passer un nouveau Carême dans le désert, parmi les loups, en quête d'une vocation dont il savait pourtant bien qu'elle lui avait été amplement accordée...

Au cours des semaines qui suivirent, l'infortuné eut au moins la consolation de constater que l'Abbé n'avait pas eu entièrement raison en traitant de « méprisable pacotille le contenu de la boîte de métal. Ces reliques archéologiques avaient visiblement éveillé un très vif succès parmi les Frères et l'on consacrait beaucoup de temps au nettoyage et au classement des outils ; on s'efforçait également de restaurer les documents écrits et d'en pénétrer le sens. Le bruit courait même, dans la communauté, que Frère Francis avait bien découvert d'authentiques reliques du Bienheureux Leibowitz — notamment sous la forme du plan, ou *bleu,* qui portait son nom et sur lequel se voyaient encore quelques éclaboussures brunâtres. (Du sang de Leibowitz, peut-être? Le Père Abbé, lui, opinait qu'il s'agissait de jus de pomme.) En tout cas, le plan était daté de l'An de Grâce 1956, c'est-à-dire qu'il semblait contemporain du vénérable fondateur de l'Ordre.

On savait d'ailleurs assez peu de choses du Bienheureux Leibowitz ; son histoire se perdait dans les brumes du passé, que venait encore obscurcir la légende. On affirmait seulement que Dieu, pour mettre à l'épreuve le genre humain, avait ordonné aux savants d'autrefois — parmi lesquels figurait le Bienheureux Leibowitz — de perfectionner certaines armes diaboliques, grâce auxquelles l'Homme, en l'espace de quelques semaines, était parvenu à détruire l'essentiel de sa civilisation, supprimant du même coup un très grand nombre de ses semblables. Ç'avait été le Déluge de Flammes qu'avaient suivi les pestes et fléaux divers, et enfin la folie collective qui devait conduire à l'Age de la Simplification. Au cours de cette dernière époque, les ultimes représentants de l'humanité, saisis d'une fureur vengeresse, avaient taillé en pièces tous les politiciens, techniciens et hommes de science ; en outre, ils avaient brûlé tous les ouvrages et documents d'archives qui auraient pu permettre au genre humain de s'engager à nouveau dans les voies de la destruction scientifique. En ce temps-là, on avait poursuivi d'une haine sans précédent tous les écrits, tous les hommes instruits — à tel point que le mot « benêt » avait fini par devenir synonyme de *citoyen honnête, intègre et vertueux.*

Pour échapper au légitime courroux des benêts survivants, beaucoup de savants et d'érudits cherchèrent à se réfugier dans le giron de Notre Mère l'Eglise. Elle les accueillit, en effet, les revêtit de robes monacales et s'efforça de les soustraire aux poursuites de la populace. Ce procédé ne réussit d'ailleurs pas toujours, car certains monastères furent envahis, leurs archives et leurs textes sacrés jetés au feu, tandis qu'on pendait haut et court ceux qui s'y étaient réfugiés. En ce qui concerne Leibowitz, il avait trouvé asile chez les Cisterciens. Ayant prononcé ses vœux, il devint prêtre et, au bout d'une douzaine d'années, la permission lui fut accordée de fonder un nouvel ordre monastique, celui des « Albertiens », ainsi nommé en souvenir d'Albert le Grand, professeur du grand Saint Thomas d'Aquin et patron de tous les gens de science. La congrégation nouvellement créée devait se consacrer à la préservation de la culture, tant sacrée que profane, et ses membres auraient pour

tâche principale de transmettre aux générations à venir les rares livres et documents ayant échappé à la destruction et qu'on leur faisait tenir en cachette, de tous les coins du monde. Finalement, certains benêts reconnurent en Leibowitz un ancien savant, et il subit le martyre par pendaison. L'Ordre fondé par lui, pourtant, n'en continua pas moins à fonctionner et ses membres, lorsqu'il fut de nouveau permis de posséder des documents écrits, purent même s'attacher à transcrire de mémoire de nombreux ouvrages du temps passé. Mais la mémoire de ces annalistes étant forcément limitée (et peu d'entre eux, au reste, possédant une culture assez étendue pour comprendre les sciences physiques) les frères copistes consacrèrent le plus clair de leurs efforts aux textes sacrés, ainsi qu'aux ouvrages traitant de belles-lettres ou de questions sociales. Ainsi donc ne survécut, de l'immense répertoire des connaissances humaines, qu'une assez chétive collection de petits traités manuscrits.

Après six siècles d'obscurantisme, les moines continuaient à étudier et à recopier leur maigre récolte. Ils attendaient... Certes, la plupart des textes sauvés par eux ne leur étaient d'aucune utilité — certains, même, leur demeurant rigoureusement incompréhensibles. Mais il suffisait aux bons religieux de savoir qu'ils détenaient la Connaissance : ils sauraient la sauver et la transmettre, ainsi que l'exigeait leur devoir — et ce, même si l'obscurantisme universel devait durer dix mille ans...

Frère Francis Gérard de l'Utah retourna dans le désert l'année suivante et s'y remit à jeûner dans la solitude. Une fois de plus, il s'en revint au monastère, faible et amaigri, et fut de nouveau traduit devant le Père Abbé, qui lui demanda s'il était enfin décidé à renier ses extravagantes déclarations.

— « Je ne le peux pas, mon Père, » répéta-t-il, « je ne peux pas nier ce que j'ai vu de mes yeux. »

Et l'Abbé, une fois de plus, le châtia selon le Christ ; une fois de plus aussi, il repoussa la prononciation de ses vœux à une date ultérieure...

Les documents contenus dans la boîte de métal avaient cependant été confiés à un séminaire, pour étude, après qu'on en eût pris copie. Mais Frère Francis restait un simple novice, un novice qui continuait de rêver au magnifique sanctuaire que l'on édifierait quelque jour à l'emplacement de sa découverte...

— « Diabolique entêtement ! » fulminait l'Abbé. « Si le pèlerin dont s'obstine à parler cet idiot se dirigeait, comme il le prétend, vers notre abbaye, comment se fait-il qu'on ne l'ait jamais vu?... Un pèlerin en pagne de jute, vraiment ! »

Pourtant, cette histoire de pagne de jute n'était pas sans tracasser un brin le bon Père. La tradition rapportait en effet que le Bienheureux Leibowitz, lors de sa pendaison, avait été coiffé d'un sac de jute, en guise de capuchon...

*
**

Frère Francis resta sept ans novice et vécut dans le désert sept Carêmes successifs. A ce régime, il passa maître dans l'art d'imiter le hurlement des loups et il lui arrivait par la suite, histoire de s'amuser, d'attirer ainsi la meute des fauves jusque sous les murs de l'abbaye, par les nuits sans lune... Dans la journée, il se contentait de travailler aux cuisines et de frotter les dalles du monastère, tout en continuant à étudier les auteurs anciens.

Un beau jour, un envoyé du séminaire arriva sur son âne à l'abbaye, porteur d'une nouvelle génératrice de grand'liesse :

— « Il est maintenant certain, » annonça-t-il, « que les documents trouvés près d'ici remontent bien à la date indiquée et que le plan, notamment, se rapporte en quelque façon à la carrière de votre bienheureux fondateur. On l'a envoyé au Nouveau Vatican, qui en fera l'objet d'une étude plus poussée. »

— « Ainsi, » interrogea l'Abbé, « il pourrait donc s'agir, après tout, d'une véritable relique de Leibowitz? »

Mais le messager, peu soucieux d'engager sa responsabilité, se contenta de hausser le sourcil.

— « On rapporte que Leibowitz était veuf, lors de son ordination, » biaisa-t-il. « Naturellement, si l'on parvenait à découvrir le nom de sa défunte épouse... »

C'est alors que l'Abbé, se rappelant la petite note où figurait un nom de femme, haussa le sourcil à son tour...

Peu après, il fit mander Frère Francis.

— « Mon enfant, » lui déclara-t-il d'un air positivement rayonnant, « je crois le moment venu, pour vous, de prononcer enfin vos vœux solennels. Qu'il me soit permis, à cette occasion, de vous féliciter pour la patience et la fermeté de propos dont vous n'avez cessé de nous donner les preuves... Bien entendu, nous ne parlerons plus jamais de votre... heu... rencontre avec un... — hum ! — ... coureur de désert. Vous êtes un bon benêt, et vous pouvez vous mettre à genoux si vous désirez ma bénédiction. »

Frère Francis poussa un profond soupir et s'évanouit, terrassé par l'émotion. Le Père le bénit, puis le ranima et lui permit de prononcer ses vœux perpétuels : pauvreté, chasteté, obéissance — et observance de la règle.

A quelque temps de là, le nouveau profès de l'ordre albertien des Frères de Leibowitz fut affecté à la salle des copistes, sous la surveillance d'un vieux moine appelé Horner, et il se mit à décorer consciencieusement les pages d'un traité d'algèbre de belles enluminures représentant des rameaux d'olivier et des chérubins joufflus.

— « Si vous le désirez, » lui annonça le vieil Horner de sa voix cassée, « vous pouvez consacrer cinq heures de votre temps, chaque semaine, à une occupation de votre choix — sous réserve d'approbation, naturellement. Dans le cas contraire, vous utiliserez ces heures de

labeur facultatif à copier la « *Summa Theologica* » (1), ainsi que les fragments de l' « *Encyclopedia Brittanica* » qui sont parvenus jusqu'à nous. »

Après avoir réfléchi là-dessus, le jeune moine demanda :

— « Pourrais-je consacrer ces heures à faire une belle copie du plan de Leibowitz? »

— « Je n'en sais rien, mon enfant, » répliqua Frère Horner en fronçant le sourcil. « C'est là un sujet sur lequel notre excellent Père s'avère quelque peu chatouilleux, voyez-vous... Enfin, » conclut-il devant les supplications du jeune copiste, « je consens tout de même à vous le permettre, puisque c'est là un travail qui ne vous prendra pas longtemps. »

Frère Francis se procura donc le plus beau parchemin qu'il put trouver et passa de longues semaines à en gratter et polir la peau avec une pierre plate, jusqu'à ce qu'il eût réussi à lui donner une éclatante et neigeuse blancheur. Puis il consacra d'autres semaines à étudier les copies du précieux document, jusqu'à ce qu'il en connût par cœur tout le tracé, tout le mytérieux enchevêtrements de lignes géométriques et de symboles incompréhensibles. A la fin, il se sentit capable de reproduire les yeux fermés l'étonnante complexité du document. Alors, il passa bien des semaines encore à fouiller dans la bibliothèque du monastère pour y découvrir des renseignements qui lui permissent de se faire une idée, même vague, de la signification du plan.

Frère Jeris, un jeune moine qui travaillait également dans la salle des copistes et s'était maintes fois moqué de lui et de ses miraculeuses apparitions dans le désert, le surprit tandis qu'il se livrait à cette besogne.

— « Puis-je vous demander, « lui dit-il, penché sur son épaule, « ce que signifie la mention « *Mécanisme de Contrôle Transistoriel pour Elément 6-B ?* »

— « C'est évidemment le nom de l'objet que représente le schéma, » répliqua Frère Francis, d'un ton un peu sec, car Frère Jeris n'avait fait que lire à haute voix le titre du document.

— « Sans doute... Mais que représente donc ce schéma? »

— « Mais... le mécanisme de contrôle transitoriel d'un élément 6-B, naturellement ! »

Frère Jeris éclata de rire, et le jeune copiste se sentit rougir.

« Je suppose, » reprit-il, « que le schéma représente en réalité quelque concept abstrait. D'après moi, ce *Mécanisme de Contrôle Transistoriel* devait être une abstraction transcendentale. »

— « Et vous la classeriez dans quel ordre de connaissances, votre abstraction? » s'enquit Jeris, toujours sarcastique.

— « Eh bien, voyons... » Frère Francis hésita un instant, puis reprit : « Etant donné les travaux que poursuivait le Bienheureux Leibowitz avant d'entrer en religion, je dirais que le concept dont il s'agit

(1) La « *Somme* » de Saint Thomas d'Aquin, de toute évidence.

ici concerne cet art aujourd'hui perdu que l'on nommait autrefois l'*électronique.* »

— « Ce nom figure en effet parmi les textes écrits qui nous ont été transmis. Mais que désigne-t-il au juste? »

— « Les textes nous le disent également : l'objet de l'électronique était l'utilisation de l'Electron, que l'un des manuscrits en notre possession, malheureusement fragmentaire, nous définit comme une Torsion du Néant Négativement Chargée. » (1)

— « Votre subtilité m'impressionne, » s'extasia Jeris. « Puis-je vous demander encore ce que c'est que la négation du néant? »

Frère Francis, rougissant de plus belle, se mit à patauger.

« La torsion négative du néant, » poursuivit l'impitoyable Jeris, « doit tout de même aboutir à quelque chose de positif. Je suppose donc, Frère Francis, que vous parviendrez à nous fabriquer ce quelque chose, si vous voulez bien y consacrer tous vos efforts. Grâce à vous, nul doute que nous ne finissions par posséder ce fameux Electron. Mais qu'en ferons-nous alors? Où le mettrons-nous? Sur le maître-autel, peut-être? »

— « Je n'en sais rien, » répliqua Francis, qui s'énervait, « et je ne sais pas davantage ce qu'était un Electron, ni même à quoi cela pouvait bien servir. J'ai seulement la conviction profonde que la chose a dû exister, à une certaine époque, voilà tout. »

Eclatant d'un rire moqueur, Jeris l'iconoclaste le quitta pour retourner à son travail. Cet incident avait attristé Frère Francis sans le détourner pour autant du projet qu'il caressait. Dès qu'il eut assimilé les quelques renseignements que pouvait lui fournir la bibliothèque du monastère sur l'art perdu dans lequel s'était illustré Leibowitz, il esquissa quelques avant-projets du plan qu'il entendait reproduire sur son parchemin. Le schéma lui-même, puisqu'il n'arrivait pas à en pénétrer la signification, serait reproduit par ses soins tel qu'il se présentait sur le document original. Pour ce faire, il emploierait l'encre noire ; par contre, il adopterait des encres de couleur et des caractères de fantaisie hautement décoratifs pour reproduire des chiffres et légendes du plan. Il décida également de rompre l'austère et géométrique monotonie de sa reproduction en l'agrémentant de colombes et de chérubins, de pampres verdoyants, de fruits dorés et d'oiseaux multicolores — voire d'un artificieux serpent. En haut de son œuvre, il tracerait une représentation symbolique de la Sainte Trinité, et en bas, pour faire pendant, un dessin de la cotte de mailles servant d'emblème à son Ordre. Le Mécanisme de Contrôle Transistoriel du Bienheureux Leibowitz se trouverait ainsi magnifié comme il convenait et son message parlerait à l'œil en même temps qu'à l'esprit.

Lorsqu'il eut achevé son croquis préliminaire, il le soumit timidement au Frère Horner.

---

(1) Définition exacte (donnée par le Pr. Léon Brillouin, puis reprise par Robert Andrews Millikan, prix Nobel). Elle est en effet incompréhensible si on n'a pas le contexte, c'est-à-dire toute la complexe structure de notre physique.

— « Je m'aperçois, » fit le vieux moine d'un ton nuancé de remords, « que ce travail vous prendra beaucoup plus de temps que je ne l'aurais cru... Mais il n'importe : continuez. Le dessin en est beau, vraiment très beau.

— « Merci, mon frère. »

Frère Horner eut un clin d'œil à l'adresse du jeune religieux :

— « J'ai appris, » lui glissa-t-il en confidence, « que l'on avait décidé d'activer les formalités nécessaires pour la canonisation du Bienheureux Leibowitz. Aussi est-il probable que notre excellent Père se sent à l'heure actuelle beaucoup moins inquiet à propos de ce que vous savez. »

Bien entendu, tout le monastère était au courant de cette importante nouvelle. La béatification de Leibowitz était depuis longtemps un fait accompli, mais les dernières formalités qui feraient de lui un saint pouvaient exiger encore bon nombre d'années. En outre, il y avait toujours lieu de craindre que l'Avocat du Diable découvrît quelque motif rendant impossible la canonisation projetée.

Au bout de longs mois, Frère Francis se mit enfin au travail sur son beau parchemin, traçant avec amour les fines arabesques, les volutes compliquées et les élégantes enluminures rehaussées de feuilles d'or. C'était un travail de longue haleine qu'il avait entrepris là, un travail qui exigeait plusieurs années pour être mené à bonne fin. Les yeux du copiste, naturellement, furent mis à rude épreuve et il fut parfois obligé d'interrompre son labeur pendant de longues semaines, de peur qu'une bévue causée par la fatigue vînt gâcher tout l'ensemble. Peu à peu, cependant, l'œuvre prenait forme, et elle affectait une si grandiose beauté que tous les moines de l'abbaye se pressaient pour la contempler avec admiration. Seul, le sceptique Frère Jeris continuait à critiquer.

— « Je me demande, » disait-il, « pourquoi vous ne consacrez pas votre temps à un travail *utile.* »

C'était ce qu'il faisait, quant à lui, puisqu'il fabriquait des abat-jour de parchemin décoré pour les lampes à huile de la chapelle.

Sur ces entrefaites, le vieux Frère Horner tomba malade et se mit à décliner rapidement. Dans les premiers jours de l'Avent, ses frères chantèrent pour lui la Messe des Morts et confièrent sa dépouille à la terre originelle. L'Abbé choisit Frère Jeris pour succéder au défunt dans la surveillance des copistes et le jaloux en profita aussitôt pour ordonner à Frère Francis d'abandonner son chef-d'œuvre. Il était grand temps, lui dit-il, de renoncer à ces enfantillages ; il s'agissait maintenant de fabriquer des abat-jour. Frère Francis mit en lieu sûr le fruit de ses veilles et obéit sans récriminer. Tout en peignant ses abat-jour, il se consolait en songeant que nous sommes tous mortels... Un jour, sans doute, l'âme de Frère Jeris irait rejoindre en Paradis celle du Frère Horner, la salle des copistes, après tout, n'étant jamais que l'antichambre de la Vie Eternelle. Alors, s'il plaisait à Dieu, il lui serait permis de reprendre son chef-d'œuvre interrompu...

La divine Providence, toutefois, prit les choses en main bien avant

le trépas de Frère Jeris. Dès l'été qui suivit, un évêque qui cavalcadait à dos de mule, accompagné d'une nombreuse suite de dignitaires ecclésiastiques, se présentait à la porte du monastère. Le Nouveau Vatican, annonça-t-il, l'avait chargé d'être l'avocat de la canonisation de Leibowitz et il venait recueillir auprès du Père Abbé tous les renseignements susceptibles de l'aider dans sa mission ; en particulier, il souhaitait obtenir des éclaircissements sur une apparition terrestre du Bienheureux dont aurait été gratifié un certain Frère Francis Gerard de l'Utah.

L'envoyé du Nouveau Vatican fut chaleureusement accueilli, comme il se doit. On le logea dans l'appartement réservé aux prélats de passage et on le pourvut de six jeunes moines attentifs à satisfaire ses moindres désirs. On déboucha pour lui les meilleures bouteilles, on embrocha les plus délicates volailles et on alla même jusqu'à se préoccuper de ses distractions, embauchant pour lui, chaque soir plusieurs violonistes et toute une troupe de clowns.

Il y avait trois jours que l'évêque était là quand le bon Père Abbé fit comparaître devant lui Frère Francis.

— « Mgr. Di Simone désire vous voir, » lui dit-il. « Si vous avez le malheur de donner libre cours à votre imagination, nous ferons de vos boyaux des cordes à violon, nous jetterons votre carcasse aux loups et vos ossements seront inhumés en terre non consacrée... Maintenant, mon fils, allez en paix : Monseigneur vous attend. »

Frère Francis n'avait nul besoin de l'avertissement du bon Père pour tenir sa langue. Depuis le jour lointain où la fièvre l'avait rendu loquace, après son premier Carême dans le désert, il s'était bien gardé de souffler mot à âme qui vive de sa rencontre avec le pèlerin. Mais il s'inquiétait de voir que les plus hautes autorités ecclesiastiques s'intéressaient brusquement à ce même pèlerin, aussi le cœur lui battait-il à grands coups lorsqu'il se présenta devant l'évêque.

Son effroi se révéla d'ailleurs sans fondement aucun. Le prélat était un vieil homme fort paterne, qui semblait s'intéresser avant tout à la carrière du moinillon.

— « Et maintenant, » lui dit-il au bout de quelques instants d'aimable entretien, « parlez-moi donc de votre rencontre avec votre Bienheureux fondateur. »

— « Oh, Monseigneur ! Je n'ai jamais dit qu'il s'agissait du Bienheureux Leibo... »

— « Bien sûr, mon fils, bien sûr... Voici d'ailleurs un procès-verbal de cette apparition que je vous ai apporté. Il a été dressé d'après des renseignements recueillis aux meilleures sources. Je vous demande seulement de le lire. Après quoi, vous m'en confirmerez l'exactitude, ou bien vous le corrigerez, si besoin est. Ce document, bien entendu, s'appuie uniquement sur des on-dit. En réalité, *vous seul* pouvez nous dire ce qui s'est passé au juste. Je vous prie donc de le lire *très* attentivement. »

Frère Francis prit l'épaisse liasse de papiers que lui tendait le prélat

et se mit à parcourir ce compte rendu officiel avec une appréhension grandissante qui ne tarda pas à dégénérer en une véritable terreur.

— « Vous changez de visage, mon fils, » remarqua l'évêque. « Auriez-vous donc constaté quelque erreur? »

— « Mais... mais... ce n'est pas comme cela... ce n'est pas *du tout* comme cela que les choses se sont passées! » s'écria le malheureux moine, atterré. « Je ne l'ai vu qu'une seule fois et il s'est borné à me demander le chemin de l'abbaye. Puis il a frappé de son bâton la pierre sous laquelle j'ai découvert les reliques... »

— « Pas de chœur céleste, si je comprends bien? »

— « Oh, non. »

— « Pas de nimbe autour de sa tête non plus, ni de tapis de roses se déroulant sous ses pas au fur et à mesure qu'il avançait? »

— « Devant Dieu qui me voit, Monseigneur, j'affirme que rien de tout cela ne s'est produit! »

— « Bon, bon, » fit l'évêque, en soupirant. « Les hitoires que content les voyageurs, je le sais bien, comportent toujours une part d'exagération... »

Comme il semblait déçu, Frère Francis s'empressa de s'excuser, mais l'avocat du futur saint le calma d'un geste :

— « Cela ne fait rien, mon fils, » lui assura-t-il. « Nous ne manquons pas d'autres miracles, dûment contrôlés, Dieu merci!... En tout état de cause, d'ailleurs, les papiers découverts par vous auront eu au moins une utilité, puisqu'ils nous ont permis de découvrir le nom que portait l'épouse de votre vénéré fondateur, laquelle mourut, comme vous le savez, avant qu'il entrât en religion. »

— « Vraiment, Monseigneur? »

— « Oui. Elle s'appelait Emily. »

Manifestement fort désappointé par le récit que lui avait fait le jeune moine de sa rencontre avec le pèlerin. Mgr. Di Simone n'en passa pas moins cinq jours pleins sur le lieu où Francis avait découvert la boîte de métal. Une cohorte de jeunes novices l'accompagnait, brandissant des pelles et des pioches... Après qu'on eût beaucoup creusé, l'évêque regagna l'abbaye, au soir du cinquième jour, avec un riche butin de reliques diverses, parmi lesquelles une vieille boîte d'aluminium contenant encore quelques traces d'un magma desséché qui avait peut-être été, jadis, de la choucroute.

Avant de quitter l'abbaye, il visita la salle des copistes et voulut voir la reproduction que Frère Francis avait faite du célèbre *bleu* de Leibowitz. Le moine, tout en protestant que c'était une bien pauvre chose, la lui exhiba d'une main tremblante.

— « Boufre! » s'écria l'évêque (c'est du moins ce que l'on crut comprendre). « Il faut finir ce travail, mon fils, il le faut! »

Souriant, le moine chercha le regard du Frère Jeris. Mais l'autre s'empressa de détourner la tête... Le lendemain, Frère Francis se remettait à l'ouvrage, à grand renfort de plumes d'oie, de feuilles d'or et de pinceaux divers.

... Il y travaillait toujours lorsqu'une nouvelle députation venue du Nouveau Vatican se présenta au monastère. Cette fois, il s'agissait d'une troupe nombreuse, comportant même des gardes en armes pour repousser les attaques des bandits de grand chemin. A sa tête, fièrement campé sur une mule noire, paradait un prélat dont le chef s'ornait de petites cornes et la bouche de long crocs acérés (c'est en tout cas ce qu'affirmèrent par la suite plusieurs novices.) Il se présenta comme l'*advocatus Diaboli,* chargé de s'opposer par tous les moyens à la canonisation de Leibowitz, et expliqua qu'il venait à l'abbaye pour enquêter sur certains bruits absurdes, propagés par des moinillons hystériques, et dont la rumeur s'était répandue jusqu'aux autorités suprêmes du Nouveau Vatican. Rien qu'à voir cet émissaire, on comprenait tout de suite qu'il n'était pas de ceux à qui on peut en conter.

L'Abbé l'accueillit poliment et lui offrit une petite couchette tout métal, dans une cellule exposée au Sud, en s'excusant de ne pouvoir le loger dans l'appartement d'honneur, provisoirement inhabitable pour raisons d'hygiène. Ce nouvel hôte se contenta pour le servir des personnages de sa suite et il partagea, au réfectoire, l'ordinaire des moines : herbes cuites et brouet de racines.

— « J'ai appris que vous étiez sujet à des crises nerveuses, avec perte du sentiment, » dit-il à Frère Francis quand le moine comparut devant lui. « Combien de fous et d'épileptiques comptez-vous parmi vos ascendants ou vos proches? »

— « Aucun, Excellence. »

— « Ne m'appelez pas Excellence ! » rugit le dignitaire. « Et dites-vous bien que je n'aurai aucun mal à extraire de vous la vérité. »

Il parlait de cette formalité comme d'une intervention chirurgicale des plus banales et pensait visiblement qu'elle aurait dû être pratiquée depuis de longues années.

« Vous n'ignorez pas, » reprit-il, « qu'il existe des procédés permettant de vieillir artificiellement les documents, n'est-ce pas? »

Frère Francis l'ignorait.

« Vous savez également que la femme de Leibowitz s'appelait Emily, et qu'Emma n'est *absolument pas* le diminutif de ce prénom? »

Francis n'était pas très renseigné, là-dessus non plus. Il se rappelait seulement que ses parents, dans son enfance, employaient parfois certains diminutifs un peu à la légère... « Et puis, » se dit-il, « si le Bienheureux Leibowitz — béni soit-il ! — avait décidé d'appeler sa femme Emma, je suis sûr qu'il savait ce qu'il faisait... »

L'envoyé du Nouveau Vatican se mit alors à lui faire un cours de sémantique si furieux et si véhément que l'infortuné moinillon crut en perdre la raison. A l'issue de cette orageuse séance, il ne savait même plus s'il avait jamais, oui ou non, rencontré un pèlerin.

Avant son départ, l'avocat du diable voulut voir, lui aussi, la copie enluminée qu'avait faite Francis et le malheureux la lui apporta la mort dans l'âme. Le prélat, tout d'abord, parut interloqué ; puis il déglutit et sembla se forcer pour dire quelque chose.

— « Vous ne manquez certes pas d'imagination, » reconnut-il. « Mais cela, je crois que tout le monde ici le savait déjà. »

Les cornes de l'émissaire avaient diminué de plusieurs centimètres et il repartit le soir même pour le Nouveau Vatican.

... Et les années passèrent, ajoutant quelques rides aux visages juvéniles, quelques cheveux blancs aux tempes des moines. Au monastère, la vie allait son train, et les moines continuaient à s'absorber dans leurs copies, comme par le passé. Frère Jeris, un beau jour, s'avisa de vouloir construire une presse à imprimer. Quand l'Abbé lui demanda pourquoi, il ne sut que répondre : « Pour augmenter la production. »

— « Ah oui? » fit le Père. « Et à quoi pensez-vous donc que serviraient vos paperasses, dans un monde où l'on est si heureux de ne pas savoir lire? Peut-être pourriez-vous les vendre aux paysans pour allumer leur feu, hein? »

Mortifié, Frère Jeris haussa tristement les épaules — et les copistes du monastère continuèrent à travailler de la plume d'oie...

Un matin de printemps, enfin, peu avant le Carême, un nouveau messager se présenta au monastère, apportant une bonne, une excellente nouvelle : le dossier réuni pour la canonisation de Leibowitz était maintenant complet, le Sacré Collège n'allait pas tarder à se réunir et le fondateur de l'Ordre Albertien figurerait bientôt parmi les saints du calendrier.

Tandis que toute la confrérie se réjouissait, le Père Abbé — très vieux, maintenant, et passablement gâteux — fit appeler Frère Francis.

— « Sa Sainteté exige votre présence lors des fêtes qui vont se dérouler pour la canonisation d'Isaac Edward Leibowitz, » crachota-t-il. « Préparez-vous à partir. »

Et il ajouta d'un ton grognon : « Si vous voulez vous évanouir, allez faire cela ailleurs ! »

***

Le voyage du moine jusqu'au Nouveau Vatican lui demanderait au moins trois mois — davantage, peut-être : tout dépendait de la distance qu'il pourrait couvrir avant que les inévitables voleurs de grand chemin le privent de son âne.

Il partit seul et sans armes, muni seulement d'une sébille de mendiant. Il serrait sur son cœur la copie enluminée du plan de Leibowitz et priait Dieu, chemin faisant, pour qu'on ne la lui volât point. Il est vrai que les voleurs étaient gens ignorants et n'en auraient su que faire... Par précaution, tout de même, le moine arborait un morceau de tissu noir sur l'œil droit. Les paysans étaient superstitieux, en effet, et la menace du « mauvais œil » suffisait parfois à les mettre en fuite.

Après deux mois et quelques jours de voyage, Frère Francis rencontra son voleur, sur un sentier de montagne bordé de bois épais, loin de toute habitation. C'était un homme de petite taille, mais visiblement solide comme un bœuf. Les jambes écartées, ses bras puissants croisés

sur la poitrine, il était campé en travers du sentier, attendant le moine qui s'en venait doucement vers lui, au pas lent de sa monture... Il semblait être seul et n'avait pour arme qu'un couteau qu'il ne tira même pas de sa ceinture. La rencontre causa au moine un profond désappointement : dans le secret de son cœur, en effet, il n'avait cessé d'opérer, tout le long du chemin, qu'il rencontrerait un jour le pèlerin de jadis.

— « Halte ! » ordonna le voleur.

L'âne s'arrêta de lui-même. Frère Francis releva son capuchon pour montrer son bandeau noir et il y porta lentement la main, comme s'il se fût apprêté à dévoiler quelque spectacle affreux, dissimulé sous le tissu. Mais l'homme, rejetant la tête en arrière, éclata d'un rire sinistre et proprement satanique. Le moine s'empressa de murmurer un exorcisme, ce dont le voleur ne parut pas autrement impressionné.

— « Ça ne prend plus depuis des années, » lui dit-il. « Allons, pied à terre, et plus vite que ça ! » Frère Francis haussa les épaules, sourit et descendit de sa monture sans protester.

— « Je vous souhaite le bonjour, monsieur, » fit-il d'un ton aimable. « Vous pouvez prendre l'âne, la marche me fera du bien. »

Et il s'éloignait déjà, quand le voleur lui barra le chemin.

— « Attends !... Déshabille-toi complètement, et fais-moi voir un peu ce qu'il y a dans ce paquet ! »

Le moine lui montra sa sébille, avec un petit geste d'excuse, mais l'autre se mit à rire de plus belle.

— « Le coup de la pauvreté, on me l'a déjà fait aussi ! » assura-t-il à sa victime d'un ton sarcastique, « mais le dernier mendigot que j'ai arrêté avait un demi-*heklo* d'or dans sa botte... Allons, vite, déshabille-toi ! »

Quand le moine se fut exécuté, l'homme fouilla ses vêtements ; il n'y trouva rien et les lui rendit.

— « Maintenant, » reprit-il, « voyons donc ce paquet. »

— « Ce n'est qu'un document, monsieur, » protesta le religieux, « un document sans valeur pour tout autre que son propriétaire. »

— « Ouvre le paquet, te dis-je ! »

Frère Francis s'exécuta sans mot dire et les enluminures du parchemin brillèrent bientôt sous le soleil. Le voleur eut alors un sifflement admiratif.

— « Joli ! C'est ma femme qui va être contente d'accrocher ça au mur de la cabane ! »

Le pauvre moine, à ces mots, sentit le cœur lui manquer et il se mit à marmotter une prière silencieuse : « *Si Tu l'as envoyé pour m'éprouver, ô Seigneur,* » supplia-t-il du fond de l'âme, « *donne-moi au moins le courage de mourir comme un homme, car s'il est écrit qu'il doit me le prendre, il ne le prendra que sur le cadavre de Ton indigne serviteur !* »

— « Enveloppe-moi l'objet ! » ordonna soudain le voleur, dont l'opinion était faite.

— « Je vous en prie, monsieur, » gémit Frère Francis, « vous ne

voudriez pas priver un pauvre homme d'un ouvrage qu'il a mis toute sa vie à faire?... J'ai passé quinze ans à enluminer ce manuscrit et... »

— « Quoi? » interrompit le voleur. « Tu as fait ça toi-même? » Et il se remit à hurler de rire.

— « Je ne vois pas, monsieur, » répliqua le moine en rougissant légèrement, « ce qu'il peut y avoir là de si plaisant... »

— « Quinze ans! » lui dit l'homme entre deux accès d'hilarité, « quinze ans! Et pourquoi, je te le demande? Pour un bout de papier! Quinze ans!... Ha! »

Saisissant à deux mains la feuille enluminée, il entreprit de la déchirer. Alors Frère Francis se laissa tomber à genoux, au milieu du sentier.

— « *Jésus, Marie, Joseph!* » s'écria-t-il. « Je vous en supplie, monsieur, au nom du Ciel! »

Le voleur parut s'amadouer un peu ; jetant le parchemin sur le sol, il demanda en ricanant :

— « Serais-tu prêt à te battre pour défendre ton morceau de papier? »

— « Si vous voulez, monsieur! Je ferai tout ce que vous voudrez. »

Tous deux tombèrent en garde. Le moine se signa précipitamment et invoqua le Ciel, se rappelant que la lutte avait été jadis un sport autorisé par la divinité — puis il marcha au combat...

Trois secondes plus tard, il gisait sur les rocs pointus qui lui meurtrissaient l'échine, à demi étouffé sous une petite montagne de muscles durs.

— « Et voilà! » fit modestement le voleur qui se releva et saisit le parchemin.

Mais le moine se traînait sur les genoux, les mains jointes, l'assourdissant de ses supplications désespérées.

— « Ma parole, » railla le voleur, « tu baiserais mes bottes, si je te le demandais, pour que je te rende ton image! »

Pour toute réponse, Frère Francis le rattrapa d'un bond et se mit à baiser avec ferveur les bottes du vainqueur.

C'en était trop, même pour un gredin chevronné. Avec un juron, le voleur jeta le manuscrit sur le sol, sauta sur l'âne et s'en fut... Aussitôt, Francis fondit sur le précieux document et le ramassa. Puis il se mit à trottiner derrière l'homme en appelant sur lui toutes les bénédictions du Ciel et en remerciant le Seigneur d'avoir créé des malandrins aussi désintéressés...

Pourtant, quand le voleur et son âne eurent disparu derrière les arbres, le moine se prit à se demander, avec un brin de tristesse, pour quelle raison, en effet, il avait consacré quinze années de sa vie à ce morceau de parchemin?... Les paroles du voleur résonnaient encore à ses oreilles : « Et pourquoi, je te le demande?... » Oui, pourquoi, au fait, pour quelle raison?

Frère Francis reprit sa route à pied, tout songeur, la tête inclinée sous son capuchon... Un moment, même, l'idée lui vint de jeter le document parmi les broussailles et de le laisser là, sous la pluie... Mais

le Père-Abbé avait approuvé sa décision de le remettre aux autorités du Nouveau Vatican, en guise de présent. Le moine réfléchit qu'il ne pouvait pas arriver là-bas les mains vides, et il poursuivit son chemin, rasséréné.

*
* *

L'heure était venue. Perdu dans l'immense et majestueuse basilique, Frère Francis s'abîmait dans la prestigieuse magie des couleurs et des sons. Lorsqu'on eut invoqué l'Esprit infaillible, symbole de toute perfection, un évêque se leva — c'était Mgr. Di Simone, remarqua le moine, l'avocat du saint — et il adjura Saint Pierre de se prononcer, par le truchement de S. S. Léon XXII, ordonnant du même coup à toute l'assistance de prêter une oreille attentive aux paroles solennelles qui allaient être prononcées.

A ce moment, le Pape se leva calmement et proclama qu'Isaac-Edward Leibowitz était désormais un saint. C'était fini. Dorénavant l'obscur technicien de jadis faisait partie de la céleste phalange. Frère Francis adressa aussitôt une dévotieuse prière à son nouveau patron, tandis que le chœur entonnait le *Te Deum.*

Marchant d'un pas vif, le Souverain Pontife, un moment plus tard, surgit si brusquement dans la salle d'audience où le moinillon attendait que la surprise coupa le souffle de Frère Francis, le privant un instant de la parole. Il s'agenouilla en hâte pour baiser l'anneau du Pécheur et recevoir la bénédiction, puis il se redressa maladroitement, embarrassé par le beau parchemin enluminé qu'il tenait derrière son dos. Comprenant la raison de son trouble, le Pape eut un sourire.

— « Notre fils nous a apporté un présent? » demanda-t-il.

Le moine eut un bruit de gorge ; il hocha stupidement la tête et tendit enfin son manuscrit, que le vicaire du Christ fixa très longtemps sans rien dire, le visage parfaitement impassible.

— « Ce n'est rien, » bredouilla Frère Francis, qui sentait grandir son trouble à mesure que le silence du Pontife se prolongeait, « ce n'est qu'une pauvre chose, un misérable présent... J'ai honte, même, d'avoir passé tant de temps à... » Il s'arrêta court, étranglé d'émotion.

Mais le Pape semblait ne l'avoir pas entendu.

— « Comprenez-vous la signification du symbolisme employé par Saint Isaac? » demanda-t-il au moine, tout en continuant d'examiner curieusement le mystérieux tracé du plan.

Frère Francis, pour toute réponse, ne put que secouer négativement la tête.

« Quelle qu'en soit la signification... » commença le Pape — mais il s'interrompit tout à coup et se mit brusquement à parler d'autre chose. Si l'on avait fait au moine l'honneur de le recevoir ainsi, lui expliqua-t-il, ce n'était certes pas que les autorités ecclésiastiques, officiellement, eussent une opinion quelconque sur le pèlerin qu'il avait vu... Frère Francis avait été traité de la sorte parce qu'on entendait le récompenser d'avoir retrouvé d'importants documents et de saintes

reliques. Ainsi avait-on en effet jugé sa trouvaille, sans qu'on tint d'ailleurs le moindre compte des circonstances qui l'avaient accompagnée...

Et le moine se mit à balbutier ses remerciements, tandis que le Souverain Pontife se perdait de nouveau dans la contemplation des schémas si joliment enluminés.

— « Quelle qu'en soit la signification, » répéta-t-il enfin, « ce fragment de savoir, mort pour l'instant, reprendra vie quelque jour. » Souriant, il eut un léger clin d'œil à l'adresse du moine. « Et nous le conserverons avec vigilance jusqu'à ce jour-là, » conclut-il.

Alors seulement, Frère Francis s'aperçut que la soutane blanche du Pape avait un trou et que tous ses vêtements étaient assez élimés. Le tapis de la salle d'audience se montrait lui-même fort usé par endroits, et le plâtre du plafond s'en allait en morceaux.

Mais il y avait des livres, sur les rayonnages qui couraient le long des murs, des livres enrichis d'admirables enluminures, des livres qui traitaient de choses incompréhensibles, des livres patiemment recopiés par des hommes dont la tâche ne consistait pas à comprendre, mais à sauvegarder. Et ces livres attendaient que l'heure fût venue.

— « Au revoir, fils bien-aimé. »

L'humble gardien de la flamme du savoir repartit à pied vers sa lointaine abbaye... Lorsqu'il approcha de la région hantée par le voleur, il se sentit tout frémissant d'allégresse. Si le voleur était par hasard de congé, ce jour-là, le petit moine entendait bien s'asseoir pour attendre son retour. Car il savait, cette fois, ce qu'il avait à répondre à sa question.



Le cataclysme

par J.-H. ROSNY aîné

Comme illustration à l'article de J.-J. Bridenne sur J.-H. Rosny aîné, que vous trouverez un peu plus loin, nous reprenons (extrait du livre « Les Xipéhuz ») *ce tableau vivace et saisissant qu'est* « Le cataclysme » *Si la langue en a par endroits vieilli, le style n'a rien perdu de sa force visionnaire. On souhaiterait que beaucoup de romans de « science-fiction » actuels aient un tel pouvoir d'évocation.*



I

SYMPTOMES

Au plateau Tornadres, depuis quelques semaines, la nature palpitait, équivoque, angoissante, tout son délicat organisme végétal parcouru d'électricités intermittentes, de signes symboliques d'un grand événement matériel. Les bêtes libres, aux cultures, aux châtaigneraies, se montraient moins vives à fuir les périls quotidiens. Elles semblaient vouloir se rapprocher de l'homme, elles erraient auprès des censes. Puis, elles prirent un parti extraordinaire, propre à épouvanter : elle émigrèrent, elles s'enfoncèrent aux vals de l'Iaraze.

C'était, au début des nuits, dans les pénombres sylvestres et buissonnières, un drame de fauves nerveux quittant leurs retraites, à pas furtifs, avec des pauses, des arrêts, une mélancolie à fuir la terre natale. La sombre et traînante voix des loups alternait avec le grognement sourd des sangliers, les sanglots de la bête ruminante. Partout se glissaient, et généralement vers le Sud-Ouest, des silhouettes cendreuses sur les labours, sous le ciel libre : grands crânes boisés, organismes tapiriens à pattes courtes ; et des bêtes plus menues, carnassières ou herbivores : lièvres, taupes, lapins, renards, écureuils.

Les batraciens suivirent, les reptiles, les insectes aptères, et il survint une semaine où la pointe sud-ouest fut toute noyée d'une faune inférieure, une vermiculaire, visqueuse populace, depuis la silhouette sautillante des raines jusqu'aux limaces, aux porte-coquille, aux élytres merveilleuses du carabe, aux crustacés inquiétants qui vivent sous la pierre, dans les ténèbres éternelles, jusqu'au ver, à la sangsue, aux larves.

Bientôt ne demeura que la bête ailée. Encore l'oiseau, plein de malaise, comme accroché davantage aux ramures, saluait les crépuscules

d'un chant plus bas, souvent quittait le terroir toute une partie du jour. Les corbeaux et les chouettes tenaient de grandes assemblées, les martinets se concertaient comme pour les départs d'automne, les pies s'agitaient et criaient tout le jour.

L'épouvante mystérieuse s'étendait aux esclaves : les brebis, la vache, le cheval, le chien même. Pourtant, résignés dans leur confiance de serfs, espérant tout salut de l'Homme, ils restaient encore au plateau Tornadres, hors les chats, enfuis eux aux premiers jours, retournant à la liberté sauvage.

Soir par soir, une confuse tristesse, une asphyxie d'âme, grandissait chez les habitants des Censes et chez les propriétaires du domaine de la Corne, comme la prescience confuse d'un cataclysme que pourtant la topographie du Tornadres démentait. Eloigné des pays volcaniques et de l'Océan, insubmersible — à peine quelques ruisselets — de texture compacte, où donc y était la menace? On la sentait pourtant, tout électrique, aux dressements des ramuscules et des brins d'herbe pendant les heures matinales, aux attitudes singulières de la feuille, à des effluves subtils et suffocants, à des phosphorescences inhabituelles, à un tourment de la chair, la nuit, qui faisait se lever les paupières et condamnait le dormeur aux insomnies, à l'allure extraordinaire de la bête de labour, souvent roidie, les naseaux ouverts et tremblants, et qui tournait sa tête vers le Septentrion.

II

L'AVERSE ASTRALE

Un soir, à la Corne, Sévère et sa femme achevaient de dîner, devant la fenêtre mi-close. Un tiers de lune errait près du zénith, pâle et plein de grâce, par-dessus les perspectives vastes, et une ascension de vapeurs décorait la frontière occidentale. Un charme trouble, une ardeur du système nerveux tourmenté par des commotions obscures, les tenaient silencieux, les imbibaient d'un sentiment esthétique particulier, d'une admiration inquiète pour les splendeurs nocturnes. Une vibration harmonieuse sourdait des arbres du jardin ; par la grille de l'avenue, au fond, se posait une féerie de choses confuses — les emblaves du Tornadres, des blêmissements de censes, les mystères des lumières humaines épandues et la vague tourelle de l'église rustique.

Les maîtres de la Corne s'émouvaient à tout cela, troublés par les frissons de leurs fibres internes, mais ces frissons devenant plus forts, la femme laissa choir la grappe de raisin qu'elle égrenait et gémit :

— « Mon Dieu ! cela va-t-il s'éterniser? »

Il la contempla, avec le grand désir de lui donner de la bravoure, mais lui-même avait l'âme molle et obscurcie devant une force impondérable.

Sévère Lestang était de ces braves savants qui cherchent lentement

le secret des choses, travaillent sans impatience la nature et savent se désintéresser de la gloire.

Aussi était-il homme, en même temps que savant, les prunelles douces et courageuses, avec la volonté de vivre sa vie en même temps que de développer ses facultés. Luce, sa femme, était nerveuse, Celte montagnarde, d'une grâce légère, amoureuse, enveloppante, un peu sombre pourtant. Sous la protection calme et attentive de son mari, elle était comme certaines fleurs infiniment frêles qui vivent dans les anses des grands fleuves, entre de larges feuilles ombreuses.

Sévère dit :

— « Si tu veux, nous partirons demain. »

— « Oui... s'il te plaît ! »

Elle vint auprès de lui, en réfugiée, murmurant :

« Puis tu sais... on dirait qu'on ne tient plus au sol... que, le soir surtout, quelque chose vous prend et vous emporte... tiens ! je n'ose plus marcher vite, tellement les pas m'entraînent... et l'on monte les escaliers sans effort, mais avec la peur continuelle de tomber... »

— « Tu te trompes, Luce, c'est une illusion nerveuse... »

Il souriait, la pressant contre lui, avec une sourde inquiétude, lui aussi ayant perçu cette légèreté inanalysable... Tantôt encore, avant le crépuscule, n'avait-il pas voulu marcher plus vite pour rejoindre la Corne, et ses pas s'allongeaient, transformés en bonds, le lançaient avec une vitesse effrayante. L'équilibre en était rompu, il avait peine à garder la verticale, avec une sensation d'ataxie à la plante des pieds. Et il avait ralenti ses pas, s'accrochant à la glèbe, solidement, recherchant les grosses terres collantes.

— « Tu crois que c'est une illusion? » fit-elle.

— « J'en suis sûr, Luce. »

Elle le regarda, tandis qu'il lui frôlait la frange des cheveux, et tout à coup, elle le sentit nerveux autant qu'elle, électrisé d'angoisse, n'étant plus le refuge, mais une pauvre créature frêle devant les puissances énigmatiques.

Alors elle devint plus pâle, les dents bruissantes.

— « Le café te remettra, » fit-il.

— « Peut-être. »

Ils sentaient le mensonge de leurs paroles, la pauvreté de tout cordial, de tout remède humain contre l'Inconnaissable approchant, contre cette vaste métamorphose des phénomènes qui ne participait plus de la vie terrestre, qui troublait d'avance, depuis des semaines, la faune et la flore, la bête et la plante.

Oui, ils sentaient ce mensonge, ils n'osaient se regarder, dans la peur instinctive de se communiquer leurs pressentiments, de doubler leur détresse par l'induction nerveuse.

Durant de longues minutes, ils écoutèrent en eux, dans leur chair, le retentissement sourd et confus du Mystère.

Une domestique apporta le café, peureuse ; ils la regardaient partir, trébuchante, n'osant interroger cet effarement pareil au leur.

— « As-tu vu comme Marthe marchait? » demanda Luce.

Il ne répondit pas, surpris devant la petite cuiller d'argent qu'il venait de prendre. Elle, percevant son regard fixe, à son tour regardait, s'exclamait :

— « Elle est verte ! »

En effet, la petite cuiller était verte, d'une lueur très pâle d'émeraude, et soudain ils remarquèrent la même teinte sur les autres cuillers, sur tous les ustensiles d'argent.

— « Ah ! mon Dieu ! » cria la jeune femme.

Le doigt levé, elle se mit à dire d'une voix basse, chuchotante, pénible :

Lors que l'Argent verdoiera,
La Roge Aigue proche sera,
Dévorant Etoiles et Lune...

Ces paroles, antique et vague prophétie que les paysans du plateau de Tornadres se transmettent d'âge en âge, Sévère en tressaillit. Pour tous deux c'était une impression de ténèbres et de fatalité, incolore, insonore, au-delà de tout anthropomorphisme. D'où donc venait, aux pauvres rustres, cet oracle maintenant si grave? Quelle science, quelles observations des temps reculés, quels souvenirs de cataclysme symbolisait-il? Et Sévère eut l'envie immense d'être loin du Tornadres, le remords de n'avoir pas obéi au sûr instinct de l'animal, d'avoir osé suivre la pauvre logique cérébrale devant l'avertissement de la Nature.

— « Veux-tu partir ce soir? » demanda-t-il ardemment à Luce.

— « Jamais, avant le retour du matin, je n'oserais quitter la demeure ! »

Il songea qu'il pouvait être aussi périlleux de s'aventurer dans la nuit que de rester à la Corne ; il se résigna, songeur. Une grande lamentation interrompit sa pensée, des hennissements fiévreux, le tapage sourd d'une lutte des chevaux contre la porte de l'écurie. Le chien hurla, les clameurs s'épandirent au long du plateau de Tornadres, répercutées par d'autres bêtes, des ruminants pleins d'épouvante, des ânes sanglotants. En même temps, au ciel, une lueur verdâtre. Et une étoile filante passa, très grosse, à traîne resplendissante

— « Vois ! » dit Luce.

D'autres météorites sourdirent, isolées d'abord, puis en petits groupes, toutes à longues écharpes, à noyaux puissants, de beauté miraculeuse.

— « Nous sommes dans la nuit du dix août, » dit Sévère, « et les averses d'étoiles vont croître... Il n'y a rien que de normal... »

— « Et pourquoi, cependant, nos lampes baissent-elles? »

Les lampes, en effet, baissaient leurs flammes, une densité électrique supérieure enveloppait les choses, une terreur, non de mort, mais de vie exaspérée, de dilatation surnaturelle, tellement que Sévère et Luce s'accrochaient aux meubles pour peser davantage, pour percevoir le contact de la matière solide. Une poussée étrange les enlevait, leur ôtait

le sens de l'équilibre. Ils se sentaient dans une atmosphère nouvelle, où l'éther agissait avec une puissance vivante, où je ne sais quoi d'organique — d'un organique d'outre-terre — troublait chaque goutte du sang, orientait chaque molécule, s'induisait jusque dans la profondeur des os et roidissait peu à peu les cheveux et tous les poils.

D'ailleurs, comme Sévère l'avait prédit, l'averse stellaire s'accéléra, toute la concavité du firmament emplie de bolides. Par degrés, il s'y mêla un phénomène inconnu, persistant, grandissant : des voix. Des voix légères, lointaines, musicales, une symphonie de cordelles dans la profondeur céleste, un chuchotis parfois presque humain, qui faisait songer à l'harmonie des sphères du vieux Pythagore.

— « Ce sont des âmes ! » murmura-t-elle.

— « Non, » dit-il, « ce sont des Forces ! »

Mais, Ames ou Forces, c'était le même Inconnu, la même menace hermétique, la pression d'un événement prodigieux, les plus noires des peurs humaines : l'informe et l'imprévisible. Et les voix allaient toujours, au-dessus du murmure des choses, affreusement douces, essentielles subtiles, ramenant Luce à l'humilité d'enfance, au culte, à la prière :

— « Notre Père qui êtes aux Cieux... »

Il n'osait pas en sourire, les coups de cœur multipliés à lui briser les artères, et son esprit mâle, pourtant, plus curieux de causes que celui de la femme, essayait de deviner quel magnétisme, quelles polarités extra-terrestres travaillaient ce coin du globe et s'il n'en était pas de même dans la vallée de l'Iaraze.

Mais, hors du plateau, depuis le commencement du phénomène — et aujourd'hui encore Sévère était descendu jusqu'à la rivière — personne n'avait perçu des symptômes d'inconnu. Les bêtes et les hommes y vivaient tranquilles. La vie y gardait sa forme normale. Et pourquoi, cependant? Quelles corrélations entre le ciel et le plateau, quel cycle de phénomènes — car la prophétie des paysans du Tornadres impliquait un cycle — quel cycle réglait ce grand drame?

Une péripétie survint, un assaut triomphant des bêtes contre la vieille porte de l'écurie. Les trois chevaux de la Corne parurent, bondissants, la bouche neigeuse d'écume, sous les rayons pâles de la lune basse.

— « Ici, Clairon ! » articula Sévère.

Un des chevaux s'approcha, les autres suivirent. Jamais vision fantasmagorique n'égala celle des trois longues têtes encreuses dans l'ombre et les rayons, devant la croisée, avec leurs grands yeux convexes, reniflant Luce et Sévère, visiblement questionneurs, avec un retour de vague confiance dans le Maître, une idée trouble de la puissance de celui qui les nourrissait. Puis, à l'on ne sait quoi, peut-être un redoublement de météorites, tout à coup l'absolue terreur au fond des larges prunelles, les narines plus caverneuses, la panique folle — et, s'arrachant de la fenêtre, hennissants, ils s'élancèrent.

— « Oh ! comme ils sautent ! » fit Luce.

Ils allaient, en vérité, d'une allure formidable, en bonds énormes ; tout à coup le plus impétueux, au fond du jardin, devant la haute grille de fer, s'enleva comme une bête ailée, franchit l'obstacle.

— « Tu vois ! tu vois ! » s'écria Luce. « Lui aussi ne pèse plus ! »

— « Ni les autres ! » répliqua-t-il involontairement.

En effet, les deux autres ombres s'enlevaient, sans même frôler les barreaux, passaient à plus de quatre mètres de hauteur. Leurs silhouettes agiles, emportées vertigineusement par les campagnes, décroissaient, s'évaporaient, disparaissaient. Au même moment, un domestique survenait, seul, timide, osant à peine avancer d'une marche effarée de petit enfant.

Sévère eut une pitié infinie du pauvre diable, comprit que tous, à la Corne, devaient se tenir claquemurés en proie à la même croissance de terreur que les maîtres.

— « Laisse, Victor ! » fit-il. « On les retrouvera. »

Victor s'approcha, se tenant aux arbres, puis à la muraille, aux volets. Il demanda :

— « Est-ce vrai, monsieur, que la « roge aigue » va venir ?... »

Sévère hésita, gardant la pudeur de son intelligence et de son doute malgré la fantasmagorie des événements, mais Luce ne put se taire.

— « Oui, Victor ! »

Un silence tomba, noir, sur les trois êtres rendus égaux par la sensation du surhumain ; et pourtant Sévère scrutait encore, se questionnait sur les rapports du phénomène et des météorites. Il contemplait la pluie croissante des étoiles, le ruissellement de suprême beauté aux profondeurs de l'Impondérable. Une observation nouvelle l'effarait : le fait que le triste fragment de Lune, au bas de l'horizon, ne pouvait donner la lumière qui persistait sur le paysage. Et il regarda le satellite disparaître, sa convexité prête à crouler, tout contre l'occident.

Quelques minutes encore puis il disparut : la lueur persistait sur le plateau Tornadres, comme émanée du zénith, à peine inclinée au septentrion, ainsi que l'indiquait son ombre. Etait-ce donc du zénith que venait le prodige ? Sévère y tourna son visage.

Là, une lueur d'améthyste, une lueur lenticulaire, s'étalait finement, comme une nue en flèche, avec un maximum d'éclat vers le nord. Et Sévère songea que ces choses eussent été douces à regarder sans l'horripilation de la chair, la menace sépulcrale, le pressentiment de mort qui tombait du Ciel sur la Terre...

III

APPARITION DE L'AIGUE

— « Regardez, » fit Luce.

A son tour, elle apercevait la lueur ; plus émue que Lestang, elle la désignait du doigt. Victor, accroché dehors, à la fenêtre, tremblait

de fièvre, comme ivre, et revenait à lui avec des soupirs, des frémissements d'horreur.

La lueur, en haut, grandissait. A mesure, le chuchotis de voix firmamentaires s'éteignait, un silence énorme pesait sur le plateau Tornadres. Puis, délicate d'abord, une lumière d'en bas parut répondre à l'autre, des franges légères flottant sur la cime des arbres, sur toutes les plantes. C'était charmant et farouche.

Aux trois personnages dissemblables, il vint une impression presque identique de lampes funéraires, de bûcher, d'incendie immense où allait s'engloutir Tornadres et tous ceux qui l'habitaient.

Luce râlait, à peine consciente ; il lui vint une grande plainte :

— « Oh ! j'ai soif ! »

Sévère se tourna vers elle ; la tendresse de son cœur, son amour pour la Celte montagnarde, lui rendirent de la force.

Il lutta contre son désir de ne plus bouger, de finir là son existence, à la fenêtre, avec l'allège entre ses poings. Ballottant, il alla prendre un verre d'eau. Et il se questionnait encore, il s'étonnait que l'atmosphère fût fraîche, presque froide, malgré ce subtil incendie du ciel et de la terre.

Il rapporta l'eau avec une peine infinie ; le verre et sa main étaient si légers qu'il n'avait pas la sensation de tenir quelque chose : il serrait de toute sa force le pied de la coupe.

Il perdit la moitié du liquide en route.

Luce but une gorgée, la rejeta, dans une nausée :

— « C'est comme de la poudre de fer... comme de la rouille ! »

Il goûta l'eau, dut la rejeter à son tour : elle était métallique, poussiéreuse ; tous deux se regardèrent avec désespoir, longuement. Les voiles du souvenir se levèrent — tant d'années charmantes, l'heure où ils s'étaient pour la première fois entrevus, l'appel de leurs fibres corporelles de suite amantes, des périodes d'adoration fine et inlassable. Et leurs regards s'étreignirent dans une pitié infinie l'un pour l'autre. Est-ce que vraiment c'était l'agonie, est-ce qu'il leur faudrait ainsi quitter la jeune vie, trépasser dans l'étouffement, la soif, cette hideuse impression d'antipesanteur, ce non-contact de la matière, ô mon Dieu !

Lui, Sévère, si plein de force vitale, ne voulait pas l'admettre, malgré tout ; la curiosité subsistait en son crâne à travers le glas, le refaisait attentif à l'extérieur. Le drame merveilleux et lamentable se poursuivait, se développait, un opéra de feux subtils — de feux Saint-Elme colossaux allumés aux profondeurs des paysages : sur les cimes des grands arbres, d'abord, des flammes fines, dardantes, qui, montant la gamme infinie du spectre, se multiplièrent, tremblèrent à chaque ramille, à chaque pointe de feuille, puis aux végétations basses, aux buissons, aux gramens, aux éteules.

Toute arête de végétal eut ainsi sa lumière, dressée droite vers le ciel.

Par-dessus ces lueurs de rêve, ce paysage-brasier, des oiseaux

erraient par bandes. Ils se décidaient à fuir enfin. Etre superélectriques, ils avaient résisté longtemps à ces phémonmènes sans doute moins ennemis de leurs organismes que de ceux des animaux terrestres. Et, corbeaux aux cris sombres, bandes infinies et éparses de moineaux, de chardonnerets, de fauvettes, de pinsons, hardes intelligentes de martinets et d'hirondelles, en ordre de voyage, rapaces solitaires ou par couples, tous s'engouffraient vers le Sud, avec des rumeurs excitées, des cris, presque des paroles.

De plus en plus, Sévère s'étonnait de ce que ces flammes innombrables tout à la fois ne se confondissent pas et ne donnassent pas de chaleur sensible, et aussi de les voir si droites, s'allongeant en lamelles fines, bâtissant des tourelles, des monuments gothiques à milliards de flèches ébouissantes. Un cri rauque l'interrompit, venu de Luce :

— « Lie-moi... lie-moi... on m'emporte ! »

Il vit sa compagne en délire, livide, cramponnée, sa poitrine soulevée dans le pitoyable effort de respirer. Son propre cœur défaillit, il lui vint une désespérance absolue, tandis que, d'un geste machinal il étreignait encore Luce. Grelottante, elle regardait briller le plateau, elle murmurait des paroles confuses :

— « C'est l'autre monde, Sévère... c'est le monde immatériel... la Terre va mourir... »

— « Non, non, » chuchota-t-il, et sachant pourtant la vanité des mots, « c'est une Force... du magnétisme... une transformation de mouvement... »

Une parole basse plana, celle de Victor, hypnotisé là et s'éveillant :

— « La Roge Aigue ! »

Sévère se pencha et, à moins de vingt degrés sur le nord, il vit un grand rectangle couleur de rouille, à bordure irrégulière, comme troué d'abîmes de soufre.

A mesure, il s'éclaircissait, transparent comme une onde, véritable lac étendu sur le nord, où couraient des rides semblables à des vagues, d'un rouge plus pâle.

Et autour du lac rouge, et par tout le ciel, il montait une ténèbre verte, une ténèbre d'émeraude claire d'abord, et qui allait bleuissant, noircissant, devenant une profonde ombre de jade sur l'extrémité méridionale.

Les étoiles étaient parties. Rien ne demeurait que ce ciel d'eau rouge, d'eau verte, de gemme verte et de ténèbres de jade.

Qu'était-ce? D'où cela venait-il? Et pourquoi cette énorme influence sur les Tornadres? Quel pouvoir d'induction mystérieuse, quelles affinités rôdaient au firmament? Questions qui étreignaient le cerveau de Sévère, mais ne le gardaient point de la même stupeur qui accablait Luce et Victor devant la prédiction paysanne accomplie. Il ne doutait plus que la mort arrivât, rapide, que le cœur qui lui galopait si terriblement dans la poitrine n'allât éclater et s'éteindre à tout jamais...

Cependant, sa face mourante levée vers le ciel, avec une solennité poignante, Luce se mit à dire :

« *Lors que l'Argent verdoiera,*
» *La Roge Aigue proche sera,*
» *Dévorant Etoiles et Lune...* »

Et poussant un lourd soupir, résignée, elle s'écroula contre l'allège de la fenêtre, raidie et les paupières closes.

IV

VERS L'IARAZE

Immobile d'abord, sans force, Sévère rejoignit enfin sa femme. Etait-elle morte, avait-elle disparu à jamais? Un rire noir, le rire des destins sans issue, vint à ses lèvres, et le mot « Jamais » circulait en son cerveau d'une manière ironique, ce « Jamais » que, pour sa propre existence, il n'osait estimer au-delà de l'heure prochaine. Puis, son étreinte s'exaspéra, maladive. Il enleva la pauvre femme contre sa poitrine... Alors, subit, bizarre, délicieux, un soulagement courut par toute sa fibre : la fermeté contre le sol, la pesanteur revenue!

Quoi! le hasard avait dû le lui dire, il n'était pas arrivé théoriquement à l'idée de joindre un poids au sien pour retrouver la sécurité matérielle!...

Ranimé, solidifié, malgré l'oppression de sa poitrine, il ressentit un flot de courage et d'espérance, encore accru par la suite de l'événement, son aisance singulière à tenir Luce entre ses bras, comme un petit enfant. Puis, un sursaut au cœur, le retour de la mémoire vers la catastrophe oubliée dans le choc de l'émotion heureuse : Luce était-elle morte? Il ausculta, il écouta, l'oreille à la poitrine de la jeune femme : le bruit importun de ses propres artères l'empêchait d'entendre. Elle n'était pas raide, cependant, mais si pâle, les paupières ouvertes sur l'œil immobile.

— Luce! Ma chère Luce! »

Un soupir, un mouvement débile de la tête. Il discernait une haleine toute légère, la vie! Sa volonté s'en fortifia, la résolution de tout faire pour la sauver.

Il y songea quelques minutes, puis haussa les épaules! A quoi bon le calcul? Il fallait agir comme des brutes, comme le dernier des êtres organisés, fuir droit devant soi, jusqu'au bord de l'Iaraze. Et sans plus hésiter, allant au plus court, il monta sur la fenêtre, franchissant l'allège, criant à Victor :

— « Prends un objet lourd. Lâche le chien et va avertir tes camarades. Vois comme je porte mon fardeau. Que tout le monde se sauve. On aura le temps! As-tu compris? »

— « Oui, monsieur. »

Et Sévère se sauvait, au trot, le pas sûr, mais oppressé, l'haleine sifflante, troublé par l'électricité du dehors, plus vive, plus énervante. Il sortit par la porte du jardin, se trouva dans la pleine campagne. En sa majesté prodigieuse, le lac rouge semblait s'élargir encore aux abîmes stellaires. Sa gloire, aux bordures d'aigue-marine, aux douceurs de verrières, délicate et resplendissante, terminée en dentelles, en cendres orange, en arboraisons, envahissait presque le zénith. On ne voyait toujours aucune étoile. De-ci, de-là, une fine ligne serpentine, une ligne de feu, courait de l'extrême nord à l'extrême sud. Sur terre, sur les surfaces planes du plateau Tornadres, partout l'incendie persévérait, l'incendie taciturne, l'incendie sans chaleur et sans consumation.

Les cierges colossaux des grands arbres, les lumignons, infinis en nombre, des graminées basses, les ascensions de longues écharpes, les grands arcs polychromes interminablement dévorés par les neutralisations de forces, interminablement recomposés, emplissaient l'espace d'une vie d'épouvante et de beauté. Sévère y marchait, y courait, fermant les yeux par intervalles lorsqu'il fallait franchir des zones trop flamboyantes. Des cheveux de Luce dans ses bras, se détachait un torrent d'étincelles qui éblouissait l'homme et l'aveuglait. L'instinct le guidait au Sud-Ouest. Par minutes, une ferme apparue lui servait de jalon, mais en lequel il n'avait pas grande confiance, tellement la transfiguration du paysage rendait incertaines les apparences.

Arriva le moment où il se crut égaré : devant lui, une mare, des roseaux levés comme des glaives de vengeance, des saules aux feuilles de pâle émeraude, des lucioles courant perpétuellement sur l'onde, une senteur phosphoreuse, ozonée, suffocante. Il sentait la molle terre sous lui, l'attration confuse des eaux croupies. En vain tâchait-il de s'orienter, sachant pourtant que c'était la mare des Cilleuses, à moins de quinze cents mètres de la frontière du plateau.

Il la longea, il marcha dix minutes, il se retrouva au point de départ. Allait-il rester là misérablement; son grand effort serait-il perdu?

— « Allons, Sévère ! »

Il reprit l'élan, cherchant à reconnaître quelque marque guide, quelque aspect connu, faiblissant en cette recherche, convaincu qu'une heure encore sur Tornadres, et ce serait la pâmoison, la mort en pleine campagne.

Subitement, il fit une découverte, un petit promontoire aigu, le seul de la mare, et dont il put déduire la direction à prendre. Dès lors, il sembla qu'il eût des ailes, lancé en ligne droite, finissant par trouver un petit sentier bien connu, qu'il ne quitta plus. Jamais il n'eût pu évaluer la durée de la route, peut-être une demi-heure, peut-être dix minutes, cinq minutes. Mais le voilà arrêté, dans un écrasement de stupeur, devant un gouffre noir, parallèle au Tornadres incendié, un abîme de nuit sous ses pieds, dont le sépare un dévalement phosphorescent : le versant du plateau.

— « La pente ! La pente ! »

Il répéta le mot ; plein de force il commença de descendre, au galop, une sente sinueuse. Déjà, un bien-être physique, l'induction décroissante, les lumières toujours plus rares, douces comme des feux follets, l'air moite et tiède, plus respirable ! En revanche le poids de Luce est devenu très dur, lui casse les bras, ralentit sa course. Il tombe, il croulerait sur la déclivité sans l'interposition d'un arbrisseau. Puis, de nouveau la course, le halètement de sa poitrine, l'indomptable instinct maîtrisant ses nerfs. Enfin, une joie immense, il entend couler l'Iaraze, il perçoit par tous les pores l'approche du salut ! Encore quelques pas ! Le péril, déjà, ne peut plus guère l'atteindre dans ce milieu où, l'influence mystérieuse réduite au minimum, c'est déjà l'ancienne, la bonne nature terrestre propice à l'homme.

Et il ne s'arrête pas, en sueur, farouche, plein de puissance. Enfin, le val, la rivière sanglotant dans les ténèbres. Avec un grand cri, une allégresse violente et douloureuse, il se laisse tomber. Luce est sur ses genoux. Une minute il tourne la tête en arrière, vers là-haut, irrésistiblement. Vague, une lueur erre sur le versant, plus vive sur les bords du plateau ; c'est tout ce qu'il perçoit du vaste incendie : à peine l'éclat des mers nocturnes à l'époque des fécondations. Mais le firmament surtout étonne — l'Aigue disparue, du rouge seulement, une espèce d'aurore boréale, où continue à crouler, merveilleuse et abondante, l'averse des bolides.

« Quoi donc ? » se demande-t-il.

Et pourquoi cette dissemblance énorme, entre Tornadres et l'Iaraze ?

Enfin, il se penche sur Luce, il la voit pâle encore, immobile, mais son souffle perceptible, un souffle plutôt de sommeil que de pâmoison. Il l'appelle très haut :

— « Luce ! Luce ! »

Elle frémit, elle remue la tête doucement. C'est une joie infinie dans l'ombre et, avec des sanglots de bonheur, il l'embrasse, il continue à l'appeler, il murmure des phrases de tendresse. Enfin, les paupières s'ouvrent, le regard de la jeune femme, plein de rêve, plein de ténèbres, se porte sur Sévère.

— « Ah ! » s'écrie-t-il. « Nous sommes vainqueurs enfin... le Tornadres n'a pu te dévorer ! »

Debout, les bras en croix, une volonté lui vint, la promesse de remonter seul là-haut, sur la pointe sud-ouest, de faire l'histoire du cataclysme...

Cependant des voix s'élevèrent sur la pente, un aboiement. Comprenant que c'étaient les serviteurs de la Corne, Luce et Sévère les attendirent, tandis qu'ils s'étreignaient, dans une béatitude si grande que des larmes ruisselaient sur leurs joues.

Note :

M. Sévère Lestang a publié effectivement (chez Germer-Baillère) l'histoire du cataclysme du Tornadres. Pendant sept jours l'Aigue a

été visible sur le plateau, pendant sept jours l'incendie sans chaleur ni consumation a persévéré : c'est ce qu'attestent, outre L. Lestang et les habitants du plateau, une commission savante survenue le dernier jour du phénomène. On a eu quelques morts à déplorer, mais relativement rares, la plupart des habitants ayant fui dès le début de la nuit du 10 *août. Quant aux conclusions de l'examen scientifique, il faut bien avouer qu'elles sont toutes négatives : nulle théorie plausible. Le seul fait intéressant et pouvant, plus tard, conduire à quelque découverte est celui-ci : le plateau Tornadres repose sur une masse rocheuse de* 450.000.000.000 *de mètres cubes environ qui est évidemment d'origine stellaire ; c'est un colossal bolide tombé près du val de l'Iaraze dans les temps préhistoriques.*



A propos d'un centenaire

J.-H. ROSNY aîné, ROMANCIER DES « POSSIBLES » COSMIQUES

par J.-J. BRIDENNE

Il y aura cent ans, lorsque ces lignes paraîtront, que naquit l'une des gloires de la littérature française qui fut en même temps, bien qu'ayant touché avec bonheur aux plus diverses formules du roman, de l'essai, et de la nouvelle, un des écrivains les plus authentiques du genre baptisé depuis lors « science-fiction ».

C'est en effet le 17 février 1856 que naquit à Bruxelles, de mère flamande et de père français, Henri-Joseph-Honoré Boex. Issu d'une bien modeste famille, prématurément orphelin de père, il fit des études classiques brillantes mais rapides, au terme desquelles il se hâta de gagner sa vie. Passé en Angleterre, où l'appelaient de vagues espoirs de préceptorat, irrésistiblement porté vers les lettres, il commença d'y écrire en exerçant divers emplois dont celui de télégraphiste. Et il s'en fallut de peu que le jeune franco-belge ne devint un auteur de langue anglaise. Mais, alors que son observation intelligente et inlassable des mœurs britanniques lui inspirait son premier roman, « *Nell Horn, de l'Armée du Salut* », il subit l'attirance d'Edmond de Goncourt et vint se fixer à Paris où furent fort bien accueillis « *Nell Horn* » et la longue nouvelle des « *Xipêhuz* », œuvre de débutant qu'on mit élogieusement en parallèle avec « *Le Horla* », de Maupassant. Entre temps, J. Boex, qui signait déjà J.-H. Rosny, avait appelé près de lui son frère, Justin-François-Séraphin, né (lui aussi à Bruxelles) en 1859 et qui, rêvant d'une tout autre carrière, travaillait dans les bureaux d'une quelconque administration ou entreprise. Dès lors, la signature de J.-H. Rosny va couvrir la production littéraire commune des deux frères (1). En août 1887, elle figure au bas du fameux article de presse contre « *La Terre* », connu sous le nom de « Manifeste des Cinq » qui marque la rupture de jeunes hommes de lettres avec les doctrines de Zola. Réaction jusqu'à un certain point souhaitable et féconde mais dont certaines interprétations qui en furent données et les abus qui en résultèrent dans les milieux littéraires ou politiques, amenèrent presque tous les signataires à déjuger plus ou moins le Manifeste avant 1900. Les frères Boex-Rosny furent des premiers (et, pour nous, c'est tout à leur honneur) à se rapprocher du maître de Médan et, sinon à faire retour pur et simple à son esthétique, du moins à lui rendre l'hommage mérité. La collaboration de « J.-H. Rosny », illustrée par de nombreuses œuvres associant le réalisme à l'idéalisme, la peinture de mœurs à la fiction poétique, devait durer jusqu'en 1907-1908 et faire apparaître le roman préhistorique dans la littérature. Pour féconde qu'elle fût, elle n'en devait pas moins se rompre fatalement, les deux individualités étant intellectuellement trop dissemblables. Cette séparation littéraire n'eut rien du caractère pitoyable, tristement mesquin, de la rupture entre Erckmann et Chatrian. Simplement, elle signifia que chacun donnait désormais libre cours à son talent personnel. Et les signatures respectives de J.-H. Rosny aîné et J.-H. Rosny jeune apparaissent ainsi à partir de 1908, année marquée pour nous par la publication de ce petit chef-d'œuvre qui est « *La mort de la Terre* ». Sans qu'il s'en fasse une spécialité, les préoccupations scientifiques et parascientifiques prennent en effet une place sérieuse dans l'œuvre majestueusement poursuivie par Rosny aîné, qui s'intéresse passionnément à la pensée pluraliste, aux phénomènes psychiques, aux rêves de navigation interplanétaire pour laquelle il imaginera le nom, désormais consacré, d'astronautique. Naguère inscrit par

(1) Vers 1903, elle leur valut un procès de la part d'un éminent orientaliste qui se nommait authentiquement le baron Léon de Rosny, procès qui se termina d'ailleurs à l'avantage des deux frères et collaborateurs.

E. de Goncourt parmi les Dix dont son fameux testament fit une Académie, Rosny aîné devint leur président à la suite de Léon Hennique. Il occupait toujours ce fauteuil lorsqu'il mourut, le 15 février 1940.

Les Rosny ont été de grands écrivains. Mais nous ne croyons pas être injuste pour le cadet en disant que l'âme de leur tandem littéraire était Joseph-Henri et que leurs œuvres respectives postérieures à 1908 montrent bien que doit lui être reconnu le maximum de puissance et surtout d'originalité créatrice. C'est en ce qui concerne la partie de cette production nous retenant seule ici : le merveilleux scientifique que le trait est le plus incontestable. Tous les romans d'anticipation et l'essentiel des romans préhistoriques sont du seul Rosny aîné qui fut en relations, soit amicales et directes, soit épistolaires, avec les plus grands noms de la science de son temps. Ethnologie antique et moderne, cosmogonies, philosophie mathématique, théories biologiques, lui étaient grandement familières et lui inspirèrent des écrits non romancés; le grand mathématicien Emile Borel affirma que J.-H. Rosny aîné eût pu briller tout autant comme homme de sciences que comme écrivain d'imagination. Mais ces puissantes connaissances, l'ancien président de l'Académie Goncourt les a utilisées comme autant de cordes vibrantes dans son hymne à la Vie innombrable et au Mystère, toujours percé par l'homme et toujours renouvelé. A l'encontre de ce qu'on pourrait croire (de ce que certains croient), J.-H. Rosny aîné n'a pas été inspiré par Wells : n'oublions point que « *Les Xipêhuz* » sont antérieurs à tout roman de ce dernier. Mais, s'il l'a fait remarquer, il s'est défendu d'avoir pu influencer le grand anticipateur britannique. Certes tous deux eurent en commun le sens aigu des possibles proposés par la Science et notamment des « possibles cosmiques »; tous deux ont su se garder hautement des enthousiasmes irréfléchis et pédants aussi bien que du pessimisme gratuit et de l'irrationnalité facile. Mais Rosny aîné a toujours moins visé à impressionner, à effrayer surtout, qu'à faire méditer chaleureusement. C'est sans doute pourquoi l'on trouve plus de lyrisme naturel et moins de préoccupations techniques chez lui que chez Wells. Et puis, ce dernier ne donne point la même sensation de vouloir représenter des créatures radicalement différentes de celles qui nous sont plus ou moins familières, ce que l'auteur français a visiblement cherché. Disons qu'en fait, Rosny aîné suppose tantôt des créations différentes de la nôtre mais obéissant aux mêmes lois, tantôt un univers proprement étranger — peut-être inaccessible par principe à la raison humaine — ou encore des modifications imprévues du mécanisme de notre univers. Dans le premier cas, ce sont les Xipêhuz, ce sont les Ferro-Magnétaux de « *La mort de la Terre* »; dans le second cas, ce sont les Moedigen de « *Un autre Monde* », le flux éthérique que la Terre traverse dans « *La force mystérieuse* » et les singularités biologiques qui en résultent. Et il n'y a pas seulement, dans les deux cas, le témoignage d'une imagination supérieurement féconde, d'une exceptionnelle faculté d'invention ontologique et romanesque, il y a une fois de plus la manifestation d'une sorte de hantise chère à l'auteur des « *Ages farouches* ». Hantise du caractère peut-être intermédiaire et précaire de la race humaine et d'une incommensurable évolution dont celle-ci ne serait qu'un stade. Mais aussi, surprise émerveillée que, en dépit de ses faiblesses de toute sorte, l'humanité ait pu s'imposer entre toutes les espèces qui vivent, ont vécu ou auraient pu vivre et que toutes ses tares, toutes ses insuffisances, n'empêchent pas qu'elle vaille d'être chantée dans ses arts, ses amours, ses quêtes et ses conquêtes. Cette crainte et cet émerveillement conjoints, servis par une hyperscience informée et recréative, caractérisent tous ses contes et romans de S. F., préhistoire y compris, mais peuvent se retrouver en filigrane dans les romans d'actualité, qu'ils soient « naturalistes » ou psychologiques, populistes ou néo-romantiques, de J.-H. Rosny aîné comme de J.-H. Rosny, homme double.

Connaissant bien la Science, non seulement dans ses hypothèses, non seulement même dans son acquis brut, mais encore dans ses principes, le théoricien du pluralisme a su les

employer avec une lucide subtilité pour faire sentir à satiété la présence du mystère dans le monde familier, pour introduire dans la courante réalité sociale et cosmique les nouvelles formes de terreur, mais d'une terreur ne trouvant jamais sa fin en soi, en son seul effet littéraire. Car les soucis de l'Humain, l'obsession des destins de la Race sont fondamentaux dans toute l'œuvre de Rosny aîné et particulièrement manifestes dans ses écrits de merveilleux scientifique. Pour tout dire, c'est une véritable épopée de l'espèce humaine que ceux-ci constituent. Depuis ce probable million d'années avant J.-C. où l'on voyait les premiers hommes en lutte avec des formes minérales pourvues d'un centre incandescent jusqu'à la future extinction de l'humanité remplacée par une vie protoplasmique anhydre, en passant par les grands récits préhistoriques gréco-latins, gaulois, en passant par les fantastiques découvertes de « *L'étonnant voyage de Hareton Ironcastle* » et des « *Navigateurs de l'infini* », le grand romancier philosophe a en effet tracé une fresque incomparablement vaste, fragmentée et quand même cohérente, prodigieusement imaginative et quand même plausible et bouleversante de « réalité ». Au service de ses évocations âpres ou sensibles, effrayantes ou sereines, toujours pitoyables, il a usé de ce style synthétique, étrangement imagé, riche d'aspérités tourmentées, de néologismes poétiques, de termes savants sans affectation, qui a été souvent critiqué, qui déroute, certes, dans les romans de mœurs modernes et même historiques, mais qui « colle » si bien avec les peintures de l'aurore ou du déclin d'une race, avec la révélation de forces ou de créatures au-delà de l'échelle humaine.

Par cette haute composition et par la richesse affective et intellectuelle de sa substance, Rosny aîné est bien l'auteur de langue française qui, l'arrachant décisivement à la littérature dite enfantine ou fantaisiste, a fait entrer, avant la lettre, la « science-fiction » dans la grande littérature.

BIBLIOGRAPHIE

Principales œuvres de J.-H. Rosny aîné dont le thème essentiel est le merveilleux scientifique, la « science-fiction » ou la préhistoire :

J.-H. Rosny
- 1886. La légende sceptique, *science-fiction.*
- 1887. Les Xipêhuz, *préhistoire et science-fiction.*
- 1892. Vamireh, *roman préhistorique.*
- 1896. Eyrimah, *roman préhistorique.*
- 1896. Les profondeurs de Kyamo, *nouvelle préhistorique.*
- 1897. Nomaï, *roman lacustre.*
- 1898. Un autre Monde, *nouvelle science-fiction.*

J.-H. Rosny aîné
- 1908. La mort de la Terre, *roman science-fiction.*
- 1909. La guerre du feu, *roman préhistorique.*
- 1914. La force mystérieuse, *roman science-fiction.*
- 1917. L'énigme de Givreuse, *roman science-fiction.*
- 1920. Le félin géant, *roman préhistorique.*
- 1922. L'étonnant voyage de Hareton Ironcastle, *roman science-fiction.*
- 1924. L'assassin surnaturel, *roman science-fiction.*
- 1927. Les navigateurs de l'infini, *roman science-fiction.*
- 1929. Les hommes sangliers, *nouvelle préhistorique.*
- 1930. Helgvor du Fleuve Bleu, *roman préhistorique.*
- 1930. L'initiation de Diane, *roman spirite.*
- 1934. Les compagnons de l'Univers, *roman science-fiction.*
- 1935. La vampire de Bethnal Green, *roman science-fiction.*

N. B. — Parmi les œuvres non-romanesques de J.-H. Rosny aîné, nous devons en outre signaler : « *Les origines* » (1895) ; « *Les conquérants du feu* » (1929) : essai sur la préhistoire; « *Le pluralisme* » (1909) : essai sur la discontinuité et l'hétérogénéité des phénomènes (ouvrage signé Boex-Borel), et « *Les Sciences et le pluralisme* » (1932), remarquable essai purement scientifique.

ICI, ON DÉSINTÈGRE !

SCIENTIFIQUES ET DOCUMENTAIRES

Le fantastique, le surnaturel (ou le sacré) peuvent-ils se concilier avec l'esprit scientifique ?

C'est la question que pose le R. P. Teilhard de Chardin dans « *Le phénomène humain* » (Editions du Seuil).

Ce livre est écrit dans le même esprit que quelques-unes des plus belles nouvelles de « *Fiction* »: « *L'androïde inspiré* » ou « *Exemplaire de presse* » par exemple. C'est pourquoi sa lecture peut intéresser de nombreux esprits curieux parmi nos lecteurs. Personnellement, je dois dire qu'il ne m'a pas convaincu. Le grand anthropologiste français dont cette œuvre posthume couronne et explique l'œuvre me paraît avoir vécu dans un monde idéalisé, où la rigueur scientifique pouvait sans dommage subir de nombreuses entorses. En réalité, les arguments qu'il donne sont de nature pseudo-scientifique et le problème de l'évolution des forces organisées agissant à travers la matière, m'apparaît plus difficile que « *Le phénomène humain* » ne le montre. Livre admirablement écrit, en tout cas, et passionnant.

Sur ce problème de la Vie, à un autre niveau, celui des faits établis, je recommande sans réserve « *Les protéines* », par Marianne Lévy (collection « Que Sais-je ? » — Presses Universitaires de France). Notre ami Isaac Asimov, qui dans le civil est professeur de chimie biologique à Harvard, appelle les protéines « les produits chimiques de la vie ». Cet ouvrage, comme tous les « Que Saisje ? » est complet et précis, très moderne, avec une bonne bibliographie.

Les fervents de l'aviation apprécieront l'excellent « *Age de l'Air* », par Holmes Alexander (Amiot-Dumont).

Bien qu'il soit plutôt du domaine de mon ami Maslowski, je voudrais signaler un roman de science-fiction pour adolescents : « *Raiders de l'espace* », par Michel Jansen et Jean Erland, dans la collection « Jamboree » des Editions Spes.

Cet ouvrage me paraît valoir toute la production adulte du mois. Heinlein aurait pu l'écrire; je ne peux faire un meilleur compliment.

Enfin, je voudrais signaler tout particulièrement à l'attention de nos lecteurs la livraison de novembre de la revue « *Les Temps Modernes* ». Elle contient plusieurs admirables essais de Jorge Luis Borges, en particulier « *Le temps et J. W. Dunne* ». L'admirable auteur de « *Fictions* » et de « *Labyrinthes* » y déploie tout son génie. Dans la même livraison, un remarquable essai de M. Georges Mounin « *Poésie et science-fiction* ». En somme, un numéro qui doit prendre place dans toute bibliothèque de « science-fiction ».

Jacques Bergier.

●

ANTICIPATION SCIENTIFIQUE

Meilleur A. S. du mois : « *Les imaginos* » — la couverture porte *imaginox,* mais ce n'est sans doute qu'une coquille — (The toymaker), de Raymond F. Jones (Ed. Métal), recueil de six longues nouvelles dont la première donne son titre au volume. Sans être d'égale valeur, toutes sont très bonnes et deux excellentes. J'ai particulièrement aimé celle du début, où l'on voit un groupe de savants tenter d'empêcher le dictateur de l'époque de déclencher une guerre intergalactique en hypnotisant les enfants au moyen de jouets baptisés « imaginos ». Autre récit de qualité : « *La salle des enfants* », où l'on assiste à la lutte qui se livre dans le cœur d'un père dont l'enfant est mutant. Aura-t-il le courage de s'en séparer pour le bien de l'humanité ? Nouvelle extrêmement poétique et émouvante, dont la fin est assez inattendue. « *Météo* » s'inscrit à mi-chemin de la S. F. et du policier, « *Modèles perfectionnés* » est de caractère psychologique, « *Les parasites* » possède une forte tendance au « suspense », « *Inventions* », enfin, n'est pas dénuée d'un certain humour

sardonique. Comme on voit, la variété n'est pas l'une des moindres qualités de Jones dont l'imagination, par ailleurs, est étincelante. Seule ombre au tableau, la traduction qui laisse nettement à désirer.

« *La fleur diabolique* » (Hell flower), de George O. Smith (Rayon Fantastique, Hachette), est un « space opera » où l'on voit un pilote interstellaire, compromis à la suite d'un grave accident, tenter de se réhabiliter en démasquant les trafiquants de « lotus d'Eros », fleurs possédant des propriétés aphrodisiaques et dont certains hommes de l'époque font usage pour séduire les gentes dames qui leur résistent. Surtout n'allez pas imaginer que c'est un roman « sexy » — le côté érotique est traité de façon fort discrète — l'intérêt principal résidant dans le combat opposant les forces de l'ordre en la personne de Charles Farradyne au mystérieux ennemi dont on ne sait s'il est de notre univers ou non. L'adaptation de Jacqueline Raffejaud est très bonne.

« *Hommes en double* » (Man in duplicate), de Vargo Statten (Fleuve Noir), nous décrit les aventures de Harvey Bradman, multimillionnaire et dilettante, qui, pour plaire à sa fiancée, se trouve mêlé à des aventures sortant un peu de l'ordinaire, puisqu'elles l'opposent à son sosie, venu sur Terre d'un autre monde dans des buts peu attrayants pour nos descendants. Le roman se déroule sur le rythme assez lent propre à nombre d'ouvrages anglais. Il n'est jamais ennuyeux, mais l'auteur semble l'avoir un peu « étiré » pour arriver à la longueur minimum exigée par les éditeurs d'outre-Manche, aussi la dernière partie semble-t-elle traîner un peu. Elégante adaptation de A. Audiberti.

Polariens et Denebiens s'opposent à nouveau dans « *Nos ancêtres de l'avenir* », de Jimmy Guieu (Fleuve Noir), tentant de se concilier les bonnes grâces des Terriens, les premiers pour assurer le bonheur de l'humanité, les seconds pour l'asservir. Les humains, étant ce qu'ils sont, commencent par massacrer les Polariens et seule l'occupation « amicale » denebienne, dont la nature n'est pas sans rappeler certaine autre (« Le Führer a dit : « Collaborons », donc il *faut* collaborer »), leur ouvrira finalement les yeux. Heureusement, les Polariens ne sont pas rancuniers, puisque ce sont « nos ancêtres de l'avenir ». Le roman est bien écrit, mais deux ou trois passages, le début en particulier, choqueront probablement, pour des raisons politiques, une certaine catégorie de lecteurs, ce qui est regrettable, l'A. S. parfaite ne devant pas, à mon avis, sortir des cadres de pure distraction de caractère scientifique — ou, selon les cas, pseudo-scientifique.

Aux Presses de la Cité, paraissent deux ouvrages de S. F. pour la jeunesse qui intéresseront cependant nombre de lecteurs adultes. L'un d'eux, « *Astropolis* », d'Alfred Fritz, a la particularité d'être (sauf erreur) le premier A. S. allemand à paraître chez nous. Il nous narre le séjour d'un adolescent sur un satellite artificiel, séjour terminé par un voyage plutôt mouvementé autour de la Lune. L'auteur, fort bien adapté par M. Metzger, se propose surtout de nous fournir un certain nombre de renseignements pratiques (le côté « scientifique » semble avoir été traité avec la méticulosité propre à nos voisins d'outre-Rhin) et son roman possède donc un certain aspect documentaire, point trop ardu, m'empressè-je d'ajouter, qui intéressera à la fois profanes et techniciens.

L'autre, « *Vénus contre la Terre* » (Lucky Starr and the oceans of Venus), de Paul French (1), nous permet de retrouver le jeune savant Lucky Starr, que le Conseil Mondial, envoie sur Vénus tenter de démasquer des saboteurs qui, pour arriver à leur fin, ont apparemment corrompu le représentant sur Vénus du C. M. Le roman joint les qualités d'un policier mouvementé à celle d'un S. F. bien conçu, dont l'auteur n'est jamais à court d'idées. Et les grenouilles-V, équivalent, là-bas, de nos chiens et chats, sont de petites bêtes bien sympathiques au premier abord, mais infiniment inquiétantes lorsqu'on se met à les connaître de plus près. La traduction de Henri Pacquet est de qualité.

Igor B. MASLOWSKI.

(1) Alias Isaac Asimov.

FANTASTIQUE

Sous le titre « *Démons et merveilles* », dans leur nouvelle collection « Lumière Interdite », les Editions des Deux-Rives nous offrent un curieux cycle de quatre nouvelles de Lovecraft, indûment baptisé « roman ». Lovecraft a des admirateurs et des détracteurs également passionnés; les uns et les autres trouveront ici des raisons supplémentaires de s'ancrer dans leur jugement (en attendant le quatrième recueil de ses œuvres, prévu par Denoël). Pour moi, qui me range parmi les premiers cités, ce volume comprend un récit que je considère certainement comme le chef-d'œuvre de l'auteur : « *A travers les portes de la clé d'argent* ». C'est ce récit, avec les deux autres qui le précèdent, qui forme le véritable cycle, et cette première moitié du livre suffira à combler les amateurs. Malheureusement, il en reste un quatrième, qui tient à lui seul toute la seconde moitié... et on se demande par quelle aberration l'éditeur en a jugé la publication opportune, car c'était peut-être le seul de tous les Lovecraft qui méritait de ne pas être exhumé !

A cet inconvénient s'en ajoute un autre. Je connaissais en anglais les trois premières histoires et les avais trouvées admirables dans leur langue d'origine. Or, j'ai souvent été sur le point de les juger illisibles et insupportables dans la traduction qu'on nous en propose... Lovecraft n'a décidément pas de chance avec ses traducteurs. Aux maladresses et aux impropriétés de Jacques Papy succèdent la lourdeur et la platitude de Bernard Noël. Papy parvenait cependant à sauvegarder l'atmosphère, tandis que Noël, lui, l'annihile complètement. Lovecraft n'est pas ce qu'on appelle un styliste, sa démesure fait éclater toute rigueur, mais son génie de visionnaire illumine sa prose. A cette prose torrentielle charriant les mots comme des comètes, il est pénible de voir substitué ce langage rocailleux qui ahane à suivre le trajet. Où il fallait un souffle épique, on a une sécheresse terre-à-terre. Ceci est d'autant plus irritant que la traduction, par ailleurs, est d'une fidélité mathématique au texte; en somme, c'est un excellent mot à mot. Mais que n'a-t-on embauché un *rewriter !* Je souhaite, toutefois, que la comparaison me rende difficile et que les lecteurs, dépourvus de ce critère, ne soient pas gênés comme moi. Mais ne croyez pas que j'exagère et que je sois injustement sévère. Ainsi, voici un exemple entre cent, pour l'édification des anglicistes. J'ai dit que la traduction de M. Noël était un mot-à-mot, c'est-à-dire qu'elle l'est jusqu'au contresens. Et comme preuve, je me fais un plaisir d'épingler la plus ahurissante bourde que j'ai jamais vue sous la plume d'un traducteur : page 21, pour traduire « *so long* », qui veut dire « adieu », M. Noël écrit littéralement... « *si long* » ! Ce qui donne cette phrase énorme : « *Si long, Carter, je ne vous reverrai plus* » ! (Textuel et sans commentaires !)

Voici donc ce livre : mal fagoté, mal attifé, mi-partie décevant. Comprendra-t-on que je lui choisisse malgré tout une place d'honneur sur mes rayons ? J'ai dit pourquoi (à cause de ce long récit intitulé : « *A travers les portes de la clé d'argent* »).

Les deux premières histoires : « *Le témoignage de Randolph Carter* » et « *La clé d'argent* », bien qu'excellentes, ne peuvent avoir qu'une valeur de repoussoir. Relativement courtes, elles ne font que préparer les thèmes et le climat qui seront intensifiés dans la troisième, clé de voûte du recueil. La première vaut néanmoins par son contexte d'horreur purement subjective, ce qui est exceptionnel chez Lovecraft. Le manque d'unité entre les trois s'explique par le fait qu'elles ont été écrites pour des parutions séparées en magazine (et sans idée préconçue de continuité au départ).

Dans « *A travers les portes de la clé d'argent* », ensuite, Lovecraft semble renverser les barrières de l'imagination pour nous entraîner plus loin qu'il n'a jamais été dans ses reconstructions forcenées de l'univers. On éprouve à lire ce récit le même sentiment de vertige qu'avec « *Dans l'abîme du temps* » ou « *Les montagnes hallucinées* », mais un sentiment à la force décuplée. Mieux que jamais, Lovecraft est ici le créateur d'un fantastique parfaitement dépourvu de limites. Ce qu'il nous donne, à la faveur d'un voyage échevelé à travers les dimen-

sions, c'est toute une vision du cosmos. Une vision qui semble toujours frôler le point où elle eût fait chanceler le cerveau assez hardi pour l'avoir conçue. On retrouve, dans cette coulée de pages incandescentes, un super-concentré de tous les grands thèmes, de tous les « trucs » géniaux (le mot n'est pas péjoratif) qui constituent la « manière » lovecraftienne. C'est un récit prototype, le plus significatif de son auteur, le plus réussi. Lovecraft démolit le concret, fait reculer les frontières de l'abstrait, jongle avec les données de l'univers mathématique, remonte le temps, dépasse l'espace, brasse les concepts d'une métaphysique délirante et ordonne le tout (oui, *ordonne !*) en une algèbre de l'univers. De ce kaléidoscope d'images supra-terrestres, on ressort légèrement *groggy* et incapable d'une pensée lucide. Ravi aussi, si l'on se croyait blindé, à force, contre l'effet Lovecraft, de constater qu'on y a succombé une fois de plus !

Reste enfin « *A la recherche de Kadath* », le récit terminal. Je n'y insisterai pas trop; je ne veux pas être méchant. Disons au moins qu'on ressent en toute objectivité une grande admiration pour l'esprit qui a eu la force (ainsi que l'endurance !) de concevoir et de matérialiser cette accumulation littéralement démentielle de visions jamais imaginées ! En un sens, cela relève de la corde raide; on s'attend toujours à ce que l'auteur déclare forfait. Mais non, il continue, imperturbable; il entasse ses monstres, ses horreurs, ses cauchemars, avec le rythme méthodique d'une moissonneuse-lieuse. Jacques Bergier, dans son intéressante préface, note que ce voyage au pays des rêves est en fait une véritable autobiographie rêvée. Elle semble pourtant très artificiellement concertée; sans doute la trame provient-elle bien de rêves (comme d'ailleurs beaucoup de choses chez Lovecraft), mais leur mise en forme est aussi peu spontanée que possible.

Ce récit fut un des tout derniers de l'écrivain avant sa mort. On pourra toujours en tirer une relation de cause à effet et admettre que ce grand mécanisme se rouillait. Car, en définitive, « *A la recherche de Kadath* » fait étrangement penser à un plagiat de Lovecraft par quelqu'un qui n'aurait pas le sens du ridicule. Que l'œuvre ennuie, c'est énorme, mais qu'elle prête à rire, cela dépasse tout. Ces monstres plus repoussants les uns que les autres finissent par avoir l'air échappés d'un film d'Abbott et Costello. On a de plus en plus de mal à garder son sérieux lorsque intervienment — summum de l'horreur — les « maigres bêtes de la nuit » et les « gélatineuses bêtes lunaires »... Et enfin, l'entrée en scène pour couronner le tout de « Nyarlathotep, le *chaos rampant* » (!) fait presque figure de gag.

Ceci n'est amélioré en rien par cette traduction sottement littérale, qui souligne la débauche d'épithètes inutiles dont le texte est agrémenté.

En réalité, il y a une hypothèse qui arrangerait tout : ce serait de supposer que Lovecraft a voulu écrire une parodie (celle-ci serait géniale). Hélas ! je crains que ce ne soit pas le cas !

⁂

« *L'amour monstre* », de Louis Pauwels (Editions du Seuil), est un livre curieux. C'est une histoire d'amour et de soufre. Cet amour (monstre) est de l'amour fou dans la grande tradition. Quant au soufre, il est prétexte à faire basculer le récit dans l'insolite.

On retrouve dans cet ouvrage le même genre d'irréalisme que dans le symbolique et ambigu « *Château du dessous* », écrit par Pauwels il y a quelques années. Irréalisme à l'opposé de l'irrationnel, uniquement d'ambiance, comme si les scènes étaient vues, non dans le miroir déformant du surréalisme ou de l'onirisme, mais simplement dans une glace embuée qui sublimerait leur apparence. Le procédé est le même dans les deux livres : une narration rigoureusement *intemporelle.* L'action est isolée et indéfinie dans l'espace et le temps : elle est hors de tout lieu et de tout temps. « *Le château du dessous* », cependant, suggérait — dans l'abstrait — un Moyen Age de légende. De même « *L'amour monstre* », tout en paraissant avoir des racines dans le présent, baigne dans un contexte qui n'est concevable qu'aux siècles obscurs. Il

y a des personnages et des détails actuels, des dialogues qui rendent un son moderne — et comme toile de fond : la hantise du diable, la chasse à la sorcellerie et les tortures par le feu ! L'étrangeté du climat naît de ce décalage. C'est comme une histoire se déroulant simultanément sur plusieurs plans, ou dans une n[e] dimension recoupant celles de la terre en plusieurs points.

Cette originalité de l'œuvre de Pauwels en marque aussi les limites. Pas assez irréelle pour rejoindre la poésie fantastique ou le baroque, elle l'est trop pour sembler naturelle. Hésitant ainsi entre deux pôles, elle dévie vers l'artificiel. Et décalage peut vouloir dire déséquilibre, cependant que, dans la glace embuée, les scènes courent le danger d'être floues.

Dans « *Le château du dessous* », la pureté de source du récit, sa beauté linéaire troublante, le préservaient en concentrant son éclat (carapace de verre). « *L'amour monstre* », livre plus ambitieux, rend aussi un son plus creux. Il s'éparpille en trop de facettes, il est trop long et se répète, il manque de vie — de vie sinon de souffle... mais ce souffle chaleureux échoue à animer des abstractions en guise de personnages. Cet amour évoqué avec tant de lyrisme, cette héroïne si minutieusement dépeinte, ce drame symbolique voulu si intense, laissent notre esprit indifférent. Je me demande si Pauwels, remarquable écrivain, a le tempérament d'un romancier (il est vrai que, dans l'absolu, cela donne un Julien Gracq !).

Je n'ai pas dit que je n'aimais pas ce livre. Sa rareté vaut qu'on l'estime. Je me réserve en outre de le relire ne serait-ce que pour la grande beauté de son style — et la tendre frénésie de son érotisme aux images strictes et organiques (érotisme qui a tellement choqué les pudibondes messageries Hachette, nous apprennent les journaux, qu'elles ont refusé de distribuer l'ouvrage dans les bibliothèques de gare et autres éventaires !).

⁂

Le dernier prix Fémina est allé à André Dhôtel pour « *Le pays où l'on n'arrive jamais* » (Pierre Horay). Un gentil roman, qui tient à la fois du conte de fées, du « *Grand Meaulnes* », de « *Sans famille* » d'Hector Malot, et des livres de la collection scoute « Signe de Piste ». Les dames du Fémina ont pris soin de préciser que le prix était attribué à l'auteur « pour l'ensemble de son œuvre ». Celle-ci le méritait. C'est donc fort bien. Il n'en reste pas moins que, pour la plupart des lecteurs, c'est ce roman-ci qui est mis sur un piédestal — et qu'il n'a pas l'envergure du rôle. Il est vrai que, faisant suite à « *La machine humaine* » de Véraldi, n'importe quel Fémina paraîtrait génialement choisi.

Ce roman plus ou moins merveilleux sonne un peu faux, paraît un peu trop fabriqué. L'auteur se force à vouloir être naturel. Comme un vieil enfant qui s'évertue à retrouver le langage de l'enfance. Mais la fraîcheur n'y est pas.

Le thème est joli, les péripéties inégalement heureuses, la narration facile, le style agréable. L'ensemble s'avère charmant et anodin. On a perdu son temps, mais on l'a perdu en bonne compagnie.

Alain DORÉMIEUX.



La neuvième séance du

" MYSTÈRE-FICTION CINÉ-CLUB "

créé par "Mystère-Magazine", "Fiction" et l'Association Française des Amis du Cinéma pour les amateurs de films policiers ou mystérieux, aura lieu le

SAMEDI 11 FÉVRIER 1956, à 17 h. 15

au Studio Bertrand, 29, rue Bertrand, PARIS-7e

(**Métro :** Duroc. — **Autobus :** 28, 39, 75, 82, 92.)



Cotisation *(donnant droit à la séance)* : **150 francs**

(10 % de réduction aux abonnés de " Mystère-Magazine " et de " Fiction " (sur présentation de leur dernière bande d'abonnement).

Cotisation réduite pour les membres du Club " Mystère-Fiction " et les étudiants sur présentation de leur carte. } **120 francs**



Maurice Renault, Directeur de " Mystère-Magazine " et de " Fiction ", dirigera le débat qui suivra la projection du film :

LA DAME D'ONZE HEURES

d'après le roman de Pierre APESTÉGUY

Réalisateur Jean DEVAIVRE

avec Paul MEURISSE - Micheline FRANCEY

Pierre RENOIR et Jean TISSIER

A NOUS LA LUNE !

par F. HODA

Marcel Aymé fête à sa manière le soixantième anniversaire du cinéma. A l'instar du génial Méliès, il vient de convier le public à effectuer, sur la scène de l'Atelier, un véritable voyage vers la lune. Mais les « fusées » et « obus » sont remplacés ici par de gentils petits... oiseaux de lune.

La représentation du fantastique au théâtre n'est certainement pas aussi facile qu'au cinéma. Déjà pour l'écran les choses ne sont pas très simples. Marcel Aymé se plaît à rapporter les propos du réalisateur et du producteur de la version cinématographique de « *La belle image* » qui, pour justifier l'exclusion de la scène de « métamorphose », disaient : « Le spectateur ne s'en laisse pas conter comme un simple lecteur (sic) » (1). Mais il a fini par se décider à aborder ce genre dans son théâtre. Certes, dans presque toutes ses précédentes pièces, on sent déjà une certaine volonté de décoller du réel : « *La tête des autres* », « *Les quatre vérités* » et surtout « *Clérambard* ». Mais ici il installe franchement l'impossible en pleine réalité quotidienne. Et il convient de l'en féliciter. Car, comme il l'écrit lui-même, l'irruption du fantastique dans le domaine de la réalité constitue l'inattendu le plus satisfaisant. D'ailleurs, si l'on accepte que dans l'étrange, le contenu compte autant et même plus que la représentation formelle qui en est donnée, on ne voit pas pourquoi le théâtre se priverait d'un genre que nous aimons tous. Mais j'avoue que j'étais un peu perplexe au lever du rideau. J'avais vu, il n'y a pas très longtemps, au Théâtre en Rond, un fort mauvais essai de fantastique.

Quelques mots sur l'histoire que nous conte Marcel Aymé me paraissent nécessaires pour la clarté de mes propos. M. Chabert (Camille Guerini), vieux professeur de philosophie, dirige la « boîte à bachot » d'une petite ville. S'il n'est pas grand clerc en philosophie, du moins est-il assez philosophe pour prendre la vie comme elle vient et passer l'éponge sur ses « petites misères » (entre autres la conduite financière et morale de sa femme). Une de ses filles, Elisa (Pascale de Boysson), a épousé un jeune homme moins âgé qu'elle, Valentin (Jacques Duby), qui occupe depuis son mariage le poste de surveillant général de la boîte. Elisa se lamente de manquer de sex-appeal, tandis que son père constate un inexplicable relâchement dans le zèle de son gendre. C'est que Valentin a autre chose à faire. Il a découvert deux grands auteurs : Jules Verne et la comtesse de Ségur (un mauvais point à Aymé pour un rapprochement aussi injuste). Ces lectures lui permettent de se découvrir l'étrange pouvoir de transformer les hommes (et les femmes) en oiseaux. Sa première « victime » (?) est le prof de maths qui poursuit de ses assiduités la belle élève secrétaire Sylvie (Françoise Rasquin). Eh oui, le timide Valentin, qui remplit de moins en moins ses devoirs conjugaux, nourrit un tendre sentiment pour la jeune personne. Quoi qu'il en soit, il ne pense pas aller plus loin dans ses expériences de métamorphose. Mais, agacé par les avances de sa belle-mère (Renée S. Passeur), il la transforme aussi. Aux protestations de M. Chabert et de sa fille, il oppose toutes les raisons qu'ils avaient de la haïr. Va-t-il s'arrêter en si beau chemin ? Non. Un doigt mis dans l'engrenage, c'est le corps entier qui y passe. L'inspecteur Malfrin (Marcel Pérès) et son adjoint, venus enquêter sur la disparition du prof de maths, continuent la série qui se poursuivra presque automatiquement jusqu'aux dernières répliques. Deux catégories de personnes, par une sorte d'interaction inéluctable, fourniront les sujets d'expérience : les amoureux de Sylvie et les témoins gênants.

(1) « *Les surprises du fantastique* » (*Arts*, n° 548).

Mais, en butte aux appréciations violentes de son entourage immédiat (y compris son beau-père qui regrette sa femme à partir du moment où elle n'est plus là..), Valentin finit par avoir mauvaise conscience. Ne pouvant plus s'arrêter dans son entreprise, il inventera toute une philosophie pour justifier ses actes : il prétend ainsi donner le bonheur à ses victimes. Ces oiseaux-là, dit-il, sont heureux, puisqu'ils ne pensent plus. Et les heureux de se multiplier pour permettre au surveillant général de gagner le cœur de sa Sylvie, qui lui demande ingénument d'utiliser son don magique pour la faire réussir au bachot.

Bientôt, pour les deux raisons que j'ai déjà exposées, la ville entière, préfet en tête, avec ses deux cents gendarmes et policiers, ses soldats, ses bourgeois, etc., se transforme en une immense volière, tandis qu'à l'école, devenue le P. C. de Valentin, les élèves s'offrent d'eux-mêmes, espérant ainsi échapper aux ennuis scolaires. Mais à la nouvelle lune le don de Valentin flanche et toutes les victimes reviennent. Loin de se révolter contre l'apprenti sorcier, une à une elles le remercient, car ce passage dans le monde des oiseaux leur a permis, pour ainsi dire, de planer au-dessus des contingences terrestres et de s'interroger sur leur conduite. Les ex-oiseaux reviennent pleins de bonnes intentions. Le père tyrannique implore le pardon de son cancre de fils. Mme Chabert retourne à son mari, etc. Tout rentre dans l'ordre et une « revue » finale vient cacher par le chant collectif cette « queue de poisson » qui tient lieu de dénouement. C'est comme si, embourbé dans sa propre imagination, Marcel Aymé en avait eu par-dessus la tête et avait décidé de terminer au point où il était arrivé.

Tout le monde connaît ses romans et nouvelles fantastiques pour qu'il me soit permis ici de ne plus faire l'éloge de son imagination et de sa verve débordantes. J'aime beaucoup l'œuvre de Marcel Aymé, mais je dois avouer que, le plus souvent, il me déçoit autant qu'il m'enchante. Je m'explique. Il a une façon de poser et d'engager une histoire qui emporte toujours l'adhésion : « *Le passe-muraille* », « *La belle image* », « *La jument verte* », « *Le bœuf clandestin* », « *Travelingue* », etc. Mais si les départs m'ont toujours emballé, il n'en va pas de même pour l'arrivée. A tel point que le véritable apprenti sorcier, par exemple, dans « *Oiseaux de lune* », n'est pas Valentin, le surveillant général, mais bel et bien lui-même. Marcel Aymé déclenche des forces qui le dépassent. Dès le troisième acte, l'action de la pièce se ralentit et la fréquence des rires suit dans le public une courbe descendante, pour friser le zéro presque absolu tout au long du quatrième et dernier acte.

A quoi tient ce demi-échec ? Je crois que Marcel Aymé n'ose pas aller jusqu'au bout de sa pensée. A moins que son imagination ne lui livre des voies différentes de celles de ses créances ? Ainsi, à propos de la prétention de Valentin de réaliser le bonheur des gens en les transformant en oiseaux, il écrit dans le programme : « *C'est généralement ce que disent les hommes disposant du pouvoir absolu.* » Le moraliste se réveille en lui. Mais ne finit-il pas par prouver le contraire de ce qu'il pose au début : les victimes ne sont pas tellement mécontentes de ce qui leur arrive ! A l'enrégimentation pour le bonheur, il oppose la liberté individuelle et l'amour, représentés par Sylvie et son amoureux l'élève Martinon (Jacques Charby). Il faut avouer que c'est loin d'être convaincant. Comment voulez-vous que ce dernier personnage falot, représentant sans aucune poésie le « cancre sympathique », puisse atteindre le but que semble lui assigner son créateur ? Les vérités profondes sonnent faux dans la bouche de cet enfant gâté.

Non, il y a quelque chose qui cloche dans tout cela. Emporté par le rythme du début, Marcel Aymé charge tous ses personnages, donnant libre cours à ses talents de critique mordant. Il est mal venu de se raviser en cours de route et d'en préférer un ou deux à la fin. D'ailleurs, préfère-t-il vraiment Sylvie et Martinon ? J'en doute. Comme s'il avait voulu ménager les susceptibilités de tout son public, Marcel Aymé renvoit tout le monde dos à dos, et la « revue » de la fin est justement destinée à cacher cette absence de conclusion dans une histoire qui est par ailleurs bien divertissante.

L'auteur semble s'être rendu compte

lui-même de quelque chose puisque, dans son article paru dans « *Arts* » et que j'ai déjà cité, il écrit : « *Surprise du fantastique au théâtre, je croyais écrire une pièce métancolique; le dialogue n'avait en soi aucune vertu comique et c'est seulement après avoir terminé le deuxième acte que j'ai vraiment compris ce qui restait de mes intentions...* »

Ces réserves faites, je ne veux pas cacher le plaisir que j'ai pris à suivre les péripéties de la pièce. Jacques Duby, qui nous avait déjà étonné dans le rôle de Raquin, du film de Carné, est excellent avec sa simplicité... enfantine de lecteur des « *Malheurs de Sophie* ». Tous les autres sont bons. Marcel Pérès ferait rougir d'envie tous les inspecteurs Maigret du monde. Françoise Rasquin, conformément à son rôle, est fort belle et jette le trouble non pas seulement à l'école, mais jusque dans la salle. Les décors et costumes de Jacques Noël sont agréables; rien à reprocher à la mise en scène d'André Barsacq.

Tout au long des quatre actes, je me répétais parfois que le fantastique est une chose bien plaisante. Une grande partie du public, je crois, était du même avis. Pourtant, à la sortie, une dame d'un certain âge cherchait à modérer l'enthousiasme des siens en édictant : « Oui, mais c'est peu plausible. » Détrompez-vous, chère Madame, non seulement c'est plausible, mais ça arrive sans cesse. Que de fois n'avez-vous pas, comme tout le monde, transformé vos semblables non pas en oiseaux, mais en monstres hideux, lorsque vous les détestiez pour une raison ou une autre ? Et les êtres qu'on aime... Allons, soyons justes : les « *Oiseaux de lune* » ne sont pas si loin de la réalité, comme d'ailleurs tout le fantastique.

LIVRES DE CINEMA

C'est avec beaucoup de plaisir que j'ai lu l'ouvrage qu'André Falk vient de consacrer au cinéma sous le titre de « *Spectacle permanent* » (Editions Jaric, Bruxelles). Falk est un critique lucide et plein d'esprit. Il aime le cinéma. Il aime aussi le fantastique. Ce qui constitue, je crois, un double titre à la sympathie des lecteurs de « *Fiction* ».

Le livre parle d'environ 65 films, choisis parmi ceux qu'on a pu voir ou revoir ces dernières années. Ce qui est déjà une grande différence avec tant d'autres publications où il n'est question que de films que personne ne peut voir. Le ton incisif de Falk, son style imagé, sa cohérence de pensée, couvrent une constance dans la ligne esthétique, assez rare dans notre domaine. Ce qui ne veut pas dire que je suis toujours d'accord avec ses jugements, même pour le cinéma de science-fiction et d'épouvante.

La chronique cinématographique proprement dite est ici précédée de deux importants essais intitulés : « *La critique est malaisée* » et « *Le délire d'interprétation* », dans lesquels Falk précise en quelque sorte sa propre « philosophie » de la critique. « La sévérité, écrit-il, est plus nécessaire devant le film que devant tout autre mode d'expression, parce que le cinéma souffre de confusions dont la littérature et le théâtre sont dégagés. » Il insiste ensuite sur la condition toute particulière du critique de cinéma, qui ne peut revoir à volonté les ouvrages ni sortir facilement de sa subjectivité. Et ceci au point qu'il devient possible d'affirmer paradoxalement que « le travail d'un chroniqueur est totalement, merveilleusement inutile »! Le second essai (délire d'interprétation) est une critique de la critique, souvent pertinente, parfois injuste, mais toujours mordante.

F. H.



Documentation bibliographique

Livres de " science-fiction " ou assimilés récemment parus

SCIENCE-FICTION

FRENCH (Paul). — Vénus contre la terre (*). Coll. « Johns ». *Presses de la Cité* .. 220 fr.

FRITZ (Alfred). — Astropolis (*). Coll. « Johns ». *Presses de la Cité* ...... 220 fr.

GUYNE (Alca). — Le cas Maillard. *Ed. Regain* (Monte-Carlo) .... 600 fr.

JONES (Raymond F.). — Les imaginox. *Métal* .... 450 fr.

SMITH (George O.). — La fleur diabolique Coll. « Le Rayon Fantastique ». *Hachette* .... 225 fr.

VERNON (Maurice). — Les savants dans l'arène. Coll. « Série 2000 ». *Métal* .. 300 fr.

WEINBAUM (Stanley). — La flamme noire. Coll. « Le Rayon Fantastique ». *Hachette*.. 225 fr.

WOHL (Louis de). — Mars ne veut pas la guerre. *Ed. Salvator* (Mulhouse) .... 540 fr.

FANTASTIQUE

BOUQUET (Jean-Louis). — Aux portes des ténèbres. Coll. « Présence du Futur ». *Denoël* .... 450 fr.

(*) Romans pour les jeunes.

BIOY-CASARÈS (Adolfo). — L'invention de Morel (réimpression). Coll. « Pavillons ». *Laffont* .... 420 fr.

LOVECRAFT (H. P.). — Démons et merveilles. Coll. « Lumière interdite ». *Ed. des Deux-Rives* .... 585 fr.

SCIENTIFIQUES ET DOCUMENTAIRES

BARBARIN (Georges). — Recherche de la Nᵉ dimension. *Ed. Adyar* .... 480 fr.

BUSCHER (Gustave). — Le livre des merveilles. *Denoël* .... 780 fr.

FORT (Charles). — Le livre des damnés. Coll. « Lumière interdite ». *Ed. des Deux-Rives* .... 585 fr.

GARTMANN (Heinz). — L'aventure astronautique. *Ed. France-Empire* .... 630 fr.

HUTIN (Serge). — Histoire des Rose-Croix. *Ed. G. Nizet* .... 300 fr.

OBERTH (Hermann). — Les hommes dans l'espace. (Du satellite artificiel aux planètes habitables.) Coll. « L'Avenir en marche ». *Amiot-Dumont* .... 850 fr.

TEILHARD de CHARDIN (Pierre). — Le phénomène humain. *Ed. du Seuil* .. 780 fr.

Service bibliographique

Plusieurs lecteurs de Province et des Colonies nous ont signalé avoir des difficultés à trouver sur place les romans mentionnés par leur éditeur dans leur page d'annonce ou dont nous parlons dans nos rubriques. Ils nous ont demandé si nous pouvions les leur procurer. C'est bien volontiers que nous nous mettons à leur disposition pour leur adresser au prix de librairie les titres dont ils désireront faire l'acquisition ainsi que tous les autres volumes en dehors du domaine policier.

Pour éviter les frais contre remboursement, joindre à la demande adressée à :

« FICTION », 96, rue de la Victoire, Paris-9ᵉ

le montant correspondant à la commande, en ajoutant les frais de correspondance, d'envoi et de recommandation basés sur le barème suivant :

Pour 1 roman .... 70 fr.
Pour 2 romans .... 85 fr.
Pour 3 ou 4 romans .... 120 fr.
Pour 5 ou 6 romans .... 150 fr.

Paiement par mandat, chèque ou C. C. P. OPTA PARIS 1848-38.

(Joindre également un timbre pour la réponse en cas de demandes particulières, ou en coupons-réponses internationaux, pour nos abonnés de l'Union Française et de l'Etranger.)

COURRIER DES LECTEURS

Racisme, télépathie et mutation (suite).

La lettre de M. Pierre Faure, à Alger, *que nous avons publiée sous cette rubrique dans notre numéro de janvier, nous a valu une intéressante correspondance, de laquelle nous extrayons les quatre lettres suivantes :*

M. Michel Ehrwein, *S. P...*

Je suis tout à fait d'accord avec ce qu'expose M. Faure au début de sa lettre. J'y relève cette phrase : « *En outre, elle* (la S. F.) *est très populaire, et c'est au fond la masse qui constitue l'humanité.* » On a tendance, en effet, pour juger un ouvrage ou, plus encore, un genre littéraire, à se placer sur un plan intellectuel supérieur et facilement méprisant. Penser qu'un roman est fait pour des lecteurs plus que pour des juges : voilà ce que paraissent parfois oublier les critiques, les experts qui dissèquent l'ouvrage avec des airs dégoûtés... Ce qui ne veut pas dire que je dédaigne les productions plus « littéraires », scientifiques, « intellectuelles ». J'aime qu'un livre me donne à penser, et c'est peut-être là le critère le plus important de mes préférences. Mais pour peu qu'un livre me distraie agréablement pendant une soirée, je lui pardonne aisément son manque de « fond » et me hâte d'en oublier jusqu'au titre, gardant l'esprit neuf pour autre chose.

Je suis également M. Faure sur le terrain du racisme... et vais peut-être même plus loin que lui ! Il est stupide de vouloir défendre contre vents et marées la supériorité de la race blanche. N'était-elle pas encore dans ses balbutiements alors que rayonnaient les civilisations indienne, chinoise, pour ne citer qu'elles ? Le peuple juif (mieux : la race juive) n'a-t-il pas donné à notre civilisation actuelle ses bases morales et spirituelles ? Et si l'influence visible de certaines nations a bien déçu, n'oublions pas que l'histoire (politique, économique) est faite de périodes ascendantes et de décadences. Qui sait ce que l'avenir nous réserve, à nous et nos descendants, l'éventualité d'une proche destruction atomique étant écartée ? Il est trop facile de considérer la supériorité d'une race comme basée uniquement sur l'excellence de ses conditions de vie : le domaine spirituel peut réserver des surprises.

« *Si l'homme a eu un commencement, il aura aussi une fin* », écrit plus loin M. Faure. Mais a-t-il eu un commencement ? (Question qui a fait couler beaucoup d'encre déjà, et je souhaiterais qu'elle en fît encore couler...) Au sens biblique, celui de la Genèse, oui (et la plupart des religions, même dites « païennes », s'accordent sur ce point). Au sens « rationaliste », à quel moment exact ce petit cousin des anthropoïdes devint-il « homo » ? Et pourquoi cette race supérieurement intelligente et adaptée à son milieu (non sans mal) se détruirait-elle elle-même ?

M. Faure nie les soucoupes volantes. Il a bien de la chance d'être si bien renseigné. N'a-t-il pas lu dans son journal que les savants étudient actuellement le « moteur à gravitation » pouvant imprimer à un mobile une vitesse énorme, avec des accélérations très grandes, sans aucune gêne pour ses occupants éventuels ?

Il lui est, d'autre part, « *difficile de croire à la télépathie* », car, écrit-il, « *on est sûr que le cerveau de l'homme n'émet pas d'ondes électromagnétiques ou autres ondes connues* ». Qui ça, « on » ? Quel est ce « on » si bien renseigné ? Pour être si sûr de ses dires, il a dû expérimenter sur l'homme, avec tous les appareils scientifiques mis à sa disposition. Et, à supposer que les ondes mentales puissent voyager d'un cerveau à un autre, il serait peut-être indiqué d'en connaître la nature avant de construire un appareil récepteur. C'est tellement plus simple d'en nier l'existence, plutôt que d'avouer qu'on n'est pas en mesure de les capter... Pourquoi, au fait, s'agirait-il précisément d'ondes « connues » ?

Je laisserai de côté la question « mutation ». Que M. Faure me permette simplement de lui rappeler que Lamarck a bien vieilli et que la thèse évolutionniste est, comme le fusil à pierre, une pièce de musée un peu poussiéreuse.

Et je terminerai cette longue lettre en disant, presque à l'instar de M. Faure — qui voudra bien m'excu-

ser si je me suis laissé un peu emporter dans le feu de l'action — que seule la Nature fait des miracles, que la Science découvre peu à peu.



Mlle G. X..., *à Paris.*

Quelle définition M. Faure, d'Alger, donne-t-il à ces trois mots : mutation, sommation et évolution ?

Il fait totalement abstraction de la sélection naturelle qui élimine les mutations inutiles et nuisibles.

L'intérêt de la mutation est dans le bond en avant qu'elle permet de faire faire à une espèce vers un idéal physique ou psychique.

Quant à la télépathie, elle existe chez les humains. C'est une faculté atrophiée le plus souvent jusqu'à l'extinction par le don de la parole (loi du moindre effort), mais elle est latente et susceptible d'être développée.

Il est certainement beaucoup plus aisé de parler que de suggérer par la pensée une idée à une autre personne.

Dans l'état actuel des choses, je ne pense pas qu'il soit souhaitable d'être télépathe, à moins de savoir contrôler cette faculté; et il faut peut-être se féliciter de ne pas savoir comment développer cette faculté car, et ceci est une opinion toute personnelle, s'il est possible à tout le monde de développer la télépathie, tout le monde n'est pas capable de la contrôler, ou alors il n'y aurait sur terre ni nerveux, ni exaltés, ni fous.

Remercions donc les télépathes *conscients* de nous laisser avec « Sagesse » dans l'ignorance, et plaignons les « médiums ».



M. Guy Dellor, *à Auzances (Creuse).*

M. Faure nie énergiquement l'existence des soucoupes volantes. Nier une telle chose est vouloir faire passer des milliers de témoins oculaires pour des menteurs. Il est bien difficile d'ignorer tous les témoignages enregistrés sur ce phénomène. Peut-être certains sont-ils faux, d'autres plus ou moins arrangés, exagérés; mais il en reste néanmoins un nombre largement suffisant pour faire admettre la chose aux plus sceptiques, malgré toute son invraisemblance. Nous pouvons nier les supposées natures de ces soucoupes volantes : engins interplanétaires, phénomènes naturels, etc. Personne ne peut dire ce qu'elles sont ! Nous pouvons donc nier ce qu'ont vu ces témoins; mais nier qu'ils ont vu est inadmissible.

Ce que j'avancerai maintenant, ne sera que suppositions. Mais toute supposition dans un domaine inconnu ne doit-elle pas être considérée, tant qu'elle ne s'est pas révélée fausse ?

Tout organe ne remplissant pas ses fonctions naturelles, s'atrophie, se déforme, disparaît ou demeure à l'état latent. Eduquer ou rééduquer cet organe serait-il une mutation ? Je pense que non ! Je crois donc que l'homme n'exploite son cerveau que dans une faible mesure. Mesure nécessaire à ses besoins actuels. Mais, ce cerveau ne dispose-t-il pas de ressources ignorées, fantastiques. Que sont les génies, hypnotiseurs et autres personnes disposant de pouvoirs mentaux reconnus ? Selon moi, des humains constitués cérébralement, tels que leurs semblables; mais des humains sachant davantage tirer profit de leur cerveau, l'ayant domestiqué plus parfaitement... Ne vous arrive-t-il jamais d'avoir, selon vos goûts personnels, de merveilleuses idées en tête ? Hélas, elles vous frôlent, vous effleurent, disparaissent sans que jamais vous puissiez vous en saisir. Si notre esprit bien entraîné enregistrait chacune de ces idées qui vous échappent, peut-être seriez-vous un génie !... De même, ne vous est-il jamais arrivé, vous croyant seul dans un lieu semblant désert, de vous sentir observer, de sentir près de vous une présence invisible ? Gêné, vous levez la tête. A une fenêtre, quelqu'un vous regarde !... Donc, votre cerveau a reconnu et vous a communiqué la présence d'une autre personne. Un sens ignoré a fonctionné sans votre commandement. Puisque ce sens est apte à capter un autre esprit (une pensée, peut-être ?) dirigé sur vous, ne serait-ce pas là une sorte de sens télépathique ? L'homme étant capable de le diriger selon son désir, de le développer, à le contrôler ne serait-il pas télépathe ?

Maintenant, pour terminer, je passe à la mutation. Qu'est-ce que la mutation ? Je suppose : une transformation intelligente, dotant un être de

sens, d'organes nécessaires à la vie dans un nouvel état de chose!... Donc la mutation serait engendrée par le besoin! Prenons l'exemple d'un couple condamné à vivre dans une obscurité totale. Peu à peu, s'adaptant au milieu, leurs yeux se transforment; ils distinguent les choses environnantes. Plus qu'une mutation, il s'agit là d'une déformation, d'une adaptation de la vue. Mais, si l'enfant né de l'union de ce couple voyait dans l'obscurité, il s'agirait vraisemblablement d'une mutation. Selon la théorie de nos experts en génétique, nous serions en perpétuel état de mutation. De la parcelle de vie de l'amibe jusqu'à l'homme. La mutation serait-elle due aussi à la modification des gènes suivant les nouveaux besoins du porteur et d'une hérédité qualitative additionnelle? Les nouvelles aspirations de la mère pendant la période de gestation influenceraient-elles la formation de l'enfant?

⁂

M. Scuvée, *à La Glacerie (Manche).*

Tout en respectant les opinions de M. Faure car il est tout à fait libre d'avoir ses propres opinions, je dois avouer que la lecture de sa lettre m'a beaucoup « énervé ». En général, les romans de S. F. et les journaux à grand tirage ou confidentiels ne sont pas suffisants pour former une culture complète. D'aussi importants et savants sujets que ceux abordés dans sa lettre doivent être laissés aux spécialistes. Il ne suffit pas de dogmatiser pour avoir raison, il faut aussi connaître les données et arguments. Ceux-ci se trouvent entre les mains des sociologues, anthropologues et autres savants qui, en général, évitent de livrer au « vulgum pecus » des conclusions définitives dangereuses à manier.

Ce qui ne peut être donc que vue personnelle, tour d'esprit ou avis, doit donc rester « fiction » et ne pas donner lieu à des « discussions politiques passionnées ». Surtout lorsque cet avis personnel est celui d'un non spécialiste. Evidemment il y a Alexis Carrel qui a bien voulu un peu vulgariser sa science, Pittard, Denèhes, et d'autres savants penseurs qui nous permettent de connaître l'objet de leurs études et leurs premières conséquences; mais est-ce suffisant ? Deux heures de lecture valent-elles trente ans de science? Merci à M. P. Faure de dire souvent « à mon avis », car cela reste son avis et seulement le sien.

●

La controverse Denis Saurat.

A propos de ce débat, notre collaborateur Jacques Bergier nous a fait parvenir la lettre suivante :

Me permettrez-vous, à propos de la lettre de M. Janoir (*Fiction* n° 26), de revenir un peu sur le fantastique et le réel?

A mon avis, le fantastique a le droit de faire appel à des lois inconnues, mais non de contredire les lois bien acquises. Le grand G. K. Chesterton l'a exprimé mieux que je ne le saurai jamais : « *Si on me dit que Gladstone sur son lit de mort fut hanté par le fantôme de Disraeli, je le croirai. Si on me dit qu'entrant dans la chambre de la reine Victoria, Gladstone cracha par terre et garda son cigare à la bouche,* je ne l'admettrai jamais! *Car cette deuxième violation touche les lois que je connais.* »

C'est parce que M. Saurat contredisait des lois connues que j'ai protesté. C'est parce que les phénomènes PSI permettront peut-être de découvrir des lois inconnues, que j'ai écrit mon article de la « *Tour Saint-Jacques* » : il n'y a pas contradiction.

Cette distinction peut être très importante, et je me permettrai d'en citer un exemple personnel. Pendant la guerre, en tant qu'officier de renseignement, j'ai coupé les ailes au canard qui attribuait aux Allemands la possibilité de geler la Manche. J'ai ainsi économisé de l'effort aux services alliés. Cette information était contraire aux lois connues de la thermodynamique : elle se révéla fausse. J'ai par contre signalé comme possible la fusée V2 : Winston Churchill et le général de Gaulle ont dit depuis que cette intervention changea le cours de l'Histoire. La V2 faisait appel à des lois nouvelles...

« *Rêve donc, mais sans laisser ton rêve être ton maître!* disait Rudyard Kipling. »

LA CRITIQUE DES REVUES

RÉALITÉS SECRÈTES, cahier n° 1. — Marcel Béalu — dont les lecteurs de « *Fiction* » peuvent lire ce mois-ci ce récit aux frémissements de sensitive, à la limpidité de cristal, qu'est « *L'araignée d'eau* » — nous offre, avec le premier de ces « cahiers de littérature » qu'il vient de fonder, un florilège de splendeurs rares. Son but est de présenter une sélection de textes inédits ou introuvables, dans un genre dont le titre « *Réalités secrètes* » définit suffisamment l'objet. Ce qui est représenté ici, c'est la tendance la plus pure du conte fantastique, celle où l'irrationnel se suffit à lui-même. Tous ces textes se meuvent dans le fantastique — ou l'insolite, ou le baroque, ou le symbolique — comme le poisson dans l'eau. On s'y promène au milieu de rêves troublants, de visions ambiguës, de paysages interdits; c'est un voyage au pays des merveilles où les merveilles vous guettent derrière chaque pierre et sous chaque coin de mousse, comme les yeux ouverts qui vous épient dans certains tableaux de Léonor Fini. Pour définir ce choix, le mot « littérature » compte, car ces pages valent déjà par leurs seules qualités littéraires. Enchâssés au milieu d'elles, on a la joie de retrouver cette suite d'admirables poèmes en prose de Julien Gracq, « *La terre habitable* », édités naguère à tirage limité; ils comptent parmi les plus beaux morceaux de l'auteur du « *Rivage des Syrtes* », notamment cette pure incantation déroulant ses images comme celles d'un film : « *Les hautes terres du Sertalejo* ». Ravissant aussi, le conte d'André Pieyre de Mandiargues, s'il n'a pas toute la richesse baroque à laquelle l'auteur nous a habitués. Jean Paulhan nous donne une obsédante symphonie de rêves, enchaînés les uns aux autres comme les perles d'un collier. Et Béalu lui-même, de ces tranches de vie si parfaitement, si « naturellement » incongrues et poétiques dont il a le secret — et qui pourraient sortir de ses « *Mémoires de l'ombre* ». Il y a encore Sternberg, qui fait du super-Sternberg, en ce sens qu'au lieu de raconter des histoires en une demi-page, comme dans « *La géométrie dans l'impossible* », il les raconte ici en *trois lignes* au maximum ! Et il y a un petit chef-d'œuvre d'absurde et d'humour noir : les « *Histoires comme il faut* », de Pierre Bettencourt, qui, tout en évoquant à la fois Béalu et Sternberg, sont une des réussites les plus curieuses du genre. Mais tout serait à citer. En définitive, on trouve dans ce « cahier » plus de choses dignes d'être lues que dans toute autre revue littéraire. (Dépôt : Librairie « Le Pont Traversé », 16, rue Saint-Séverin, Paris-6e.)

A. D.



DÉCLARATIONS DE TITRES

Cette rubrique a pour but de permettre aux auteurs de « science-fiction » de « prendre date » pour les titres de romans qu'ils ont en préparation. Nous regrettons toutefois de ne pouvoir faire droit aux demandes de déclarations de titres qui nous parviennent sans aucune indication d'adresse.

Léopold MASSIERA
- Les passagers de l'Arc-en-Ciel.
- Le guide de l'Avenir.

Hervé CALIXTE ..
- Les quatre jeux d'Aldebaran. *(Anticipation.)*
- Traduit du martien... *(Anticipation.)*
- Les marches passantes. *(Anticipation.)*
- Cauchemar pourpre. *(Fantastique.)*
- L'horloge d'ébène. *(Nouvelles.)*



Le numéro 28 de

Fiction

paraîtra dans les premiers jours de Mars

Il contiendra d'excellentes histoires d'anticipation scientifique, fantastiques et surnaturelles, parmi lesquelles nous vous citerons :

LA PATROUILLE DU TEMPS

***par* POUL ANDERSON**

Retour spectaculaire d'un de nos meilleurs auteurs, avec un des récits les plus exceptionnels que nous ayons publiés à ce jour !

MORTS EN HAUTE-FIDÉLITÉ

***par* CHARLES BEAUMONT**

Une exclusivité de « **Fiction** » : la révélation du jeune écrivain américain considéré comme le plus sûr « espoir » de sa génération par Ray Bradbury...

LE DIEU A SOIF

***par* IDRIS SEABRIGHT**

Le tragique de *« La planète des tumulus »* allié au pittoresque de *« L'œuf du mois »*, plus un élément d'horreur inédite = le plus insolite de tous les récits insolites d'Idris Seabright !

Et, pour la première fois en France, un des *récits-clé* de de toute la série des *“ Chroniques martiennes ”* :

LE DÉSERT D'ÉTOILES

***par* RAY BRADBURY**

Le numéro : 100 francs

Tous marchands de journaux, kiosques et gares.

Si vous n'êtes pas abonné, retenez dès maintenant ce numéro chez votre marchand habituel et, dans toute la mesure du possible, achetez toujours votre « Fiction » chez le même marchand. Nous vous remercions à l'avance de nous aider ainsi à limiter les retours d'invendus.

Dépôt légal : 1er trimestre 1956. — *Le Gérant :* M. Renault.
Imp. de Montsouris, 1, rue Gazan, Paris-14e.